This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

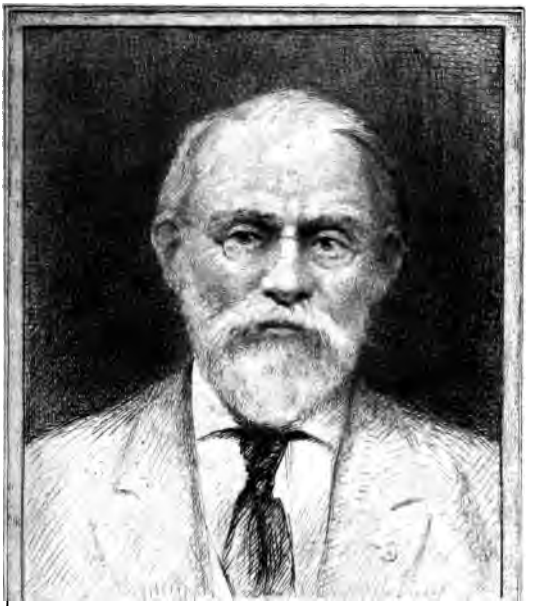
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

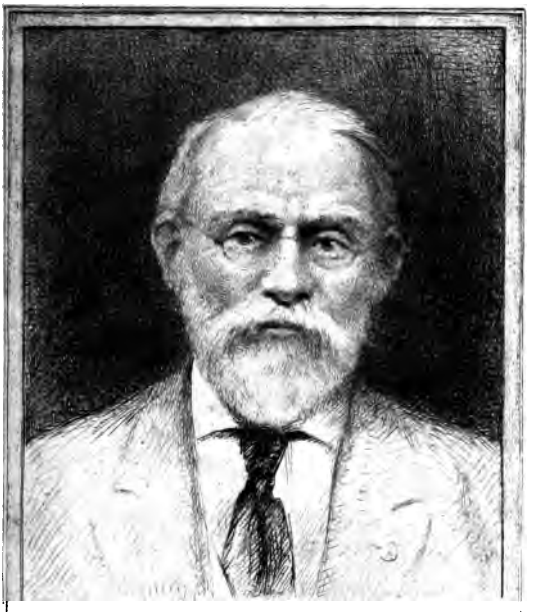
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

JOURNAL ÉTRANGER.

NOVEMBRE 1758.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.

A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AP

T24.27742

JOURNAL ETRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Affaire du Duc de Marlborough.

CETTE affaire, qui eſt aſſez récente, ayant fait beaucoup de bruit à Londres, nous avons cru qu'elle méritoit, par ſa ſingularité, d'être connue en France. Les Piéces qu'on va lire ſont traduites fidélement des originaux. Nous avons conſervé la forme de la procédure Angloiſe, en faveur de ceux qui peuvent être curieux de connoître un ſtile qui tient aux mœurs de la Nation.

EXTRAIT des Procédures criminelles de la Cour de Juſtice de Londres, nommée Old-Baily.

» PROCÈS criminel intenté par le » Lord Duc de *Marlborough*, Comman- » dant en chef des Troupes de Sa Ma- » jeſté Britannique, contre le ſieur Guil- » laume *Barnard*, Architecte de Lon- » dres, accuſé d'avoir écrit des Lettres » de menaces à Mylord Duc, &c. jugé » en préſence du Lord Maire de la Cité » de Londres, & des Jurés de Middle- » ſex le 11 Mai 1758.

Préſidens du Tribunal.

Le Chevalier Charles Aſgill, Lord Maire.
Le Chevalier Michel Foſter, Juge de la Cour du Banc du Roi.
Le Chevalier Sidney-Stafford-Smythe, Baron de l'Echiquier.
Le Chevalier Guillaume Moreton, Juge Aſſeſſeur.

Jurés du Comté de Middleſex.

Guillaume Spinage.
Edouard Barton.
Jean Chilton.
Edouard Turner.
Jean Mills.
Benjamin Bailey.
Benjamin Leſter.
François Philips.
Simon Pawſon.
Richard Airey.
Jean Lugg.
Jean Turner.

LES 10 & 11 Mai 1758, a comparu devant la Cour le ſieur Guillaume Barnard, Architecte, de la paroiſſe de Saint James, accuſé d'avoir eu des deſſeins pervers, d'avoir tramé de ſourdes intrigues, & d'avoir cherché à extorquer de l'argent par des voies criminelles & odieuſes, & cela, ſans avoir égard aux Loix & Statuts de ce Royaume, ni aux peines & châtimens qui ſont marqués dans l'acte paſſé le premier Juin 1723, en envoyant le 3 Décembre dernier 1757, contre Loix & Juſtice, avec

des intentions marquées au coin de la ſcélérateſſe & de la félonie, le ſçachant bien, le connoiſſant bien, de ſon plein gré & bon vouloir, UNE CERTAINE LETTRE, ſouſſignée du nom emprunté de *Felton*, à ſa grace le Duc de Marlborough; demandant dans cette Lettre un entretien honnête pour la vie de lui Barnard, contre la forme & teneur des Statuts & Reglemens qui ont été faits pour obvier à de tels crimes, pour en arrêter la contagion, & en outre contre la paix dudit Seigneur Roi, de ſa Couronne, de ſa Dignité, &c.

Le Duc de Marlborough a fait ſerment, & a dit:

J'ai reçu cette Lettre écrite d'une main inconnue. Elle eſt dattée du 29 Novembre, & eſt inſcrite à mon adreſſe. Elle m'enjoint de me trouver à un rendez-vous qu'on me donne dans la promenade de Hyde-Parck.

On a fait la lecture de la Lettre, ainſi qu'il ſuit.

A ſa grace le Duc de Marlborough,
pour lui être remiſe *auſſitôt* en main propre, &c.

Ce 29 Novembre 1757.

MYLORD,

Comme le cérémonial eſt une choſe fort inutile dans la plûpart des occurences de la vie, & ſur-tout pour les perſonnes qui penſent comme moi; je débute, Mylord, par vous mettre au fait des motifs & de la fin que je me ſuis propoſée en vous adreſſant cette Lettre qui peut nous être à tous les deux également intéreſſante. Il faut donc que vous ſçachiez que la ſituation préſente de ma vie eſt telle, que je préférerois d'être anéanti plutôt que d'y demeurer plus long-tems. A maladies déſeſpérées, remédes violens. Or vous êtes la perſonne dont j'ai fait choix pour me rendre à la vie, ou pour vous la faire perdre à vous-même. Comme je n'ai jamais vécu parmi les Grands, votre délicateſſe ſe révoltera ſur la façon dont je vous fais ma propoſition, & vous la trouverez, ſans doute, fort impolie. Mais c'eſt préciſément une raiſon pour vous faire croire ce que je vais vous dire. Depuis quelque tems je me ſuis occupé l'eſprit

à chercher un moyen d'ôter la vie à un autre, ſans y expoſer la mienne, & ſans courir aucun riſque. Je le tiens, & je défie les loix. Maintenant à l'application. Je ſuis livré au déſeſpoir, & il faut abſolument que je m'y arrache. Il eſt en votre pouvoir de le faire, & c'eſt mon affaire à moi de vous forcer obligeamment à me ſervir. Déterminez-vous donc à m'accorder ma demande, en me faiſant avoir un entretien honnête pendant ma vie, ou la vôtre ſera à ſon dernier période, avant que le Parlement ait mis fin à ſon aſſemblée. J'ai plus d'un motif en m'adreſſant d'abord à vous dans cette occaſion, & je vous en donne ma parole d'honneur; parce que les moyens dont je ferai uſage ſeront d'une telle fatalité, que vous ne pourrez en éluder l'effet par le pouvoir des enfans d'Hippocrate. Si vous croyez donc que cette Lettre ſoit de quelque conſéquence, & mérite attention, ne faites faute de vous trouver avec moi Dimanche prochain à 10 heures du matin, ou Lundi (ſi par haſard il pleuvoit Dimanche) tout près du premier arbre qui eſt derriere le tourniquet dans Hyde-Parck, ſur le chemin qui conduit à Kenſington.

Le ſecret & votre bonne volonté pour moi peuvent vous ſauver d'un double danger de cette eſpèce ; car, comme vous ſçavez, il y a un certain endroit dans le monde (1) où l'on a ſouhaité plus que votre mort pour d'autres raiſons. Au reſte, je connois trop bien les hommes, pour mettre ce ſecret en dépôt dans aucun autre ſein que dans le mien propre. Adieu, peu de jours vont me rendre votre ami ou votre ennemi.

Signé FELTON. (2)

P. S. Vous comprenez bien que j'entens que vous ſoyez ſeul, & que je regarde le plus léger indice que vous donneriez de cette affaire, comme un coup funeſte pour vous. Ma ſûreté trouvera dans mon ſilence même ſa propre ſûreté. L'aveu ſeul peut me condamner.

DEMANDE. Que fîtes-vous, Mylord, après avoir reçu cette Lettre ?

RÉPONSE. Je vins au rendez-vous au tems & au lieu déſignés ; c'étoit au pre-

(1) Dans le Comté d'Oxford.

(2) C'eſt le nom de celui qui poignarda le Duc de Buckingham, favori de Jacques premier.

mier gros arbre près du tourniquet de Hyde-Parck, dans le chemin qui conduit à Kenſington, ſur les bords du Serpentin, entre cette riviere & le petit étang. Je reſtai là quelque tems, & ne vis venir perſonne que je puſſe ſoupçonner être la perſonne en queſtion, ſur quoi je m'en retournai. Mais comme j'étois près de la grande porte pour ſortir de Hyde-Parck, je fis faire un tour à mon cheval, & j'apperçus une perſonne arrêtée ſur le pont, qui paroiſſoit promener ſes regards ſur toute l'étendue des eaux de l'étang. C'étoit, je penſe, à une vingtaine de pas de l'arbre déſigné. Cela me fit retourner avec précipitation. Je vins à lui, & je paſſai deux ou trois fois à ſes côtés, croyant qu'il m'adreſſeroit la parole; mais il ne dit mot. Alors je le ſaluai, & lui demandai s'il n'auroit pas quelque choſe à me dire. Non, dit-il, je ne vous connois pas. Je lui dis, je ſuis le Duc de Marlborough. A préſent vous me connoiſſez, je penſe, & vous avez quelque choſe à me dire, n'eſt-ce pas? Il répondit, non, je n'ai rien à vous dire; enſuite je m'en vins.

D. Etiez-vous armé, Mylord?

R. J'avois devant moi une paire de piſtolets.

D. Aviez-vous un ſurtout ſur votre habit ?

R. Non, je n'en avois point, & l'on pouvoit aiſément appercevoir mes marques de l'Ordre de la Jarretiere.

D. Y a-t-il ici quelqu'un que vous ayez vû là ?

R. Oui, j'y vis le priſonnier qui eſt à la Barre.

D. Mylord avoit-il des domeſtiques avec lui, ou quelque autre perſonne qui l'accompagnât ?

R. Je n'avois point de domeſtiques avec moi. Il n'y avoit qu'un de mes amis qui étoit à quelque diſtance dans le parc. Un ou deux jours après, je ne ſuis pas bien ſûr ſi c'étoit le lendemain ou le ſur-lendemain, je reçus une ſeconde Lettre.

On a lû auſſi-tôt cette Lettre devant les Juges. Elle portoit :

A Mylord Duc de Marlborough.

Recevez celle-ci comme un témoignage de ma reconnoiſſance pour votre exactitude & votre ponctualité à vous être rendu Dimanche dernier au tems

marqué & au lieu désigné, quoique vous ne deviez vous en prendre qu'à vous-même, si ce rendez-vous fut sans effet, parce que vous y étiez venu armé, & avec trop de faste, étalant les marques de votre Ordre, & les laissant voir à tout le monde. Tout cela étoit inutile, & trop remarquable. Vous n'aviez pas besoin non plus d'avoir un homme à votre suite; en bonne foi, qu'en aviez-vous à faire? Le lieu n'étoit point désigné pour vous faire du mal, & l'on ne s'étoit rien proposé de semblable. Mais si vous voulez vous promener Dimanche prochain à onze heures du matin dans la nef occidentale de l'Eglise de Westminster, la sagacité qui vous est naturelle vous fera deviner du premier coup d'œil quelle est la personne à qui vous devez vous adresser. Dites-lui que vous avez quelque chose à lui communiquer, & que vous le priez de faire un tour ou deux avec vous. D'abord vous lui demanderez son nom & sa demeure. Il vous satisfera & vous mettra au fait; en conséquence de quoi, vous aurez la bonté de lui envoyer deux ou trois cens livres sterlings en billets de banque, dès le lendemain,

par le Penny-Poſt. Ne ſoyez point trop avide à vouloir ſatisfaire votre curioſité. Il dépend de vous de me pénétrer de reconnoiſſance à votre égard ſous certaines conditions. J'ai des amis fideles, mais ils n'aboyent pas avant que de mordre.

Je ſuis, &c. &c. F. . . .

DEMANDE. Que fit Mylord après avoir reçu cette ſeconde Lettre?

RÉPONSE. Je me rendis à l'Egliſe de Weſtminſter à l'heure qui m'étoit marquée dans la Lettre. Je me promenai environ cinq à ſix minutes avant que je viſſe perſonne ſur qui je puſſe arrêter mes ſoupçons. Enſuite j'apperçus la même perſonne que j'avois déja vue dans Hyde-Parck, accompagnée d'un homme qui me parut avoir bonne mine, & qui avoit l'air d'un Marchand fort à ſon aiſe. Ils entrerent dans l'Egliſe, & fermerent la porte ſur eux. Comme je connoiſſois ledit *Quidam*, je vins près de lui, & je m'arrêtai en ſa préſence; mais il ne dit mot. Un inſtant après ils tournerent tous deux du côté du chœur. Celui qui me paroiſſoit étranger, & que je puis appeller ainſi, entra dans le

chœur. Mais l'autre qui eſt priſonnier retourna ſur ſes pas, vint de mon côté, & cependant ne dit mot encore. Enfin je pris la parole, & je lui demandai s'il avoit quelque choſe à me dire ou à me communiquer? Il me dit, non, Mylord. Puis il ſe promena en long & en large dans un aîle de la nef, & moi j'en fis autant de l'autre côté, afin de lui laiſſer le tems de ſe reconnoître & de m'adreſſer la parole; mais il ne me parla point. Voyant cela, je ſortis de l'Egliſe par la grande porte, & je le laiſſai dans l'Egliſe. Je jettai les yeux derriere moi, pour voir s'il me regardoit ſortir, mais je ne le vis plus.

D. Mylord avoit-il mené quelqu'un avec lui dans l'Egliſe?

R. J'avois appoſté deux ou trois perſonnes déguiſées, prêtes à lui mettre la main ſur le collet, ſi je leur en avois fait le ſignal. Mais, quoique je fuſſe bien ſûr que ledit quidam étoit la même perſonne que j'avois vue, & à qui j'avois parlé dans Hyde-Parck, je ne voulus pas le faire ſaiſir, & j'aimai mieux courir encore quelque danger, plutôt que de faire arrêter un homme innocent. Cependant quelques jours après cette ſeconde aven-

ture, je reçus une autre Lettre. La voici :

La Lettre fut lue. Elle portoit :

A Mylord Duc de Marlborough.

Mylord, je ſuis convaincu que vous aviez des gens apoſtés Dimanche dernier. En vérité je regarde cela comme un effet de la foibleſſe & de la fragilité humaine. Mais permettez-moi de vous le dire, Mylord : de tels procédés ne ſont point dans l'ordre, & il peut toujours en réſulter quelque choſe de fâcheux, tant que vous n'êtes point aſſuré des conſéquences que peuvent avoir les deſſeins que j'ai ſur vous. Cependant vous me reverrez bientôt, & cela arrivera comme par haſard. Vous découvrirez quelle eſt la maiſon que je fréquente, & en conſéquence vous m'enverrez chercher, je me rendrai auſſi-tôt à votre hôtel. Mais je compte être ſeul avec vous, & j'exige que notre converſation ſoit tête à tête. Je veux auſſi que vous me donniez votre parole d'honneur, que rien ne tranſpirera de ce que nous aurons dit. Ces conditions & les autres que je vous ai déja faites peuvent ſeules vous

mettre à l'abri du danger. En cas que vous ne déféraſſiez pas à ce que je requiers ici, ou que vous fiſſiez jouer quelque reſſort ſecret pour me découvrir, ma vengeance, je vous le jure, ſera lente, mais en ſera peut-être plus efficace. Il y a à parier dix contre un que je trouverai les occaſions de me venger, tandis que vous, avec toutes vos recherches & toutes vos pourſuites, vous ne pourrez jamais établir que de vagues ſoupçons. Vous ſerez peut-être encore flottant dans le doute & dans l'incertitude, après même que nous nous ſerons parlé; mais il eſt abſolument néceſſaire que mon extérieur n'annonce rien de ce qui ſe paſſe au-dedans, & qu'il maſque toutes mes démarches. La famille des Bloods (1) n'eſt pas entierement éteinte, quoique cependant il n'entre rien de ſemblable dans mon ſyſtême.

LE DUC DE MARLBOROUGH. Deux mois après avoir reçu cette troiſiéme Let-

(1) Alluſion au Colonel Blood, qui, ſous Charles premier, alla prendre de ſon autorité privée le Duc d'Ormond pour le conduire à Tyburn, &c.

tre, j'en reçus encore une autre que voici.

On a fait lecture de la quatriéme Lettre.

Elle portoit:

MYLORD DUC,

J'ai lieu de croire que le fils d'un certain Barnard, Architecte, demeurant dans le cul-de-ſac d'Abington, quartier de Weſtminſter, ſçait certaines choſes ſecrettes, où il ne s'agit rien moins que de votre ſûreté. Son pere demeure à préſent hors de la Ville; cela peut vous fournir un prétexte de l'interroger plus particulierement. Il ſeroit auſſi inutile pour vous que très-dangereux pour moi, de vous donner de plus grandes informations ſur cette affaire.

Votre ami ſincère, ANONYME.

P. S. Il va fort ſouvent au Caffé de Storey's-Gate.

LE DUC DE MARLBOROUGH. Il n'y a point, comme vous voyez, de date à cette Lettre. Huit à dix jours après que

je l'eus reçue, j'envoyai M. Merriek au Caffé de Storey's-Gate ; il revint me dire qu'il avoit trouvé ledit ſieur Guillaume Barnard, & qu'il lui avoit dit : *Que me veut donc le Duc de Marlborough ? Il m'a déja adreſſé la parole une fois dans Hyde-Parck, & une autre fois dans l'Egliſe de Weſtminſter. Dites-lui que je me rendrai à ſon hôtel.* Il vint effectivement chez moi ſur les dix heures du matin, le Vendredi ſuivant, je penſe.

LE PRISONNIER. C'étoit le Jeudi, Mylord.

LE DUC DE MARLBOROUGH. Je ne me ſouviens pas bien du jour.

Dès qu'il entra, je le reconnus d'abord pour être la perſonne que j'avois vue dans Hyde-Parck & dans l'Egliſe de Weſtminſter. Je le priai de venir ſe promener avec moi dans une chambre écartée, & auſſi-tôt je fermai la porte ſur nous. Je lui fis inutilement les mêmes queſtions qu'auparavant, il répondit toujours qu'il n'avoit rien à me dire. Je lui fis part de la derniere Lettre que j'avois

reçue, où l'on me donnoit ſon nom, & où il étoit dit qu'il ſçavoit quelque choſe qui concernoit ma ſûreté : il répondit toujours qu'il ne ſçavoit rien de rien. Je lui rappellai enſuite le contenu de toutes les Lettres que j'avois reçues, en commençant depuis la premiere, & je lui fis obſerver qu'il me paroiſſoit fort extraordinaire qu'un homme qui écrivoit ſi correctement ſa langue, ſans la plus légere faute dans l'expreſſion, fût capable de ſe livrer à de ſi baſſes & honteuſes actions. Il me répondit : *Un homme peut être très-ſçavant & être dans la miſere.* En lui parlant du contenu de la ſeconde Lettre, je lui dis qu'il falloit que cet homme fût bien ſingulier. *Je crois que cet homme-là eſt fou*, repliqua-t-il. Cet homme paroît ſurpris, lui dis-je, que j'euſſe des piſtolets. Il répondit : *Je fus fort ſurpris de vous voir armé, & de voir briller les marques de votre Ordre.* Pourquoi, lui dis-je, étiez-vous ſurpris de cela ? Après s'être arrêté un inſtant, ſa réponſe fut : *Il faiſoit ſi froid ce jour-là, que je m'étonnois que vous n'euſſiez pas pris un ſurtout.* Je lui montrai encore la Lettre où l'on faiſoit mention de ſon nom, & je m'avançai, en me

promenant avec lui, vers la fenêtre. Comme j'en faiſois la lecture, & que j'en fus venu à l'endroit où l'on diſoit que ſon pere étoit hors de la Ville, *Cela eſt fort ſingulier*, dit-il. *Mon pere étoit pour lors hors de Londres.* Je ne fis pas ſemblant de faire attention à ces dernieres paroles, quoique cela me frappât d'un grand étonnement, parce qu'il n'y avoit point de date à cette Lettre. Enfin ſi vous êtes innocent, lui dis-je, il eſt encore plus de votre intérêt que du mien de faire de ſcrupuleuſes recherches ſur l'auteur de cette Lettre, & ſurtout de la derniere. Car c'eſt un crime attroce d'avoir cherché à noircir votre réputation, ſans y avoir donné ſujet. Il parut ſourire à ces paroles, & il prit congé de moi. Je ne le fis point ſaiſir alors.

CONSEIL
POUR LA DÉFENSE DU PRISONNIER.

D. Comment reçûtes-vous la premiere Lettre qui vous fut adreſſée, Mylord?

R. Je ſuis Grand-Maître de l'Artillerie, & quelqu'un, ſans doute, mit cette Lettre ſous la porte de mes Bureaux

pendant la nuit. Le portier me l'envoya le lendemain.

D. Et la ſeconde Lettre comment vous parvint-elle entre les mains ?

R. Par la même voie préciſément.

D. Sur l'avis que l'on vous donnoit dans cette premiere Lettre, vous vous rendites dans Hyde-Parck à cheval, & vous futes quelque tems ſans voir perſonne, ſur qui vous puſſiez jetter vos ſoupçons, n'eſt-ce pas, Mylord ? Mais n'y avoit-il pas du monde dans le parc ?

R. Je vis pluſieurs perſonnes à cheval, & quelques autres qui marchoient à pied d'un air empreſſé, & fort vîte.

D. Mais, dites-nous, je vous prie, Mylord Duc, lorſque vous eûtes apperçu le ſieur Barnard arrêté ſur le pont, n'y avoit-il point alors, ou n'y avoit-il point eu un peu auparavant quelques divertiſſemens ou exercices dans le parc, comme une chaſſe aux canards ſur la riviere, ou des enfans qui patinoient ſur la glace ?

R. Non, en vérité, rien de tout cela. Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt que c'étoit un jour extrêmement froid.

D. Vous avez dit, Mylord, qu'il y avoit une autre perſonne à quelque diſtance qui veilloit ſur vous dans le parc ; à quelle diſtance à peu près croyez-vous qu'étoit cette perſonne, lorſque vous adreſſâtes la parole au priſonnier ?

R. C'eſt ce que je ne ſçaurois dire préciſément. Je l'avois prié de ſe tenir au loin & à l'écart.

D. Eſt-ce que quelqu'un n'auroit pas pû le voir auſſi-bien que vous le voyiez ?

R. Oui, cela ſe pouvoit.

D. Eſt-ce qu'une troiſiéme perſonne n'auroit pas pû vous voir auſſi dans le tems même que vous parliez au priſonnier ?

R. Oui, je le crois.

D. Vous trouvâtes-vous, Mylord, préciſément à l'heure déſignée ?

R. Je m'y trouvai, je penſe, un peu plutôt.

D. Le priſonnier fit-il la moindre démarche qui pût vous faire croire qu'il avoit envie de vous ſuivre ?

R. Non, il me parut au contraire qu'il prit une route oppoſée.

D. Venons à la ſeconde Lettre. Dites-

nous, Mylord : vous vous rendîtes à l'Egliſe de Weſtminſter à l'heure & au jour déſignés ? Vous vîtes le priſonnier & une autre perſonne entrer avec lui dans l'Egliſe ? Mais avant que le priſonnier eût quitté ſon camarade, vous étiez-vous approché de lui ?

R. Oui, je me rangeai près de lui dans l'eſpérance qu'il m'adreſſeroit la parole, ſuppoſé qu'il fût la perſonne qui eût écrit les Lettres.

D. Mais la circonſtance ne peut-elle pas être telle qu'une autre perſonne qui vous auroit vû, eût penſé que vous aviez quelque choſe à dire au priſonnier ?

R. C'eſt ce que je ne puis pas dire. Je me tins fort près du priſonnier, parce que je ſouhaitois qu'il me parlât, & je penſe qu'on peut très-bien ſe l'imaginer ainſi.

D. N'aviez-vous dit à perſonne de venir avec vous dans l'Egliſe pour vous accompagner, & pour veiller ſur vous, Mylord ?

R. Je l'avois dit à deux ou trois perſonnes.

D. Parlâtes-vous à quelqu'un d'eux dans l'Egliſe ?

R. Non, je ne dis pas le mot à qui que ce ſoit.

D. Mais s'il y avoit eu une troiſiéme perſonne dans l'Egliſe, qui vous eût vû lorſque vous parlâtes au priſonnier, eſt-ce que cette perſonne n'auroit pas pû prendre ce priſonnier pour un de vos ſurveillans ?

R. Ma foi, en vérité, c'eſt ce que je ne ſçaurois dire.

D. Croyez-vous que le terme de *gens apoſtés* qui ſe trouve dans la troiſiéme Lettre, puiſſe s'appliquer à un autre qu'au priſonnier ?

R. Oui, ſans doute. Car que la Cour me permette de lui faire obſerver que le terme dont l'Auteur s'eſt ſervi dans la Lettre, peut également ſignifier *compagnon*, *camarade*, *ſuivant*, *ſurveillant*, comme *gens apoſtés*, & que cette expreſſion peut fort bien déſigner celui de mes amis qui s'en vint avec moi dans un fiacre au ſortir de l'Egliſe de Weſtminſter.

D. Ne ſaluâtes-vous pas le priſonnier, avant que de l'aborder, Mylord ?

R. Non pas, que je ſçache.

D. Venons à la troiſiéme & à la quatriéme Lettre. Cette troiſiéme Lettre

ne fut donc d'aucune conſéquence, Mylord, & vous n'entendîtes plus parler de cette affaire, juſqu'à ce que la quatriéme vous parvînt entre les mains ?

R. Non, & ce ne fut qu'après avoir reçu la quatriéme, que j'envoyai chercher M. Barnard.

D. Aviez-vous connu M. Barnard, avant que de recevoir les lettres en queſtion?

R. Non, en vérité, de ma vie je n'avois entendu parler de lui.

D. Sçavez-vous, Mylord, ſi M. Barnard eſt dans la ſituation où l'Anonyme, qui a écrit ces Lettres, dit qu'il ſe trouvoit alors ?

R. Je ne ſçai pas la moindre choſe ſur ſon compte, ni en bien ni en mal; je ne ſçai ni quel eſt ſon caractere, ni quelles ſont les circonſtances où il s'eſt trouvé dans ſa vie.

D. En mettant donc pour un moment toutes les circonſtances préſentes à l'écart, croyez-vous, Mylord, que vous puiſſiez fonder vos ſoupçons ſur M. Barnard, plutôt que ſur une autre perſonne ?

R. Ma foi, j'ignorois ſon exiſtence auparavant.

D. Lorſque le ſieur Barnard ſe rendit à votre Hôtel, vous parut-il qu'il s'y rendoit ſans rien craindre ?

R. Je crois qu'oui.

D. Dans les réponſes qu'il vous fit, vous rappellez-vous s'il ſe ſervit de cette expreſſion : *Je fus fort ſurpris de vous voir armé auſſi*, ou s'il dit ſimplement : *Je fus fort ſurpris de vous voir armé ?*

R. Par ma foi, je ne ſçache pas qu'il ait ainſi alambiqué ſes paroles.

D. Il ne vous parut donc pas que le ſieur Barnard eût envie que vous lui parlaſſiez ſecrettement, lorſqu'il vous vit au parc, & il ne vous parut point embarraſſé de lui-même ?

R. Non.

D. Ni lorſqu'il vous vit à l'Egliſe ?

R. Non.

D. Vous avez dit, Mylord, que le ſieur Barnard ſe ſervit de cette phraſe en vous parlant : *Cela eſt fort ſingulier. Mon pere étoit en effet pour lors hors de Londres.* Croyez-vous, Mylord, que ce terme *pour lors* doive s'entendre du tems auquel la quatriéme Lettre eût dû être datée ?

R. En vérité, je l'entendis ainſi, & je

trus qu'il vouloit désigner par-là que son pere étoit hors de Londres, dans le tems qu'il avoit écrit la Lettre.

D. Lui dites-vous, Mylord, quand vous l'aviez reçue cette Lettre ?

R. Non, je ne lui en parlai pas.

D. Et quand le sieur Barnard se rendit à votre Hôtel, fut-il exact à s'y trouver au tems prescrit ?

R. Fort exact. Car je me souviens, ce semble, que la personne que j'avois chargée de l'envoyer chercher, me rapporta qu'il se rendroit chez moi à 10 heures & demie.

D. Comment a-t-il été saisi & arrêté ?

R. Je ne sçai pas. Je crois qu'on le somma de comparoître en Justice.

D. Vous avez dit, Mylord, que le sieur Barnard sourit en vous quittant : est-ce que ce sourire ne pouvoit pas annoncer le sentiment intime qu'il avoit de son innocence, plutôt que de prouver le contraire ?

R. C'est ce que je laisse au Grand Juge à décider.

D. Le sieur Barnard vous dit encore : *Un homme peut être fort sçavant & être dans la misere*, & sçavez-vous, Mylord, si le prisonnier cité à la Barre,

eſt pauvre ou ſçavant ?
R. Non ; je vous jure, je n'en ſçai rien.
D. Eſt-ce qu'une telle expreſſion n'auroit pas pû venir dans l'eſprit d'un homme quelconque ?
R. Ma foi, c'eſt à quoi je ne ſçaurois répondre, en vérité.

CONSEIL

POUR LES DÉPOSITIONS CONTRE LE PRISONNIER.

JACQUES MERRICK. C'eſt moi qui fus chargé, de la part de Mylord Duc, d'aller au caffé de Storey's-Gate, pour dire au Priſonnier qui eſt à la Barre, de ſe rendre à l'Hôtel de Mylord. Lorſque je lui dis que le Duc de Marlborough avoit quelque choſe à lui communiquer, il m'en témoigna ſa ſurpriſe ; mais je ne vis ſur ſon viſage aucun ſigne de crainte ou de frayeur.

D. Quand ceci ſe paſſa-t-il ?
R. C'étoit le Mardi, 25 Avril, ſur le ſoir. Il me fit réponſe qu'il ſe rendroit chez Mylord le lendemain,

qui étoit le Jeudi, entre 10 & 11 heures du matin.

D. Quelle raiſon donna-t-il pour ne s'y pas rendre plutôt ?

R. Qu'il devoit aller hors de Londres.

D. Vous dit-il qu'il avoit vû le Duc auparavant ?

R. Oui, il me dit qu'il avoit vû trois fois en ſa vie Mylord Duc ; une fois dans Hyde-Parck, une autre fois dans l'Egliſe de Weſtminſter, & une fois précédemment au camp de Bifleet. Il ajoûta qu'il n'eût pas reconnu le Duc dans Hyde-Parck, ſi le Duc ne le lui avoit dit lui-même.

D. Vous raconta-t-il ce qui s'étoit paſſé entre le Duc & lui dans Hyde-Parck, & à l'Egliſe de Weſtminſter ?

R. Oui, il m'en toucha quelque choſe. Il me dit que le Duc vint à lui dans Hyde-Parck, lui demanda s'il avoit quelque choſe à lui dire, & qu'il répondit que non. Le Duc lui demanda enſuite s'il le connoiſſoit ; il répondit que non. Enfin Mylord lui ayant dit : Je ſuis Duc de Marlborough, alors il lui ôta ſon chapeau, & lui fit la révérence. Pour ce qui regarde l'Egliſe de Weſtminſter, il me dit qu'il croyoit que

le Duc lui avoit encore parlé, mais qu'il ne ſe reſſouvenoit pas bien de cela. Enſuite nous nous ſéparâmes.

D. Où ſe paſſa cette converſation ?

R. Dans une chambre particuliere du caffé de Storey's-Gate, où nous n'étions que nous deux.

D. Vous dit-il tout cela de ſon plein gré, & ſans que vous lui fiſſiez aucune queſtion ?

R. Oui, d'abord il me parut fort ſurpris, & enſuite il me dit qu'il ſe rappelloit toutes ces circonſtances.

D. Entrevîtes-vous en lui quelques marques de frayeur ?

R. Non, mais il parut étrangement ſurpris.

GUILLAUME-MARIDEEN. Je fus chargé par Mylord Duc & par le Juge Fielding de prendre garde & de veiller ſur Mylord dans l'Egliſe de Weſtminſter. J'avois deux Huiſſiers ou Conſtables avec moi, afin de ſaiſir la perſonne ſuſpecte, dès que Mylord en auroit donné le ſignal.

D. Etiez-vous tous enſemble ?

R. Non, nous étions épars dans l'Egliſe, afin qu'on ne nous reconnût point.

Je me tins dans le chœur pendant quelque tems, & j'apperçus un homme l'épée au côté. Je crus d'abord que c'étoit la perſonne en queſtion ; mais je ſçus enſuite que c'étoit un des amis de Mylord qui l'avoit accompagné, ce qu'on ne m'avoit pas dit auparavant. Je vis enſuite M. Barnard & une autre perſonne de ſa compagnie qui entroient dans l'Egliſe. Je m'apperçus que le ſieur Barnard jetta les yeux ſur Mylord qui ſe promenoit alors dans la nef du milieu. Le ſieur Barnard & ſon compagnon ſe promenerent auſſi quelque tems dans la même nef, ſans marcher cependant du côté du Duc. Un peu après, je vis que le Duc s'approcha d'eux, & il me parut, à la maniere dont le ſieur Barnard ſe tenoit près du Duc, que ce fut lui qui adreſſa la parole à Mylord. Incontinent après le compagnon du ſieur Barnard ſe ſépara de lui, & le laiſſa ſeul. Alors le ſieur Barnard s'approcha du Duc & le regarda, & moi je m'imaginai auſſi-tôt que le ſieur Barnard étoit la perſonne en queſtion ; ainſi je ne ſuivis point ſon compagnon, & je le perdis de vûë. Je

vis que Mylord lui parla une seconde fois, mais je n'étois point assez près pour pouvoir entendre ce qu'ils se disoient. Mylord ensuite se promena en long & en large dans l'Eglise, & à la fin sortit par la porte par où il étoit entré. Alors celui qui étoit venu pour accompagner le Duc, sortit aussi; mais ils se promenerent encore quelque tems, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, avant que de remonter en carosse. Pendant ce tems-là j'observois le sieur Barnard qui étoit entre un poteau & la muraille à regarder quelque chose, de sorte qu'il n'étoit pas possible à Mylord de l'appercevoir; mais je crois que le sieur Barnard regardoit Mylord; & il me semble qu'il le regarda un tems considérable, qu'ensuite il remonta la nef, & s'en retourna. Je sortis alors pour communiquer mes observations à Mylord, qui me dit que l'homme, en habit de deuil, à qui je l'avois vû parler, étoit la personne qu'il soupçonnoit, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de nous faire signe de le saisir, dans la crainte qu'il ne fût innocent, parce qu'il lui sembloit que le sieur Barnard s'étoit

effrayé de ce qu'il lui avoit adreſſé la parole, & qu'il falloit encore attendre quelque tems avant de le ſaiſir.

D. Comment enſuite le fîtes-vous arrêter ?

R. Nous nous ſervîmes d'une fauſſe ſommation. Je lui dis qu'il lui falloit comparoître devant le Juge Fielding, qu'on l'avoit accuſé de s'être battu, d'avoir fait du carillon & du tapage pendant la nuit, de quoi il me parut fort ſurpris.

D. Vous raconta-t-il quelque choſe ſur ce qui lui étoit arrivé dans l'Egliſe de Weſtminſter ?

R. Oui, je me ſouviens de quelque choſe à cet égard. Il me dit, ce ſemble, dans un ſallon chez le Juge Fielding, où par politeſſe je n'avois pas voulu le laiſſer tout ſeul, que dans l'Egliſe de Weſtminſter il dit à ſon camarade de ſe ſéparer de lui, parce qu'il ne ſçavoit ce que le Duc vouloit lui dire; qu'il falloit que le Duc eût ici quelque rendez-vous; que peut-être le Duc avoit envie de lui donner quelque place.

D. Etes-vous bien ſûr qu'il dit que le

Duc devoit lui donner une place, ou n'eſt-ce point ſon ami qui lui dit : Vas, approche, peut-être que le Duc doit te donner une place ?

R. Je ne m'en ſouviens pas bien. Tout ce que je ſçai, c'eſt qu'il fut fait mention du mot de place.

D. Où eſt la feinte ſommation ?

R. La voici. Elle eſt datée du Samedi 29 Avril. Je fus chez lui l'après-dîner pour lui en faire part, mais on me dit qu'il étoit allé à Brentford. Je revins le Lundi premier de Mai de bon matin, & je la lui remis entre les mains. Elle eſt dreſſée au nom d'un certain M. Bowsher.

D. Vous parut-il que cette ſommation lui fît de la peine ?

R. Non, aucune. Il la regarda, & dit : C'eſt une ſommation du Juge Fielding ; & après l'avoir lue, il s'écria : M. Bowsher ! en vérité, je ne le connois pas. Faites-lui bien mes complimens, & dites-lui que j'irai le trouver chez le Juge Fielding.

D. Mais vous avez dit que le ſieur Barnard s'étoit poſté entre un poteau & le mur, lorſque Mylord Duc ſortit de l'Egliſe ? Croyez-vous qu'il eût pû

voir de-là Mylord Duc & ſon compagnon monter en caroſſe ?

R. Oui, parce que je crois qu'il y a une ouverture entre ce poteau & la muraille, & que ce poteau touche à une porte boiſée, au travers de laquelle, en avançant un peu la tête, il auroit pû voir Mylord & ſon compagnon monter en caroſſe.

D. Que répondez-vous à tout ceci, Guillaume Barnard ?

R. Que je ſuis entierement innocent ; que je ne ſçai rien de rien, & que je laiſſe à la Cour & aux Jurés le ſoin d'examiner les preuves qui ſont pour & contre moi.

CONSEIL

POUR LES DÉPOSITIONS EN FAVEUR DU PRISONNIER.

EXTRAIT DES TEMOIGNAGES.

Il paroît une foule de témoins dans cette affaire, qui dépoſent tous en faveur du priſonnier, parmi leſquels nous ne ferons mention que des deux premiers qui ſont les plus eſſentiels.

Le premier eſt le Sr Jean Barnard, pere du Priſonnier: il prouve, 1°. Qu'il avoit donné ordre à ſon fils de ſe trouver à Kenſington le même Dimanche qu'il trouva le Duc dans Hyde-Parck.

2°. Que ſon fils a toujours tenu une conduite très-ſage dans l'œconomie & l'arrangement de ſes affaires; qu'il a toujours eu ſon argent en dépôt; que c'étoit lui qui tenoit le livre & rangeoit les comptes, & que dans ce tems-là même il avoit deux cens guinées dans ſa caiſſe.

3°. Que ſon fils ne s'eſt point fait un ſecret ni un myſtère d'avoir vû le Duc dans Hyde-Parck; qu'il lui dit qu'il crut d'abord, à voir le Duc armé, qu'il alloit ſe battre avec un autre Seigneur qu'il avoit vû à quelque diſtance dans le parc; que cependant lui, Jean Barnard, doutoit beaucoup de tout cela, parce qu'il ſçavoit que ſon fils étoit myope, & qu'il avoit la vûe ſi baſſe, qu'il falloit beaucoup s'approcher de lui, pour qu'il diſtinguât clairement les objets.

4°. Qu'après que ſon fils eut encore parlé une ſeconde fois à Milord Duc dans l'Egliſe de Weſtminſter, il crut que le Duc vouloit lui donner quelque place,

apparemment pour ne pas publier qu'il avoit vû le Duc armé, & qu'il alloit ſe battre; qu'il raconta encore l'hiſtoire de cette ſeconde rencontre à tout le monde.

5°. Que les Lettres étant écrites en caractère d'Imprimerie, on ne pouvoit pas dire que c'étoit l'écriture de ſon fils, &c.

Comparut enſuite le ſieur JACQUES GREENWOOD, qui dit qu'un Dimanche au matin il ſe rendit dans la chambre du Priſonnier, qu'il trouva encore au lit; qu'il le fit lever, & le pria de le venir accompagner au parc où il devoit ſe rencontrer avec une perſonne à midi; qu'avant que d'entrer au parc, il le fit reſſouvenir qu'on avoit érigé depuis peu de tems un tombeau au Général Hargrave; que tout le monde l'alloit voir; qu'ils avoient aſſez de tems juſqu'à midi, & qu'ils pouvoient entrer dans l'Egliſe de Weſtminſter un inſtant. Enſuite de quoi le ſieur Greenwood raconte comment ils virent & rencontrerent le Duc de Marlborough: il dit que voyant Mylord s'approcher ſi près d'eux, il en témoigna ſa ſurpriſe au priſonnier; que celui-ci lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé dans Hyde-Parck, & qu'a-

lors lui, Jacques Greenwood, dit au Priſonnier : Eh bien, je te laiſſe ſeul avec lui ; avance-toi, vas lui parler ; peut-être qu'il a quelque poſte à te donner. Pouſſe la fortune, &c. Qu'ils virent le Duc ſortir de l'Egliſe, qu'ils en ſortirent eux-mêmes après, & furent dans le parc, où ils rirent beaucoup de cette affaire qu'ils raconterent à qui voulut l'entendre, &c.

Tous les autres témoins dépoſent en faveur du Priſonnier, en diſant qu'ils l'ont toujours connu très-ſage dans ſa conduite, très-appliqué à ſes affaires, &c. qu'il ne leur a point fait un myſtère de ſes rencontres avec Mylord Duc, &c.

Sur quoi les Juges ne voyant rien d'évident pour le condamner, l'ont renvoyé abſous & déchargé.

II.

CONSIDERATIONS d'un Patriote Anglois ſur les Colonies de l'Amérique, & ſur celles qui bordent l'Ohio.

Les dominations Angloiſes, dans l'Amérique Septentrionale, s'étendent depuis le 31 juſqu'au 61e dégré de latitude Nord. C'eſt dans cette étendue de latitude que ſont également ſituées les plus belles contrées de l'Europe. Auſſi ces Colonies ſont-elles ſuſceptibles de toutes les productions de l'Europe & de l'Aſie, avec une culture convenable. On a fait ſur cela des expériences très-propres à encourager les Habitans.

Ces Colonies produiſent en tout genre des biens ſuffiſans pour leur ſubſiſtance, & qui peuvent faire l'objet du commerce le plus étendu. Tels ſont le froment, le ris, l'avoine, le chanvre, le lin, la poix, l'indigo, la ſoie crue, le coton, le tabac, le fer, le cuivre, le plomb, le charbon, les peaux, les bois de charpente, les fourrures, le vin (1),

(1) La vigne a été cultivée avec ſuccès en Georgie, & il n'y a point de doute qu'elle ne réuſſiſſe dans la Caroline, & même dans la Virginie.

le bétail, le gibier & le poiſſon. La partie du pays qu'on appelle déſerte, & la plûpart des montagnes inhabitées ſeroient ſuſceptibles de labour & de culture, ſi elles étoient ſituées en Europe. La grande fertilité de l'Angleterre eſt plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature. Les plaines du comté d'Yorck, les montagnes de l'Ecoſſe & du pays de Galles, les fondrieres de l'Irlande pourroient le diſputer en ſéchereſſe naturelle à ces parties abandonnées du Nord de l'Amérique. Cependant nos heureuſes tentatives, pour fertiliſer chez nous tous ces lieux ſtériles, prouvent ce que peut l'induſtrie, & ce qu'elle feroit même en Amérique, ſi on vouloit l'y employer. On voit donc combien il eſt important de ne pas nous laiſſer reſſerrer dans nos poſſeſſions par les François, qui en ont depuis longtems formé le deſſein, & qui le pourſuivent avec vigueur.

Tous les dons de la nature qu'on vient de détailler, occupent en Angleterre beaucoup de mains pour les Manufactures. S'ils l'étoient ſur le lieu même, combien d'avantages la Nation n'en retireroit-elle pas! Eſpérons donc que la Virginie en viendra-là, & qu'au lieu

de s'occuper entierement de ſon tabac, le travail de ces Colons ſe partagera & s'étendra à d'autres objets.

En fait de commodités pour la navigation, je ne crois pas que la Géographie puiſſe indiquer un pays qui en ait davantage. Il y a environ cinquante rivieres navigables entre la nouvelle Ecoſſe & la Georgie, & elles ſe jettent dans l'Atlantique. Il y a auſſi les trois bayes de Fundi, d'Elaware & Cheeſeapeak. La Virginie, dans une largeur de cent milles le long de la mer, jouit d'une vaſte baye, & des quatre belles rivieres de Potomack, Rappahannock, Yorck & James, qui toutes s'étendent fort avant dans le pays, & par le moyen des canaux, arroſent preſque toutes les plantations des Habitans. La Tamiſe, malgré ſon commerce conſidérable, n'eſt qu'un petit ruiſſeau en comparaiſon.

Les Colonies Angloiſes ont au moins douze cens milles de long & cent cinquante ou deux cens de large. Les Habitans ſont au nombre de onze cens mille, dont la Virginie comprend deux cens ſeize mille blancs, & cent ſix mille noirs. Quelque nombreux que ſoient ces Colons, le pays en pourroit

contenir vingt fois autant, ſi l'œconomie & l'agriculture étoient portées à leur perfection. Les deux Colonies de tabac qui ſont Mariland & la Virginie, produiſent année courante quatre-vingt mille tonneaux de tabac, qui rapportent à la Couronne un revenu annuel de ſeize cens mille livres ſterling, & employent vingt mille tonneaux. Les autres Colonies ne fourniſſant pas ſi préciſément au commerce de la Nation, ne ſont pas ſi avantageuſes à l'Angleterre que celles du tabac. Suppoſons qu'en proportion au nombre de leurs Habitans, elles rapportent moitié de ce que produiſent enſemble la Virginie & le Mariland : comme ces deux dernieres Provinces vendent pour cinq cens ſoixante mille livres ſterling de tabac, indépendamment du droit que la Couronne en retire, cela fera ſept cens quarante mille livres ſterling, qui, jointes aux cinq cens ſoixante mille, forment un revenu de treize cens mille pour le total des Colonies. Ce ſont elles qui nous mettent en état de ſoutenir l'immenſe flotte qui fait toute notre défenſe. Si on nous ôtoit cette reſſource, nous perdrions toute notre importance en

Europe. Si la France vient à acquérir ces Colonies aux dépens de l'Angleterre, n'en réſultera-t-il pas notre ruine totale? Mais venons au pays conſidérable qui fait l'objet de nos conteſtations avec la France, & qui borde l'Ohio.

Cette contrée s'étend à l'Eſt de la chaîne de montagnes connues ſous le nom d'*Allegany*. Elle a 2000 milles d'étendue juſqu'à la Californie & à l'Océan pacifique, à travers des pays inconnus. Du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, elle a 1000 milles depuis le lac Ontario juſqu'au Miſſiſſipi. Ce pays, ſans y comprendre ce que les François ont dans le Canada & dans la Louiſiane, eſt au moins cinq fois auſſi conſidérable que nos Colonies, compriſes depuis la nouvelle Ecoſſe juſqu'à la Georgie.

Cette partie s'étendant loin de la mer, la Nature y a placé les lacs connus ſous les noms de Ontario, Evie, Michigan, Huron, & le lac ſupérieur. Ces lacs ſont ſi conſidérables, qu'ils reſſemblent à la Mer Caſpienne. Le lac Evie a deux cens quatre-vingt milles de long, & ſoixante & quinze de large: ce n'eſt pas un des plus conſidérables, on peut juger par-là de leur étendue. La communication que

ces lacs ont avec les rivieres du pays, facilite le commerce dans ſon intérieur : l'Ohio & le Miſſiſſipi, qui ouvrent un paſſage dans l'Atlantique, favoriſent le commerce étranger. L'Ohio arroſe une vaſte étendue de pays, avant que de tomber dans le Miſſiſſipi. Il porte bateaux à cent milles au-deſſus du Fort du Quêne, & depuis ce Fort il a cinq cens milles d'étendue en droite ligne, & près de ſept cens, ſi l'on ſuit ſes détours. Il eſt navigable dans tout ce cours, & peut porter des chaloupes de quinze ou vingt tonneaux.

Le Miſſiſſipi, depuis la réunion de l'Ohio, égale en largeur & en profondeur toutes les rivieres de l'Europe, excepté le Danube. Les vaiſſeaux de deux cens tonneaux peuvent aller du Fort du Queſne juſqu'à la mer en ſûreté.

L'Ohio n'a pas moins de dix-neuf branches toutes navigables. Le païs abonde en gibier, en bêtes fauves & en Elans.

Cette contrée eſt, à la vérité, mal peuplée ; les Villes ſont répandues à cinquante, cent & deux cens milles les unes des autres. Rien ne ſeroit plus facile que de les peupler du ſuperflu de nos Habitans, dont pluſieurs périſſent

de beſoin ; mais évitons ſur-tout que les François ne nous reſſerrent trop dans nos limites. Si étant établis dans un pays auſſi diſgracieux & auſſi éloigné que le Canada, ils nous font beaucoup de mal, que ſera-ce, s'ils deviennent nos voiſins dans une contrée ſi fertile ? N'attendons jamais de tranquillité, ſi nous les laiſſons prendre poſſeſſion d'un pays auſſi important que celui que borde l'Ohio.

III.

Queſtions ſur les Juifs.

On trouve dans le 26e chap. du premier volume de la *Nouvelle Relation des Indes par le Capitaine Alexandre Hamilton*, que la Ville de Cauhin étoit anciennement une République de Juifs, & qu'ils y étoient en ſi grand nombre, qu'ils formoient quatre-vingt mille familles, tandis qu'ils ſont aujourd'hui réduits à quatre mille. Ils ont une Synagogue à deux milles de la ville vers le palais du Roi ; ils y gardent leurs actes gravés ſur des planches de cuivre en caracteres Hébreux, & lorſque ces planches vieilliſſent, ils les renouvellent ; de ſorte qu'ils peuvent produire leur hiſtoire depuis le regne de Nabuchodonoſor juſqu'à préſent,

Il ajoûte que vers 1695 Vanreed avoit un extrait de cette hiſtoire traduit en Hollandois. On y voit que ces Juifs ſont de la Tribu de Manaſſés, & que lors de la conquête de Nabuchodonoſor, vingt mille d'entr'eux furent tranſportés au Cap de Comorin par ordre de cet Empereur. Ils mirent trois ans à faire ce voyage depuis Babylone. On ajoûte qu'ils furent bien reçus dans le Malabar; qu'à la longue ils devinrent maîtres du Royaume de Granganor, & qu'ils furent gouvernés par deux Princes choiſis par leurs Anciens. Ces deux Princes s'étant brouillés, ſe tuerent. L'Etat devint démocratique, & par la ſuite les Naturels du pays en reprirent le gouvernement.

Les Juifs ſe répandent ſi univerſellement par le commerce, qu'il eſt tout ſimple qu'il y en ait beaucoup dans les Royaumes de Calecut & de Cranganor. Mais eſt-il bien conſtaté qu'ils y ſoient dès le tems de Nabuchodonoſor, & qu'ils ayent leur hiſtoire écrite depuis cette époque juſqu'à nos jours? Malgré la bonne foi avec laquelle M. Hamilton nous a tranſmis ce fait, il y a lieu d'en douter. Rien ne ſeroit cependant

plus avantageux que de s'assurer du caractère dont se servoient les Juifs, & d'en avoir des preuves qui remontassent plus loin que les Médailles & les Monnoies Samaritaines. On invite donc tous les Négocians, qui ont des correspondances dans ce pays, à procurer sur cela quelques lumieres, & sur-tout à nous donner un échantillon de cette prétendue histoire. On remarquera cependant qu'il est étonnant que personne n'ait eu communication de l'extrait qu'on dit avoir été entre les mains de M. Vanreed, & c'en est assez pour augmenter le soupçon sur son existence.

IV.

VOYAGE fait à Edimbourg pour aller y tracer la Méridienne du Château.

Après avoir préparé mes matériaux pour cette opération, je partis de Carlile, & j'arrivai bien-tôt à Craitnagren, premier lieu remarquable de l'Ecosse, en venant de la Ville de Carlile, à sept lieues de laquelle il est. Ce Village est petit, mais les Voyageurs n'y sont point mal. C'étoit la résidence du Colonel Johnson, tué à Carthagêne.

Le plat pays de l'Ecosse est ouvert, &

reſſemble aſſez à une vaſte commune ; où l'on ne voit que peu d'habitations éparſes çà & là. Les maiſons des Gentilshommes ont preſque toutes une petite plantation de ſapins qui ſert à les diſtinguer, les arbres & les clôtures étant aſſez rares dans le pays, ſur-tout près du grand chemin. Trois chaînes de montagnes, qui communiquent enſemble, occupent preſque toute la partie méridionale de l'Ecoſſe juſqu'à Edimbourg. Elles changent de nom ſuivant les Comtés qu'elles partagent, & quelquefois elles ont même pluſieurs dénominations différentes dans le même diſtrict.

On diſtingue le chemin Romain depuis Graitna juſqu'à Middleby. On le perd enſuite de vûë, & le chemin n'eſt plus ſi bon, ſur-tout entre Kerter-Mor & Eecle-Fiton. Ce dernier lieu eſt un Village à marché qui ne vaut guères mieux que les plus petits lieux de l'Angleterre. A dix milles de Graitna, on trouve Milk-Bridge, qui ſignifie pont de lait. Ce pont ne conſiſte qu'en une ſeule arche gothique, approchant fort de la parabole. Le Château, qui eſt fort agréable, eſt ſur une éminence un peu plus loin.

A quatre milles d'Eecle-Fiton, on trouve le Village de Locharby, où il n'y a pas dix familles qui ne revendent des liqueurs. Sur le chemin, on voit à la droite l'éminence de Burnſwarck, plus généralement connuë ſous le nom de Fournock-d'Hill. Le terrein qui l'environne, eſt couvert de mouſſe. C'eſt d'ailleurs la plus conſidérable élévation de l'Ecoſſe, & ce qu'on voit de plus loin. On y trouve des ouvrages des anciens Romains, & même de leurs tombeaux. Après avoir paſſé à Annan ſur le petit ruiſſeau de Dreiff, on trouve Moffat, lieu célebre par ſes lutins. C'eſt ici que le pays commence à devenir montueux. La riviere de Moffat eſt plus conſidérable que celle d'Annan; on la paſſe ſur un pont d'une ſeule arche exceſſivement haute, & comme il n'y a point de gardefoux, il n'eſt point de voyageur qui ne ſoit effrayé, lorſqu'il eſt queſtion de le traverſer. C'eſt à Moffat que ſont les bains les plus fréquentés de l'Ecoſſe. Ces eaux minérales ſont aujourd'hui fort en réputation. Les ſources ſont à un mille de la Ville, qui ne contient pas plus de quarante ou cinquante familles fort pauvres; tout y eſt plus cher qu'à Bath,

à Scarborough & à Buxton. Il y a un Boulingrain tout-à-fait curieux dans le milieu de la rue qui conduit à la Ville.

La plaine d'Armandal ſe termine à trois ou quatre milles au-deſſus de Moffat, où commencent des montagnes ſi droites & ſi hautes, qu'elles ſemblent être le *non plus ultrà* du monde. Les plus remarquables de ces montagnes ſont celles de Hart-Field, Cor-Head & Queenſberry qui ſont au Sud-Eſt. Les deux dernieres donnent le titre à deux Pairs du Royaume.

Outre que ces montagnes ſont très-hautes par elles-mêmes, elles ont de plus l'avantage d'être ſituées dans la partie la plus élevée de l'Ecoſſe. Leurs baſes ſont preſqu'auſſi hautes que le ſommet des montagnes de Cumberland. Il faut cependant convenir que ces dernieres ont autant de hauteur, à compter depuis la baſe juſqu'au ſommet. Ce qui fait que la neige dure plus longtems ſur les montagnes d'Ecoſſe, & que les amas en ſont plus conſidérables, c'eſt leur diſtance de la mer & le nombre prodigieux de montagnes qui ſont en groupes les unes ſur les autres.

Cor-Head a de plus cette ſingularité,

d'être le cadran le plus élevé qui ſoit peut-être dans l'Univers. Sa hauteur perpendiculaire eſt de huit ou neuf cens verges. Cette montagne eſt fendue & entr'ouverte depuis le ſommet juſqu'en bas par une crevaſſe qui fait face au Soleil du Midi. Les deux ſommets forment chacun une eſpèce de cadran, & les Habitans du voiſinage peuvent dire exactement l'heure qu'il eſt à l'ombre qu'ils voyent ſur les roches oppoſées.

A un demi-mille de la ſource de la riviere d'Annan qui ſe trouve près de Cor-Head, on voit la ſource de la Twered, & non loin delà ſe trouve auſſi celle de la Clyde. Sur ce voiſinage des trois ſources, on débite ce proverbe :

Tweed run, Annan won,
Clyde fell down and broke its neck.

On ſuppoſe que c'eſt le point d'où partent ces trois rivieres, comme ſi elles faiſoient un pari, à qui ſe jetteroit la premiere dans la mer. Ainſi ſuivant ce proverbe, la Tweed court, & en effet ſon cours eſt rapide ; mais ce qui l'empêche de gagner le prix, c'eſt qu'elle a trop loin pour arriver à la mer qui eſt à l'Eſt. Le

même proverbe dit, que la riviere d'Annan remporte le prix, parce qu'en effet, quoiqu'elle marche à pas lents, elle a fort peu de chemin à faire pour arriver à la Mer du Sud. Enfin, la riviere de Clyde tombe & ſe caſſe le col, parce qu'elle rencontre, au-deſſous de Lanerk, un précipice dans lequel elle ſe jette avant que d'arriver à la mer de l'Oueſt. Nous côtoyâmes alors la Tweed juſqu'à l'hôtellerie de Bel qui eſt ſur le grand chemin, & dont l'hôte me dit que le Marquis de Tweedale lui avoit conſeillé de creuſer dans des tas de pierres fort dures, où il trouveroit de l'or; que ſur cette eſpérance, aidé de ſes domeſtiques, il avoit remué les pierres juſqu'à ce qu'il eût trouvé un cercueil placé tout droit, ce qui le détourna de continuer ce travail d'après le préjugé vulgaire du pays, qu'une telle rencontre occaſionne la peſte aux environs. Je fis mes efforts pour déſabuſer ce bon homme, & pour le porter à reprendre ſon travail, très-perſuadé qu'il ne tarderoit pas à trouver ſa récompenſe. Au reſte, j'imagine que ce lieu a ſervi de ſépulture aux anciens Druydes & aux Héros qui ont été tués dans quelque action près de-là.

Ici, comme chez les Montagnards d'Ecoſſe, on fait le feu dans le milieu de la chambre, & toute la famille ſe tient autour. Ces gens penſent, comme Hudibras, que, ſuivant notre uſage, la partie qui s'éleve en fumée nous devient inutile, tandis que dans leur opinion, c'eſt ce qui leur procure le plus de chaleur.

Powmood n'eſt pas loin de-là; c'eſt où le Secrétaire Murray fut pris.

La montagne de Broad-Law eſt très-haute & très-étendue. On voit que les Ecoſſois ne manquent pas de ſynonimes pour nommer leurs montagnes, puiſqu'ils les appellent des différens noms de *Law*, *Dun*, *Cor*, *Heighth*, *Fell*, &c. Cette montagne de Broad-Law, d'où l'on voit les deux mers, eſt vraiſemblablement la montagne connue dans l'hiſtoire ſous le nom de Braid-Alb.

Près de-là eſt une autre montagne en forme de pyramide, ſituée dans une grande plaine, & nommée *Tintoctop*, ſur laquelle on a fait le proverbe ſuivant:

On Tintoctop is a miſt
Andin the miſt there is a cheſt
Andin the cheſt there is a cup

Andin the cup there is adrop
Lake up the cup, ſuck our the drop
And ſed the cup onTintoctop.

TRADUCTION.

Il y a ſur Tintoctop un brouillard; dans ce brouillard, il y a une boëte; dans cette boëte, il y a une coupe; dans cette coupe, il y a une goutte. Prenez la coupe, ſuccez la goutte, & placez la goutte ſur Tintoctop.

Près de ces montagnes, on trouve, après qu'on les a paſſées, les lieux de Bleyth & de Linton, qui méritent à peine le nom de Villes.

Nous nous attendions, en approchant d'Edimbourg, à nous débarraſſer des montagnes, & à voir des plaines agréables: c'eſt en quoi nous nous trompions. Car il s'éleve une troiſiéme chaîne de montagnes, qui à la vérité ſont moins élevées que les précédentes; mais qui ſont verdoyantes, & qui fourniſſent d'excellens pâturages pour les beſtiaux. A Rullion-Green, il y a un monument élevé à l'occaſion de la bataille qui y a été donnée entre les Preſbytériens & les Troupes du Roi. Cette bataille mémorable eſt connue ſous le nom de Pent-

and-Hills, qu'elle prend de ces montagnes. Près de-là, eſt le lieu nommé Turn-Houſe, où il n'y a qu'une maiſon, mais où il ſe tient un marché aſſez conſidérable toutes les ſemaines. De ce lieu à Braid-Craigs, il y a quatre milles, & c'eſt de-là qu'on voit la Ville d'Edimbourg, dont le Château jouit d'un des plus beaux coups d'œil qui ſoient dans l'Univers. Il eſt du moins un des plus variés, puiſque de-là on voit la mer, des lacs, des rivieres, des montagnes, des plaines, des Villes, des Bourgs, des Châteaux, qui ſemblent ſe diſputer à qui attirera davantage l'attention. Je ne m'arrêterai point à la deſcription de cette Ville qui a été faite par tant d'Auteurs. J'obſerverai ſeulement que la derniere rébellion & ſes ſuites ont répandu ſur les Habitans un air de mélancolie qui ne ſe diſſipe point. Leur punition a perpétué leur reſſentiment, & exclud chez eux toute autre matiere de converſation. Il faut ou donner dans leur ſens pour ne pas les offenſer, ou ſe réſoudre à garder le ſilence.

V.

EXAMEN du ſentiment de Mylord Bolingbrock ſur la Polygamie.

Mylord Bolingbrock a entrepris dans ſon cinquiéme volume de prouver que, ſi la Polygamie a été interdite par les Loix poſitives, elle a du moins été permiſe, & même favoriſée par la Loi naturelle. Le célebre Docteur Berkcley, Evêque de Cloyn, a ſoutenu la même opinion, mais par des principes tout-à-fait différens. Son zèle pour la Religion Chrétienne la lui avoit fait embraſſer, & ſon but étoit de prouver que le Chriſtianiſme, qui interdiſoit la Polygamie, étoit plus parfait que la loi naturelle qui la permettoit. N'y a-t-il pas à lui objecter que la Loi naturelle étant toujours la loi divine, elle n'exige pas moins de perfection? Pour ce qui eſt de Mylord Bolingbrock, il eſt à préſumer que, s'il a ſoutenu ce ſyſtême, c'eſt d'après le goût qu'il a toujours marqué pour le plaiſir & la multiplicité de femmes dont il s'eſt amuſé. Quels que ſoient ſes motifs, il eſt queſtion de prouver ici que

la Polygamie n'eſt pas plus autoriſée par la Loi naturelle que par la Religion.

Tout le monde convient du grand principe : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* Je demande, s'il y a rien de plus offenſant pour ceux qui aiment que de voir l'objet de leur amour attaché à un autre? C'eſt cependant ce qui arrivera néceſſairement dans le cas de la Polygamie; puiſqu'entre pluſieurs femmes qu'aura un ſeul homme, le cœur, indépendamment des Loix, lui en attachera vraiſemblablement quelque une. Cette malheureuſe femme ſera donc bleſſée, en voyant ſon mari partager ſon inclination.

Toutes les fois qu'on a voulu le calculer, on a preſque toujours obſervé que le nombre des femmes égaloit à peu près celui des hommes. Il eſt donc démontré que, ſi quelque particulier prend pour lui ſeul un nombre de femmes, les autres en manqueront. La Loi naturelle peut-elle permettre une telle inégalité de traitement? Paſſons à une autre preuve qui n'eſt pas moins forte. La propagation & la conſervation des enfans eſt certainement une branche de la Loi naturelle. Il n'eſt pas juſqu'aux animaux dont les petits ne peuvent pas s'éle-

ver tout ſeuls, qui ne ſoient rigides obſervateurs de cette partie de la Loi. Selon les ſaiſons, on voit ces animaux contracter une ſorte de mariage, & quoiqu'ils vivent le reſte de l'année en troupes, ils ſe ſéparent, ſe joignent en couple, & prennent, pour ainſi dire, des engagemens d'union qu'ils rempliſſent encore mieux que nous. Il eſt vrai que cette union ceſſe avec la néceſſité d'élever leurs petits. Il n'en eſt pas de même dans notre eſpèce; pendant que le premier enfant s'éleve, l'amour & la nature en forment un ſecond, & ſi la femme eſt fertile, elle en produit ainſi pluſieurs de ſuite. A peine l'âge qui s'avance nous permet-il d'élever le dernier de nos enfans. Ce n'eſt donc pas aſſez que nous nous uniſſions à une femme, il faut de plus, que ce lien continue & s'affermiſſe pendant tout le reſte de notre vie; & c'eſt encore une partie de la Loi naturelle. (1)

(1) N'objectera-t-on pas à l'Auteur de ces réflexionsque, dans tous les pays où la Polygamie a lieu, quelque nombre d'enfans qu'ait le mari, il les éleve tous avec le même ſoin?

La réalité & la légitimité de l'amour guidé par la raiſon, ſont encore une objection contre la Polygamie. Le Philoſophe le plus auſtère eſt forcé d'avouer ce ſentiment. Ainſi épuré, il doit durer autant que la vie de l'objet auquel nous adreſſons nos vœux. Notre choix fait, nous devons donc rejetter même avec horreur la pluralité des femmes.

Ce n'eſt que ſur une maxime mal entendue, & encore plus mal appliquée, que les fauteurs de la Polygamie ont pû réuſſir chez quelques Nations. Ils ont voulu inſinuer que l'accroiſſement du peuple en étoit une ſuite. Il eſt certain que la population eſt un avantage pour un Etat; mais c'eſt un abus d'imaginer que la Polygamie ou la Monogamie y influe en rien. Ce n'eſt que par l'encouragement de l'induſtrie, que les pauvres familles peuvent ſe trouver en état de ſubſiſter. Toutes les fois que cette induſtrie fleurira, les ſujets de l'Etat multiplieront ſans le concours des étrangers, & ſans que la Polygamie ſoit autoriſée. Si au contraire il n'y a pas du travail pour tous les citoyens, il faut que quelques-uns périſſent ou quittent leur patrie, ou qu'ils volent, & qu'ils

s'expoſent à la mort. Quand j'admettrois qu'un homme auroit plus d'enfans de quatre ou cinq femmes que d'une, ce ne ſera pas donner gain de cauſe à nos Adverſaires. Ce pere pourra-t-il pourvoir ces quatre ou cinq enfans ? Voilà la queſtion. Auſſi voyons-nous que même dans les pays où la Polygamie eſt en vigueur, la Religion & les Loix ne permettent pas aux pauvres d'avoir plus d'une femme, parce qu'ils n'en peuvent pas nourrir davantage. Perſonne n'ignore qu'à la Chine ceux qui n'ont qu'une femme, ont ſouvent un ſi grand nombre d'enfans, qu'ils ſont autoriſés à détruire les nouveaux nés, dès qu'ils en ont plus qu'ils ne croyent pouvoir en nourrir. On ne doit d'ailleurs regarder en aucun cas l'accroiſſement des enfans dans la claſſe des gens riches comme un avantage, puiſqu'ils ſont entierement livrés au luxe & à l'oiſiveté. Il eſt même vraiſemblable, que c'eſt cette raiſon politique qui aura fait appuyer dans l'origine les établiſſemens religieux que la Religion a commencés.

VI.

Bolingbrock juſtifié d'Athéiſme par deux paſſages de ſes Œuvres.

On a recueilli ſoigneuſement deux paſſages de Mylord Bolingbrock, qui le juſtifient du reproche d'Athéiſme. L'un eſt tiré d'une de ſes lettres à M. Poully, dans laquelle il s'exprime ainſi :

Puiſque vous êtes ſi curieux de ſçavoir ce qui s'eſt paſſé dans une converſation que j'ai eue avec un homme de votre connoiſſance, & où l'on vous a dit que j'avois ſoutenu un paradoxe fort ſingulier, je vous en rendrai un compte ſuccinct, en me réſervant de m'étendre davantage ſur ce qui a ſemblé paradoxe. Depuis ma retraite, vous m'avez conduit à me jetter dans les raiſonnemens abſtraits de la Philoſophie. Il eſt un peu tard de commencer à quarante ans, lorſque l'eſprit n'y a pas été accoutumé plutôt ; cependant j'en ai aſſez appris ſous un tel guide, pour n'être pas effrayé de m'engager dans ces queſtions, *toutes les fois que la cauſe de Dieu & de la Religion naturelle n'y eſt pas intéreſſée.*

L'autre Extrait eſt pris de la page 548 de ſon premier *Eſſai ſur les connoiſſances humaines.*

» Quant à moi, je ſuis fermement perſuadé qu'il y a un Etre ſuprême, ſource de toute exiſtence, dont la volonté efficace gouverne & conſerve l'Univers qu'il a créé; en un mot, qu'il eſt la premiere cauſe efficace de toutes choſes, & de qui dépendent toutes les créatures. Par cette raiſon, & vû l'idée reſpectable que je me fais de cet Etre ſuprême, je n'oſe pas me familiariſer avec lui, comme font ceux qui méritent l'accuſation d'infidélité. Je reconnois qu'il eſt la premiere cauſe efficiente; mais je ſuis en garde contre ceux qui prétendent pénétrer plus loin dans la machine de l'Univers, & dans l'ordre des ſecondes cauſes. Je n'évite pas moins de tomber dans l'inconvénient de ceux qui nient l'efficacité de ces ſecondes cauſes, & qui, faute d'en ſçavoir aſſez ſur cette matiere, rejettent tout en toute occaſion ſur la premiere cauſe, ce qui devroit être pour eux un Myſtère qu'ils ne devroient pas avoir la témérité d'approfondir. C'eſt-là l'opi-

» nion commune qui a produit ſouvent
» un enthouſiaſme profane & blaſphéma-
» toire dans la Philoſophie. Deſcartes,
» Leibnitz, Mallebranche, peut-être
» même nos amis, & tous ceux enfin
» qui, non contens de connoître juſqu'à
» un certain point ce qui exiſte, font
» des hypothèſes ſur ce qui eſt au-delà
» de leur ſphère, & prétendent dire
» comment & pourquoi chaque choſe
» eſt en tel état. Ce ſont-là, dis-je, les
» Philoſophes qui ont répandu l'enthou-
» ſiaſme.

Si ces paſſages purgent Mylord Bolingbrock de la tache d'Athéiſme, ils ne l'exemptent pas du ſoupçon de Matérialiſme, ſur-tout en les rapprochant d'autres endroits du même ouvrage où il dit : » Dieu ne m'a pas montré qu'il
» y ait de la contradiction dans une ma-
» tiere penſante qui exiſte.

Et ailleurs, » Nous avons une ſenſa-
» tion diſtincte qui nous apprend qu'il
» y a une nature corporelle. Nous n'a-
» vons point au contraire de connoiſ-
» ſance qu'il y ait une nature ſpirituelle,
» diſtincte de la corporelle. Nous infé-
» rons qu'il y en a de telles, parce que
» nous ſçavons que nous penſons, &

» que nous ne pouvons concevoir le » ſyſtême d'une matiere penſante.

Pourroit-on, après des aſſertions ſi claires, défendre M. Bolingbrock de l'imputation de Matérialiſte ?

VII.

Calculateurs ſinguliers.

Jedediah Buxton eſt un de ces hommes rares que la nature toute ſeule a doués de talens ſinguliers, & qui a attiré ſur lui les yeux de toute l'Angleterre. Qu'on ne s'attende pas ici au détail de ſa vie ; une pauvreté laborieuſe la rend uniforme & obſcure. Les événemens d'une de ſes journées ſont préciſément les mêmes que ceux de toute l'année. Le tems n'a apporté de variation chez lui que par rapport à l'âge.

Son grand-pere étoit Vicaire à Elmeton, & ſon pere Maître d'Ecole dans la même Paroiſſe. Malgré les occupations réglées de ſes ayeux, Sedediah s'eſt trouvé entierement dépourvu de lettres & d'éducation. On ne ſçait par quel accident il a été négligé dans ſon enfance, mais ç'a été au point qu'on ne lui

a jamais appris à écrire. On ne ſe reſſouvient pas qui la conduit pour la premiere fois dans l'étude des proportions, & des relations des nombres ; quoiqu'il en ſoit, c'eſt où il a mis toute la force de ſon eſprit & toute ſon attention. Les objets extérieurs ne le frappent qu'autant qu'ils ont de rapport aux nombres. Si l'on parle devant lui de quelque eſpace de tems, il dit auſſi-tôt qu'il y avoit dans cet eſpace tant de minutes. Si l'on cite quelque diſtance de chemin, il rapporte combien il y a de largeurs de cheveux, & cela ſans qu'on lui faſſe aucune queſtion, ni même qu'on lui demande aucun calcul.

C'eſt à force d'exercice qu'il a perfectionné à cet égard ſa mémoire. Il a ſur-tout rangé dans ſa tête différens produits généraux auxquels il a recours dans l'occaſion ; tel eſt le nombre des minutes dans une année, & celui des largeurs de cheveux dans un mille. Ce qu'il a encore d'admirable, c'eſt d'entreprendre une opération, & ſi on l'interrompt dans ſon cours, de la ſuſpendre pendant pluſieurs mois, au bout deſquels il la retrouve dans ſa tête, & la reprend où il l'avoit laiſſée pour la terminer heureuſement.

Il paroît qu'il auroit eu la même mémoire pour toute autre choſe, s'il n'avoit pas porté toute ſon application à la Science des nombres. Il eſt vrai qu'au moyen de cette attention unique, il eſt ſur tout le reſte auſſi peu avancé qu'un enfant de dix ans. On lui a quelquefois demandé à ſon retour de l'Égliſe, s'il ſe rappelloit le texte & la diviſion ou aucune autre partie du Sermon; il n'a jamais pû en rien rapporter; & en l'examinant de plus près, on s'eſt convaincu que pendant le ſervice il s'étoit livré à ſon occupation favorite, en cherchant à réſoudre quelque queſtion qui avoit piqué ſa curioſité. Aucun bruit ne l'interrompt, & il a tant de liberté & de facilité dans ſes calculs, que, ſi on l'interrompt en lui faiſant une queſtion, il y répond auſſitôt, & puis acheve ce calcul ſans confuſion. Sa méthode de travailler lui eſt particuliere, on en jugera par l'exemple ſuivant.

On lui demanda un jour le produit de 456 multiplié par 378: il le dit en auſſi peu de tems qu'il en auroit fallu pour faire l'opération en chiffre; & lorſqu'on l'eut prié de répéter tout haut l'opération qu'il avoit faite, pour y par-

venir, il dit qu'il avoit d'abord multiplié 456 par 5, qui font 2280, & qu'il avoit encore multiplié cette ſomme par 20, dont il avoit eu 45600, (ce qui fait, comme on voit, le même effet que s'il avoit multiplié 456 par 100). Il multiplioit enſuite ce produit par 3, ce qui faiſoit 136800, produit du multiplicande par 300. Il ne reſtoit plus qu'à multiplier 456 par 78 : voici comment il s'y prenoit. Il ne perdoit point de vûë 2280 qu'il avoit déja trouvé être le produit de 456 par 5. Il multiplioit 280 par 15, & il ajoûtoit 34200 qui en eſt le produit à 136800, ce qui lui faiſoit 171000, produit de 456 par 375. Enfin pour finir, il multiplioit 456 par 3, & ajoûtoit enſuite 1368 qui en eſt le produit à 171000, ce qui faiſoit le dernier produit 172368.

On voit que cette façon d'opérer eſt bien de ſon cru, & qu'elle n'eſt même pas la plus courte, puiſqu'au lieu de multiplier 456 par 5, & enſuite par 20, pour trouver le produit de 456 par 100, il auroit plutôt fait d'y ajoûter 2 zero. Mais il ignore juſqu'aux régles les plus communes, & l'habitude, jointe à ſa facilité naturelle, l'en dédommage.

Buxton eſt venu à Londres, & a demeuré quelques ſemaines à la porte de Saint Jean. Son voyage prouve cependant que ſa curioſité s'eſt portée ſur quelqu'autre choſe que ſur les chiffres. L'envie de voir les perſonnes du Roi & de la Famille Royale fut ſi forte, qu'elle le détermina à partir à pied de chez lui au commencement du printems pour ſatisfaire cette curioſité. Il eut le déſagrément de ne pas réuſſir, le Roi étant parti pour Kenſington le même jour que Buxton étoit arrivé. Il fut introduit devant la Société Royale. Pluſieurs des membres lui propoſerent diverſes queſtions d'arithmétique pour eſſayer ſes talens, & lui firent des gratifications fort honnêtes.

Pendant ſon ſéjour dans la Capitale, on le mena voir la tragédie de Richard III. au théâtre de Drury-Lane. On s'attendoit que la nouveauté ou la pompe du ſpectacle frapperoit ſon imagination, & que le jeu de la ſcène remueroit quelqu'une de ſes paſſions. On ſe trompoit: Jedediah s'employoit là tout comme à l'Egliſe. Après la danſe, il déclara gravement qu'il y avoit eu un million & tant de pas de faits. Après les ariettes, il

convint que la rapidité des ſons l'avoit fort embarraſſé & déconcerté. Enfin Garrik, l'inimitable Garrik, ne gagna rien ſur lui; il ne lui donna d'autre préférence, ſinon de compter les paroles qui étoient ſorties de ſa bouche; à quoi il dit avoir parfaitement réuſſi.

On peut bien juger que la Capitale n'étoit pas faite pour retenir long-tems Jedediah. De retour chez lui, il n'y regrette rien de ce qu'il a laiſſé à Londres; il continue ſon travail qui lui fournit une aiſance honnête; il le charme par ſes calculs laborieux, & reſte toujours d'avis qu'une tranche de lard qu'il mange dans ſa paiſible retraite, eſt préférable aux repas les plus exquis d'une vie tumultueuſe.

L'Angleterre eſt-elle plus fertile en hommes prodigieux, ou les talens extraordinaires y échappent-ils moins qu'ailleurs à l'attention du public? On y voit plus fréquemment ces ſortes de ſingularités. Jedediah Buxton, dont on vient de parler, a rappellé le ſouvenir d'un autre homme preſqu'auſſi ſingulier, mais beaucoup plus fou, qui habitoit encore il y a quatre ans à Mansfield, dans le Comté de Nottingham. C'étoit un gar-

çon Charpentier qui ſçavoit à peine ſa propre langue, à la réſerve de quelques mots latins qu'il avoit appris par haſard. Avec auſſi peu de reſſources, cet homme a inventé diverſes dénominations, au moyen deſquelles il peut nombrer juſqu'à une ſomme qui ſeroit marquée par 606 chiffres de ſuite. Les gens de Lettres du voiſinage, étonnés de voir qu'un ſimple ouvrier eût travaillé ſur des chiffres qui n'exiſtent que dans la ſpéculation, lui demanderent comment il s'étoit attaché à cette branche de travail, & à quoi il penſoit qu'on pût appliquer ſa méthode. Il répondit qu'il en avoit conçu la premiere idée dans la Géographie de Randal, qu'il avoit parcourue par haſard dans le cabinet de quelqu'un chez qui il travailloit. L'occaſion étoit toute naturelle. Mais voici le tymbre & la marotte de notre Calculateur. Il ajoûtoit que, ſelon lui, cette ſuite de 606 chiffres ſuffiſoit pour trouver le nombre des pieds quarrés que contient l'Empyrée, comme auſſi le nombre des Anges avant l'Apoſtaſie, dont parlent Jean & Jude, & celui des Eſprits bienheureux qui ſeroient bénis à jamais; que même ici-bas ſa méthode

ſeroit utile à trouver les longitudes qu'il ſeroit très-certain de découvrir, ſi la néceſſité dans laquelle il ſe trouvoit de travailler de ſon métier pour le maintien d'une nombreuſe famille, ne l'empêchoit de ſe procurer les livres & les inſtrumens néceſſaires. Il déſiroit fort qu'on fît uſage de ſa méthode à la Thréſorerie, à l'Amirauté & dans les Bureaux publics, pour mieux en aſſurer les comptes qu'il diſoit être fort brouillés.

Cet Arithméticien, plus infatigable encore que Buxton, a calculé le nombre d'hommes qui vivoient avant le déluge, de ceux qui y ont péri, & de ceux qui ſont venus au monde depuis; la quantité d'eau verſée pendant le déluge, juſqu'à la derniere pinte; les taxes qui ont été payées, ou qui le ſeront juſqu'à la fin du monde dans tous les États de l'Europe en livres, ſols & deniers. Il préſage la durée du monde, & prétend l'emporter ſur Whiſton & ſur l'Evêque de Clogher, dont il attaque les opérations comme fauſſes & erronnées. Enfin il a un ſyſtême particulier ſur les Semaines de Daniel, qu'il ne communique cependant point, étant d'aſſez bonne foi fort réſolu de vivre dans

l'obſcurité. Il dit, & c'eſt peut-être en quoi il ſe trompe le moins, que ſi on lui faiſoit jouer le rôle d'un grand homme, il ſeroit moins heureux, & courroit riſque de perdre ſa probité.

VIII.

SUITE DES FABLES DE GAY.

Jupiter & le Villageois.

AMI Gai, jette un œil attentif ſur tout ce qui t'environne. As-tu un ami auſſi paſſionné, auſſi prévenu pour toi que toi-même? Tous tes défauts ſi viſibles aux autres ne frapperent jamais ta vûë. Lorſqu'un ſouffle de la fortune a renverſé tes chimères, as-tu trouvé chez toi un cenſeur qui ſe plût à t'humilier, à te glacer d'effroi, à te reprocher que tu manquois de mérite?

Si la fortune inflexible te retient dans l'abaiſſement, cela ne doit pas t'étonner. Conſidere attentivement la conduite des autres hommes: ſerois-tu donc aſſez injuſte, pour deſirer à la fois & l'opulence & la vertu? Lorſque l'intérêt te l'a commandé, as-tu rampé comme ont ſçu faire

re ceux dont l'élévation te ſurprend ? As-tu renoncé comme eux à la vérité, à l'honneur, à la vertu, à la paix de l'ame ? Si tu t'en trouves incapable, renonce à la fortune, écris, contente-toi d'être ſage & pauvre.

Donne une juſte valeur aux dons de cette courtiſanne, & dis-moi ce qui pourroit améliorer ton état ? Si tout riche étoit heureux, le bonheur ſeroit le prix de la fraude & du menſonge ; mais plus s'accroît le tréſor de l'avare, plus ſon inquiétude augmente. Suppoſons pour un inſtant ce qui ne peut jamais être, ſuppoſons que tu es comblé des faveurs de la fortune, en ſerois-tu plus heureux ? Tu vis tranquille & content ; que peut-elle te donner de plus ?

Tu es, ſuppoſons-le encore, un riche héritier : tu jouis de grands biens ; tout eſt en abondance chez toi ; les ſoucis, les chagrins te fuyent. Mais ſerois-tu le ſeul parvenu privilégié dont les mœurs ne recevroient aucune atteinte du changement de ſa fortune ? Peut-être devenant prodigue au-delà de toute meſure, ferois-tu briller un luxe inſenſé. Tu ne pourrois te paſſer de chiens, de chevaux, de table, d'officiers, de vaiſ-

ſelle plate. Ta dépenſe exceſſive t'accumuleroit des dettes immenſes ; ton jeu diſſiperoit les revenus d'un Royaume ; ton crédit tomberoit enfin, & cent créanciers impitoyables te feroient gémir en priſon le reſte de ta vie.

Suppoſe-toi, ſi tu veux, revêtu du plus grand pouvoir. Pourroit-il t'épargner ſeulement une heure de mélancolie ? Suppoſons de plus, que tu peux aſſouvir tes deſirs avares, aveugler ton Prince, & opprimer ſon peuple. Alors enyvré chaque jour de l'encens de tes flatteurs mercenaires, ton cœur ſeroit-il capable d'un ſentiment doux & pur ? Non, les grands crimes rendent inſenſible.

Cherche-tu le bonheur, je veux dire le bonheur intrinſeque & vrai ? Il ne fréquente pas plus les champs que la cour, les palais, que l'humble cabane. Il peut habiter tous les lieux ; tout eſprit content le poſſéde.

Un Payſan, épuiſé par un long travail, repoſoit à l'ombre d'un hêtre. Bon Dieu, diſoit-il, qu'il eſt dur de traîner d'année en année le fardeau de cette vie ! Dès que le jour paroît, le travail

m'appelle; je gagne à la ſueur de mon front une nourriture groſſiere, & chaque jour redouble le poids de mes maux.

Jupiter l'entendit & réprima ainſi ſes murmures. Les plaintes injuſtes m'offenſent; expoſez-moi vos beſoins. Vous accuſez le ſort d'injuſtice: inſtruiſez-moi de ce qui peut rendre votre état heureux. Examinez par vous-même toutes les conditions de l'homme: Que deſirez-vous? que voulez-vous être? Le Dieu dit, & au même inſtant le Payſan tranſporté ſur un nuage, vit tout le genre humain, ſes divers travaux, ſes ſoins infinis. Voyez, lui diſoit Jupiter, contemplez cet homme à l'air ſoucieux, devant ces ſacs remplis d'or; voyez avec quelle ardeur il les compte. Il a augmenté aujourd'hui ſon tréſor de toute cette ſomme. Hélas! dit le Payſan, ſi j'étois cet homme, que pourrois-je demander de plus? Apprenez, reprit le Dieu, à diſcerner le vrai bonheur de ce qui n'en a que l'apparence; prenez ce miroir, & conſidérez le cœur de cet homme dont le ſort vous fait envie. Le Payſan voit avec effroi le ſein de l'avare, auſſi troublé que ces Mers ora-

geuſes, où l'on ne voit jamais de calme. Il apperçoit ſur ſon viſage l'impreſſion de tous les maux anticipés, que ſes frayeurs lui cauſent ſans ceſſe; il voit le ſouvenir rongeur de ſes concuſſions déchirer ce ſein palpitant qu'aucun rayon de bonheur n'éclaira jamais. Ah! grand Dieu, s'écrie-t-il, oublie ma priere, garde-toi bien de l'exaucer; préſerve-moi des remords du crime. Le ſort de ce malheureux me fait frémir. Jupiter, laiſſe-moi dans ma pauvreté.

Jettez les yeux, continue Jupiter, ſur cette foule brillante: voyez ce Miniſtre ſi fier & ſi content de lui-même. Pour celui-ci, dit le Payſan, qu'il eſt heureux de pouvoir ainſi obliger des amis ſincères & reconnoiſſans! Arrêtez, répond le Dieu, conſultez votre miroir: les yeux des hommes ſont faſcinés par l'erreur & la prévention. Ciel! crie le Ruſtre épouvanté, délivrez-moi de ce ſpectacle. Conſidérez-le bien, dit Jupiter, voyez les tourmens de ce miſérable. Voyez l'avide corruption ronger ſon cœur criminel. Voyez-le parmi ſes concitoyens ſemer la contagion d'une main ſouillée de larcins ſordides. L'avarice, monſtre inſatiable, & la rapi-

ne aux ſerres d'aigle déchirent tour-à-tour ſon ſein qui gémit ſous le fardeau de ſes crimes. Enyvré d'honneur & d'encens, il chancele au haut de la roue, où ſon ambition l'a porté. Tantôt rempli d'orgueil, il inſulte à ſes inférieurs; tantôt ſaiſi de crainte, il tremble en croyant ſa chute prochaine.

Fut-il jamais, reprit le Payſan, ſous un ſi beau maſque, un homme en effet ſi malheureux? Dieu Tout-puiſſant, laiſſe-moi dans mon état vil; laiſſe-moi ma charue & ma bêche.

Il vit enſuite & rejetta la condition d'homme de loi, qui par l'eſprit & par le cœur lui parut trop reſſembler à l'homme d'Etat. L'amour inſenſé d'une folle gloire ne le rendit point jaloux du ſort du Guerrier; mais il pleura ſur les maux que la guerre entraîne, ſur les Royaumes les plus puiſſans qu'elle a changés en déſerts. De quelle férocité, diſoit-il, les humains ſont-ils donc capables, pour fouler aux pieds tout Droit, toute Loi, pour ôter à leurs ſemblables la liberté & la vie? Ah! puiſſai-je être préſervé toute ma vie de cette fureur! Que mes mains n'em-

ployent jamais que des instrumens utiles.

Après avoir ainsi parcouru les différens états de la vie, il confessa ingénuement l'injustice de ses murmures ; & Jupiter fit alors entendre ces mots : Mortels aveugles, qui cherchez le vrai bonheur, je ne l'ai point attaché à tel ou tel rang ; tout cœur vertueux le possede. Cultivez donc la vertu, & la tranquillité de l'ame sera le fruit que vous cueillerez. Il dit ; & pour rendre heureux le Payſan, il le replaça sous son arbre.

Les deux Singes.

Les Sçavans remplis d'orgueil se moquent des hommes du monde, & ceux-ci, pour qui le sçavoir n'est rien, se rient des pédans & de leurs travaux. Don *Diegue* à l'air grave, au pas mesuré, méprise les airs du Marquis, & le Marquis rit du sot empésé qui regarde & qui marche à la toise. *Rosbiff*, composé des deux, aussi babillard qu'un François, & sérieux comme un Espagnol ; *Rosbiff*, plus sage dans son idée que tout le reste du Monde, se rit de

l'un & de l'autre, & eſt raillé par tous les deux. Le ſtile hardi des Poëtes eſt blâmé par les Proſateurs, tandis que ceux-là, emportés ſur les aîles du génie, jettent à peine un œil dédaigneux ſur les froids Auteurs de deſcriptions Proſaïques. Nous rions des Singes, & ils rient de nous. Que ſommes-nous pour eux, ſi ce n'eſt des Singes?

DEUX Singes allerent un jour à la foire. Les critiques les plus mordans n'ont point l'air auſſi effronté qu'ils l'avoient. Ils percerent la foule attirée par les bons mots de *Polichinelle*, prirent leurs billets, & eurent les premieres loges.

L'attention de ces figures graves, fit éclater les ris du parterre. Frere, dit l'un d'eux, cette populace eſt bien mal friſée. Toute la ſalle retentit auſſitôt de ſifflemens qui ne ceſſerent que quand on leva la toile.

Un voltigeur paroît, fait la roue, le ſaut de carpe, &c. Il s'élance, ſe renverſe, ſe ſuſpend la tête en bas, & les Spectateurs charmés applaudiſſent de toutes leurs forces. Alors un des Singes ſouriant, dit à l'autre: Si de

pareils tours peuvent amuſer ces Singes géans, que les nôtres, frere, les étonneroient! Ils nous adoreroient pour notre ſoupleſſe. Combien de fois ne vous ai-je pas vû grimper à la cime des arbres, y jouer, ſauter, & tourner en l'air. Comment ces Singes maladroits que voici pourroient-ils paſſer de branche en branche comme vous & moi? Cependant leurs applaudiſſemens nous font voir qu'ils diſcernent le vrai mérite, & qu'émulés de notre art, ils font cas de nos talens, puiſqu'ils en admirent de cette maniere une ſi foible imitation. Frere, répond ſon camarade, je conviens que l'homme en cela eſt ſage, & qu'il mérite quelques louanges; mais lorſqu'il voudra ſurpaſſer ſes maîtres, je rirai de ſon orgueil. Eſt-il, par exemple, rien de ſi plaiſant que de voir les hommes ſans ceſſe débout, parce qu'ils nous voyent quelquefois marcher ſur les pieds de derriere?

Le Fermier & le Hibou.

Un Hibou, plein de gravité, qu'on voyoit auſſi rarement hors de ſa patrie qu'un Turc, logeoit dans une grange, lieu propre à la chaſſe & à la méditation. Perché dans un coin ſur une poutre fort haute, il branloit de tems en tems la tête, & ſembloit penſer par accès ; tel que j'ai vû plus d'un Nouvelliſte liſant la Gazette, & décidant d'un air profond du ſort de l'Europe entiere. Des gerbes entaſſées rempliſſoient cette grange : le Fermier étant venu le viſiter un matin, ſon hôte ſongeur lui fit part de ſes penſées philoſophiques.

» Les hommes ſuppoſent qu'ils ſont raiſonnables, mais que ces êtres ſont bornés ! Leurs mépris pour l'oiſeau de nuit » décele au moins une haine injuſte, » ſi ce n'eſt de la folie. D'ailleurs, » quelle partialité ne font-ils pas » voir dans tous leurs éloges ! Ils admirent le gazouillement de la Fauvette & de la Linotte ; le chant du » Roſſignol leur ſemble divin : mais » les plus fins connoiſſeurs qui ſoient

» parmi toute la gent emplumée voient » clairement la ſageſſe empreinte ſur la » phyſionomie du Hibou. Dès que je » daigne paroître au grand jour, quelle » troupe d'oiſeaux m'accompagne ! Ils » me ſuivent en foule comme des eſ- » claves, & confeſſent que je ſuis d'une » eſpéce ſupérieure.

Le Fermier rit, & lui répond : » Imbécille maſſe d'orgueil, oſes-tu » bien avec ta voix rauque déprécier le » chant des Fauvettes ? Apprends que » les oiſeaux, ainſi que les hommes, » te regardent comme un vrai hurleur » que tu es. Gros hébêté, ne ſois plus » vain de ce que tu nommes ton cortè- » ge. On ſuit peu la ſageſſe & les » Sages ; mais les Sots ſont toujours » ſuivis par les Sots, empreſſés de » répéter leurs balourdiſes.

Les Jongleurs.

Un fameux Joueur de Gobelets étoit depuis long-tems en réputation à Londres. Il eſcamotoit avec tant d'adreſſe, qu'on auroit cru que le Diable conduiſoit ſes doigts.

Le Vice l'entendit vanter : il lut ſes

affiches ; mais bien persuadé qu'il le surpasseroit en adresse, il se rendit à sa demeure, & du milieu de l'assemblée, lui fit hautement un défi. Est-ce donc-là, dit-il, cet homme qu'on renomme tant ? Comment ce maladroit peut-il donc fasciner vos yeux ? Qu'il se mesure à moi, Messieurs, je vous en fais juges.

J'accepte ton défi, répond l'Escamoteur ; je ne cede à qui que ce soit dans mon art. Il dit, & il fait à l'instant paroître & disparoître les boules. Les cartes dociles sous ses doigts se changent en oiseaux ; cent & cent tours de cette espéce qui se suivent trompent l'assemblée. Il prend ensuite sa gibeciere ; il la montre aux Spectateurs aussi vuide que ses mains qu'il leur ouvre, & commande que l'or en sorte à grands flots ; puis il en tire des œufs d'yvoire ; & enfin il en sort une poule, dont la vue fait applaudir à la dextérité du Faiseur de prestiges.

Le Vice s'avance & prend place, sans oublier les formalités ordinaires. Prenez, dit-il, ce Miroir Magique, il charmera surement vos yeux.

Le Miroir passe de main en main ; chacun veut le consulter, & s'y voit

avec complaiſance. Le nouvel Eſcamoteur s'adreſſe à un Magiſtrat : voyez, dit-il, cette Lettre de Change, c'eſt un aſſez beau préſent ; ſoufflez-la, *paſſe.* Un cadenat fermoit les levres du Parlementaire. Un ſecond ſouffle rompt le charme, & le cadenat diſparoît.

Douze bouteilles de liqueurs, rangées ſur la table, ſont enlevées tout-à-coup, & à leur place, on voit deux épées ſanglantes.

Il donne une bourſe à un voleur ; celui-ci la ſerre, & ouvrant ſa main n'y trouve plus qu'une corde.

Tenez, dit-il à un courtiſan ; tenez bien ferme cette baguette. Le courtiſan la ſaiſit, & entre ſes mains ne voit qu'une hâche.

Il poſe un tronc d'Egliſe ſur la table. Que quelqu'un ſouffle deſſus, dit-il : un Curé ſouffle, le tronc diſparoît, & un repas ſuculent fume au même endroit.

Il prend un cornet, remue bien les dés, & l'argent de toutes les poches ſe rend dans ſa bourſe.

Regardez cette mignature, dit-il à un jeune homme blême & décharné. Voyez cette bouche vermeille, cette taille, ce ſein, ces yeux pleins de feu.

Prenez ce portrait, la Belle eſt à vous. Celui-ci prend la mignature, mais c'eſt une boëte de pillules, & l'aſſemblée éclate de rire.

Un Jetton mis dans la main d'un Avare, produit à ſa voix vingt guinées. Il commande que cet or paſſe aux héritiers de l'Avare, & les guinées redeviennent jettons.

Une guinée entre ſes mains prend ſucceſſivement toutes ſortes de figures, excepté celle de la Charité, & rien de ce qu'on y voit ou de ce que l'on en tire, ne conſerve ſa premiere forme.

L'autre Jongleur déſeſpéré, reconnoît humblement celui-ci pour maître. Votre adreſſe, lui dit-il, eſt incomparable, & je ne peux vous le diſputer. Mais un uſage continuel a perfectionné votre main: je ne trompe le peuple que de tems en tems; vous, vous le dupez tous les jours, & à toutes les heures.

Le Conſeil des Chevaux.

UN jeune Courſier qui pâturoit dans un champ avec beaucoup d'autres, ſema parmi eux l'eſprit de révolte, & répandit la diſſention dans tous les troupeaux voiſins. Les Etats-Généraux s'aſſemblerent, & furent bruyans. Fier de ſa jeuneſſe & de ſa vigueur, les yeux étincelans de colere, un Poulain s'avance, & harangue ainſi :

Que toute notre race eſt abjecte ! Languira-t-elle encore long-tems dans ce honteux eſclavage ? Devons-nous gémir ſous ces chaînes, parce que nos peres les ont ſupportées ? Amis, conſidérez vos forces, & qu'une révolution éclatante établiſſe à jamais vos droits. L'orgueil de l'homme fait notre oppreſſe, n'en briſerons-nous jamais le ſuperbe joug, & le traînerons-nous toujours dans ces chars ſomptueux qu'il nous fait rouler ? Sommes-nous donc deſtinés à des travaux perpétuels ? Sommes-nous faits pour être attelés éternellement à une charue, pour fondre en eau ſous le harnois, dont ce fier animal nous accable ? Voyez combien

les hommes ſont foibles, & quelle force au contraire eſt raſſemblée dans nos nerfs ! Ces nobles gencives s'aviliront-elles à couvrir le frein d'écume ? Porterons-nous plus long-tems nos cruels tyrans ? Devons-nous ſouffrir que l'éperon nous pique ſans ceſſe, pour hâter notre courſe ? Non, rejettons ces rênes ignominieuſes ; repouſſons avec mépris ces inſtrumens de notre infâmie ; que l'homme ſe ſoumette le Lion, qu'il tâche d'apprivoiſer le Tygre & d'en appaiſer la fureur. Comme ces braves animaux, défendons nos droits, notre liberté, & qu'à notre ſeul nom l'homme tremble.

L'aſſemblée approuva en baiſſant la tête, & hennit des applaudiſſemens. Mais un vieux Cheval, doyen de ſa race, qu'une longue expérience avoit rendu ſage, s'avança d'un pas grave & lent. Ses tranquilles regards qu'il promenoit ſur les aſſiſtans, annonçoient toute ſa prudence. Le Neſtor des Chevaux parla ainſi aux rébelles :

Quand j'ai eu de la vigueur & de la ſanté comme vous, j'ai connu les travaux de la ſervitude. Mais l'homme reconnoiſſant, récompenſe aujourd'hui

mes peines passées : il m'a fait présent de ces champs immenses qui me fournissent tous les ans une nourriture abondante, & où j'erre au gré de ma fantaisie ; tout le reste de ma vie ne sera que paix & tranquillité. Il est vrai que nous prêtons à l'homme nos forces ; c'est au moyen de notre secours qu'il fertilise ses terres. Mais ne partage-t-il pas nos peines ? N'est-il pas le compagnon constant de tous nos travaux? Les bâtimens qu'il éleve de ses mains ne nous mettent-ils pas à l'abri de l'inclémence des saisons ? Il supporte pour nous la chaleur du jour, & ramasse dans ses greniers nos provisions de l'hyver ; il seme, il moissonne, & nous partageons sa récolte aussi-bien que ses travaux. Mes amis, toutes les créatures sont destinées à s'aider réciproquement. Calmez votre inquiétude, & remplissez bien la tâche que le Ciel vous a donnée. Ce discours sage & modéré fit à l'instant cesser le tumulte : l'orgueilleux Poulain se soumit, & fut bridé comme ses peres.

Le Chien & le Chaſſeur.

L'impertinence naît du ſot mépris & des dédains ridicules : fatigué juſqu'à la colere de ſes cris abſurdes, qui ſupporteroit un ſot opiniâtre.

L'Aurore éveilla un Chaſſeur : il ſe leve, & donne du cor. Ses chiens joyeux l'environnent & prennent d'un pas vif la route des bois. Ils cherchent le gibier dans les buiſſons, & parmi les ronces. Répandus de tous côtés, ils parcourent & flairent inutilement les champs couverts de roſée ! Quelle induſtrie ! Quels ſoins ! Quelles peines ! Quel ſilence ils obſervent tous !

Ruſtaut, mâtin de méchante race, étourdi, jaſeur, ignorant, déploya tout-à-coup ſa gorge criarde. La meute continue ſes recherches, ſans faire attention à Ruſtaut ; mais le mâtin bavard s'obſtine à la diſtraire par ſes cris. Le Chaſſeur furieux court ſur lui, & fait retentir le fouet ſur ſon dos. Les flancs tout déchirés & d'un ton hurlant, *Ruſtaut* exhale ainſi ſes plaintes : » Je » ſçai depuis long-tems que ma belle

» voix excite l'envie de vos chiens ; & » que ne peut pas l'envie ! Hélas ! ce » n'eſt qu'à mes talens ſupérieurs que » je dois ces cuiſantes bleſſures. »

Les tons bruyans des ſots, reprit le Chaſſeur, ne montrent que leur orgueil & leur ignorance. Une telle race peut bien exciter le mépris, mais non pas l'envie qui eſt une eſpéce d'éloge. Si ta voix inſupportable n'eût pas perſiſté ſi long-tems à m'apprendre que ton nez eſt faux, je te laiſſerois chaſſer avec cette meute, & tu n'aurois pas montré ton étourderie ; mais les ſots, toujours empreſſés de parler, ſont bien-tôt connus.

L'Homme, le Chat, le Chien & la Mouche.

L'Auteur à ſa patrie.

Heureux pays, dont les champs fertiles ſont défendus par Neptune même, & que la bienfaiſante nature a ſéparé des autres pays, pour en faire l'aſyle des arts & de l'induſtrie ! Port fortuné du commerce, ô Grande-Bretagne, puiſſe le luxe n'aſſervir jamais tes enfans ! Puiſſe ton bonheur n'être altéré par

aucun Miniſtre, occupé d'accroître ſes propres tréſors ! Si quelque ennemi jaloux oſe interrompre ton commerce, tu peux oppoſer tes flottes à ſes injuſtices, & tu dois regner ſur les Mers.

Dans tous les différends qui naîtront entre les Puiſſances voiſines, tu dois être leur médiateur, & régler leur ſort. Le commerce fait ta gloire, & ſes bienfaits ſont ſans bornes. Il rend commun à tous les peuples tous les biens différens de la terre. Il répand l'abondance dans tes plaines ; il t'éleve, il te rend brillante ; il produit ſeul toute ta richeſſe, & fixe ſur toi les regards envieux de l'Europe. Fais donc du commerce ton étude unique : ne ceſſe point de le cultiver, le Monde eſt à toi.

Lorſque nos flottes rentrent dans nos Ports, qui n'a pas de part au gain du Marchand ? C'eſt lui qui ſoutient la Pompe Royale, qui remplit le cœur de tout citoyen d'une joie durable. Les troupeaux nombreux qui couvrent nos plaines, ne ceſſent de multiplier & nos Arts & nos Artiſans. Une culture induſtrieuſe embellit nos champs, & la bruyere même donne une récolte abondante. —

Tous les hommes réunis doivent travailler au bonheur public ; tel eſt l'ordre de la nature. Nul d'entre eux n'eſt fait pour l'oiſiveté. Les uns ſont faits pour la charue ; d'autres ſont nés pour faire retentir l'enclume. Ceux-là manient la navette avec autant de vivacité que d'adreſſe ; ceux-ci appliqués à connoître les vents & les côtes, guident nos Flottes d'un Pole à l'autre. Il eſt d'autres citoyens que l'induſtrie a formés pour les beaux Arts. Il eſt des génies d'une trempe plus fine qui ne cherchent à ſe rendre utiles que par leurs écrits ou par leurs diſcours. Mais tous tendant à un but commun, doivent ſe montrer dans la ſociété amis & membres néceſſaires. Chacun né pour le bien de l'autre, doit lui rendre ce qu'il en reçoit.

Le Monarque doit au Payſan les mets qui couvrent ſa table. Il doit à l'Artiſan ſes plus ſuperbes habits. Ce ſont les ſoins de l'Architecte qui le mettent à l'abri des injures de l'air ; c'eſt un homme induſtrieux qui forge cette arme brillante qui le pare & qui le défend. Ainſi tous ſes ſujets reconnoiſſent les obligations qu'ils ont au

Monarque, en les payant de leurs ſervices. C'eſt lui qui défend leurs biens, qui ſoutient leurs Loix. Son intérêt eſt inſéparable de l'intérêt de ſes Peuples. Tel eſt l'honnête emploi des talens des bons citoyens : tels ſont les fruits qu'ils en retirent, & dont chacun d'eux jouit en paix ; l'induſtrie ſeule ſoutient tous les rangs.

Les Animaux, preſſés par le beſoin, vinrent un jour offrir leurs ſervices à l'Homme. Tant que chacun d'eux n'avoit recherché que ſon bien particulier, ils n'avoient pû ſe procurer qu'une nourriture précaire ; mille ſoins, mille frayeurs troubloient leur vie malheureuſe. Un jour ils trouvoient à manger, & le jour ſuivant ils ſouffroient la faim. Ils comprirent enfin que la ſeule vie ſociale pouvoit leur donner une abondance certaine, & qu'une induſtrie naturelle étoit le moyen que l'homme employoit pour ſatisfaire ſes divers beſoins.

Le Chat maigre & foible, à demi-mort de faim, demanda le premier audience. Eh bien, parle, lui dit l'Homme : que peux-tu pour le bien public ?

De ces dents & de ces griffes, lui répond le Chat, je vous ſervirai avec vigilance. Je détruirai les ſouris qui fouillent vos mets; aucuns rats ne ſortiront plus de leurs embuſcades nocturnes, pour entamer vos proviſions, & y imprimer leurs dents deſtructives. Je conviens, dit l'Homme, que vos qualités peuvent contribuer au bien général; les Rats dérobent & gâtent nos grains, & c'eſt quelquefois pour eux ſeuls que nos Laboureurs moiſſonnent: vous protégerez leur travail en détruiſant cette odieuſe engence. L'Homme enſuite ſe tournant vers le Chien: c'eſt à toi, Turc, lui dit-il; apprends-moi quels ſont tes talens.

Maître, répond l'Animal, nous louer nous-mêmes, c'eſt mériter que l'on nous ſoupçonne; mais interrogez ceux qui me connoiſſent. Demandez-leur ſi la défiance la plus éclairée me trouva jamais ou traître ou injuſte; ſi jamais je fus infidéle, ou ſi l'on m'a vû trahir un ami. Demandez-le à mes camarades, qu'ils vous parlent tous. Ma conſtance, mon zèle, & ma vigilance vous ſeront utiles. Vos troupeaux paîtront ſans danger, quand je veillerai

ſur eux. Quand pendant la nuit je vous garderai vous-même, les voleurs n'oſeront pas troubler votre ſommeil, & vous attaquer.

Tu as raiſon, répliqua l'Homme; d'auſſi grands ſervices méritent une grande récompenſe. La fidélité pure & incorruptible eſt ſi rare dans notre eſpéce, que cette précieuſe vertu te rend digne des plus grands égards. Une vertu ſi utile eſt au-deſſus de tout prix. Sois mon compagnon & mon ami.

La Mouche eſt interrogée à ſon tour. Quel ſervice peut-on eſpérer de toi, lui dit l'Homme? De moi, dit l'inſecte aîlé? Je penſois que vous connoiſſiez mieux ma naiſſance. Me conviendroit-il d'être induſtrieuſe? Je laiſſe les vils Artiſans gagner par un travail aſſidu une nourriture ignoble. Livrée tous les jours à des plaiſirs nouveaux, aucune inquiéte penſée, aucun ſoin ne trouble ma vie. A l'heure du lever des Dames, à midi, je vais boire à petits traits la fleur de leur thé le plus délicieux. Je fais enſuite un repas exquis ſur les flacons du muſcat. Je reſpire l'agréable parfum des vins dorés de Syracuſe. Je me trouve enfin à toutes les Fêtes, &

je ne vis que pour le plaiſir. L'Homme riant de ſon orgueil, réprimanda de cette maniere cette impertinente.

Hors de-là, hors de cette pêche, quitte ce duvet délicat qui te ſert de ſiége; un ſot oiſif n'en eſt pas digne. Aurois-tu jamais entamé cette peau vermeille, & goûté cette chair parfumée, ſi quelque main laborieuſe n'avoit pas préparé la terre avec ſoin pour élever l'arbre? Conſidére, vil animal, ce qui te ſeroit arrivé, ſi toutes les créatures étoient comme toi ſans talens. La faim t'auroit obligée à ne prendre tes repas que ſur un fumier; c'eſt-là que les animaux mépriſables & néceſſiteux comme toi, ſont réduits à ſe nourrir, ſans exciter aucune pitié. Si tu peux diſcerner le vrai & le faux, apprends, inſecte orgueilleux qui vis pour toi ſeul, que celui qui par un zèle induſtrieux contribue à augmenter l'aiſance publique, a ſeul entendu ſes vrais intérêts. Il dit, & renverſant d'un ſouffle l'incommode paraſite, il l'écraſe à terre, & punit ainſi ſa fainéantiſe.

ESPAGNE.

ESPAGNE.

Palæographia Eſpanola.

I.

« PALŒOGRAPHIE ESPAGNOLE, » compoſée par le Pere *Etienne de Terreros y Pando*, de la Compagnie de » Jeſus, Maître de Mathématiques » au Collége Royal de Madrid, & » dédiée à la feue Reine d'Eſpagne. « A Madrid 1758, *in*-8°. 160 pages.

LE *Spectacle de la Nature* de *M. Pluche* a été traduit depuis peu en Eſpagnol; mais à la Palœographie Françoiſe, on a ſubſtitué la Palœographie Eſpagnole, dont on a fait un volume ſéparé. C'eſt de cet ouvrage qu'on préſente ici l'Extrait.

Avant que d'entrer dans l'examen des différens caractères d'Ecriture qui ont été en uſage en Eſpagne dans les divers âges de cette Monarchie, le Pere Terreros fait une Diſſertation aſſez étendue

ſur les différens idiomes qu'on y a parlé. Il ne détermine point quelle étoit la langue du pays avant la conquête des Romains ; mais il eſt certain que la langue latine y fut introduite ſans peine, & elle s'y ſeroit conſervée dans ſa pureté primitive, ſans l'invaſion des peuples du Nord qui la corrompirent en y mêlant leurs termes & leur conſtruction. Cette altération fut encore plus ſenſible dans le huitiéme ſiécle, lorſque les Maures inonderent l'Eſpagne. Si la langue Latine s'y conſerva, comme la langue des Sçavans, & celle de la Religion & des Loix, d'un autre côté la langue des Maures devint en quelque ſorte la langue vulgaire des Eſpagnols. On ſe piquoit même à Cordoue de parler élégamment l'Arabe. Il n'y eut que les peuples qui ſçurent ſe ſouſtraire au joug des Maures qui conſerverent leur ancien idiome. Tels furent les Cantabres, les Aſturiens & les peuples de la Galice.

Le mêlange des langues Eſpagnole & Arabe, forma dans le neuviéme Siécle la langue Caſtillane, & elle commença dans l'onziéme Siécle à ſe perfectionner. Ce fut alors que le Roi Alphonſe VI. reconquit Tolede ſur les Maures. Cette

Ville, ainſi que le reſte du Royaume, fut habitée ſous ſon régne par cinq Nations différentes, par les Moſarabes, les Caſtillans, les Francs, les Maures & les Juifs. Les premiers étoient les Chrétiens deſcendus des anciens Goths qui avoient conſervé leur Religion & leurs Loix pendant l'oppreſſion des Mahométans. Par les Caſtillans, on entendoit les habitans des Etats voiſins qui ſuivirent le Conquérant. Les Francs étoient les étrangers, qui après la guerre ſainte vinrent peupler la Caſtille, ou commercer avec elle. On remarque que le Village d'Illeſcas, à ſix lieues de Tolede, étoit entiérement peuplé de Gaſcons. Le principal Monaſtère de Tolede étoit une Colonie de Religieux dépendans de ſaint Victor de Marſeille. Les Francs avoient leurs Tribunaux particuliers, & ils jouiſſoient de beaucoup de Priviléges. Les Maures & les Juifs avoient auſſi l'uſage libre de leur Religion & leurs Juges particuliers. Toutes ces migrations occaſionnerent la décadence de l'ancienne écriture & de la langue Gothique. Le Roi Conquérant défendit qu'on l'employât déſormais dans les Actes publics. Il voulut qu'on y ſubſti-

tuât le caractère Gallican ou François, & la langue Latine. Les Moſarabes obſtinés furent les ſeuls qui réſiſterent, & qui conſerverent l'écriture & la langue Gothiques. Les langues Arabe & Caſtillane s'éleverent enſuite ſur les ruines de cette langue. On apprend à cette occaſion que Don *Miguel Caſiri*, Bibliothécaire du Roi d'Eſpagne, travaille à une Bibliotheque Hiſpano-Arabique, qui contiendra le Catalogue de 500 Auteurs Arabes, dont on a les écrits dans ce Royaume. L'uſage d'écrire les Actes en langue Arabe, s'introduiſit dans le douziéme Siécle, & ſe maintint dans le treiziéme. L'Egliſe Primatiale de Tolede, garde dans ſes Archives plus de 2000 de ces Actes. Les Religieux du Couvent Impérial de ſaint Clément de Madrid, qui ſont de l'Ordre de Cîteaux, en ont 500; car de ce qu'un Acte eſt écrit en Arabe, il ne s'enſuit pas qu'il ne concernât qu'un Maure, puiſque le plûpart de ces ſortes d'Actes qu'on voit à Tolede & à ſaint Clément ont été faits par des Nobles Chrétiens, par des Religieuſes, des Eccléſiaſtiques, & même par des Archevêques. Les Notaires de Tolede ſignoient encore dans

le quatorziéme Siécle tous leurs Actes en Arabe & en Eſpagnol. Les mœurs Arabes influoient partout. On voit dans les maiſons qu'on ſçait avoir été bâties par des Chrétiens, des panneaux décorés de gravures, & des moulures de plâtre où il y a des inſcriptions Arabes avec des ornemens de Moſaique. On en trouve juſques dans quelques tombeaux de la Cathédrale, dont le Roi Ferdinand III. poſa la premiere pierre.

Cependant la langue Eſpagnole avoit fait d'aſſez grands progrès au treiziéme Siécle, comme on le voit par le Poëme ſur la vie de ſaint Dominique de Silos, dont l'Auteur rapporte ces vers de quatorze ſyllabes.

En el nome del Padre que fizo toda coſa,
Et de Don Jeſu-Chriſto Fijo de la glorioſa,
Et del Spiritu Santo que egual de ellos poſa
De un Confeſor Santo quiero fer una proſa
Quiero fer una proſa en Roman Paladino
En qual ſuele el pueblo fablar a ſu vecino
Ca non ſo tan letrado por fer otro Latino
bien valdra, como creo, un vaſo de bon vino.

TRADUCTION.

„ Au Nom du Pere qui fit toute choſe,
„ Et du Seigneur Jeſus-Chriſt, fils de la glo-
„ rieuſe (Marie),
„ Et de l'Eſprit Saint leur égal,
„ Je veux faire la proſe d'un ſaint Confeſſeur ;
„ Et je veux la faire en langage Paladin,
„ Tel que celui dont parmi le peuple on ſe ſert
„ pour parler à ſon voiſin ;
„ Car je ne ſuis pas aſſez lettré pour faire d'au-
„ tre Latin :
„ Cela vaudra bien, comme je crois, un verre
„ de bon vin.

Il ne faut pas entendre par langage Paladin celui du Palais & de la Cour. Le terme de *Paladino*, ſelon le P. de Terreros, vient de *Palam*, & ſignifie Public. Ces vers prouvent donc évidemment que la langue Caſtillane étoit celle du Peuple.

Le Roi Ferdinand III. rendit un grand ſervice à la Nation, en aboliſſant l'uſage d'écrire les Actes publics en langue Latine. Il fit auſſi traduire le corps de Droit que les Maures ſuivoient à Cordoue en langue vulgaire. Son fils Alphonſe X. protégea les Lettres, & les

cultiva lui-même. Sous ſon Régne, on ajouta à l'écriture les ornemens des Lettres initiales & majuſcules.

Le Régne de Ferdinand le Catholique fut le plus glorieux pour les Lettres & pour la langue Eſpagnole. L'Imprimerie qui commença en Eſpagne l'an 1474, & les Ouvrages d'Antoine de Lebrija contribuerent à en aſſurer les progrès. L'établiſſement de l'Univerſité d'Alcala, & les fréquens voyages des gens de guerre ou des Courtiſans acheverent d'ôter à la langue Caſtillane ce que les ſiécles précédens avoient pû lui laiſſer de rude.

Après ces obſervations ſur l'origine & les progrès de la langue Eſpagnole, l'Auteur vient au caractère d'écriture de chaque Siécle. Il commence, ainſi que M. Pluche, par le quinziéme Siécle, & il remonte enſuite au quatorziéme & aux précédens, afin de procéder comme lui du plus facile au plus difficile.

Dix-huit Planches repréſentent bien toutes les Pieces & les Inſcriptions qu'on a choiſies, pour donner un échantillon des anciennes Ecritures. Ces Planches ont été deſſinées par Don *François-Xavier de Santiaga y Palomares*, Commis dans un Bureau de Finances, qui eſt d'une

famille où les talens ſont héréditaires. C'eſt le P. *Burriel*, Jéſuite, Profeſſeur de Théologie au Collége de Tolede, qui a raſſemblé toutes ces Pieces dans le tems qu'il travailloit par ordre du Roi à examiner les Manuſcrits de l'Egliſe de Tolede. Ainſi on peut compter ſur l'exactitude avec laquelle ces caractères ont été recueillis.

Dans le cours de l'Ouvrage, le Pere Terreros ſuit de Siécle en Siécle les différens caractères d'écritures dont on s'eſt ſervi, & il copie tous les textes contenus dans les Planches, qui, ſans ce ſecours, auroient été indéchiffrables à plus d'un Lecteur.

Pluſieurs de ces monumens ſont très-inſtructifs, & ſervent à l'éclairciſſement de beaucoup de points d'Hiſtoire & d'Antiquité. La premiere Planche préſente d'abord une Lettre écrite par la célébre Reine Iſabelle à ſon Corrégidor de Tolede, l'an 1481. Elle lui ordonne de venir à Tolede, pour y trouver ſa femme qui étoit au ſervice de Sa Majeſté, & qu'une maladie dangéreuſe avoit ſubitement attaquée. Il y a un Poſt-cript de la propre main de la Reine, qui prouve l'affabilité extraordinaire

avec laquelle cette Princeſſe traitoit ſes Domeſtiques.

La même Planche renferme une inſcription qui ſubſiſte encore ſur l'eſcalier du Palais de la Juſtice, à Tolede. En voici les termes :

Nobles diſcretos Varones
Que gobernois à Toledo
En aquellos eſcalones
Deſechad las aficiones,
Codicias, amor, y miedo:
Por los comunes provechos
Dejad los particulares,
Pues vos fizo Dios pilares
De tan riquiſimos techos
Eſtad firmes, y derechos.

TRADUCTION.

„ Hommes nobles & diſcrets qui gouvernez „ Tolede, dépoſez ſur cet eſcalier vos affec- „ tions & vos paſſions, l'amour & la crainte: „ abandonnez votre profit particulier pour le „ bien public. Puiſque Dieu a fait de vous des „ piliers, ſoyez fermes & droits.

Cette Inſcription eſt en vieux caractères *Allemans*, très-beaux, très-liſibles. En rapportant un Acte de No-

taire de l'an 1409, l'Auteur obſerve que les Actes & les inſtrumens publics s'expédioient en rouleaux de grandes feuilles, couſues les unes au bout des autres. Cette manière incommode de rouler ces Actes, étoit ſujette à beaucoup d'inconvéniens. Il ſe perdoit des Pieces, & c'étoit un prétexte de plus aux Juges indolens pour ne pas examiner les Procès. Les Pieces d'ailleurs ſe découſoient aiſément, & ne ſe replaçoient pas dans le même ordre. Fondé ſur tous ces motifs, l'Archevêque de Tolede proſcrivit cet uſage dans les Tribunaux Eccléſiaſtiques, & le Roi Jean II. le défendit dans les Tribunaux Séculiers. Cette ancienne maniere ne s'eſt conſervée qu'à Rome dans les Actes de Canoniſation, qui par cette raiſon ſe nomment *Rotuli.*

Tous les caracteres du quatorziéme Siécle en lettre ronde, ſans beaucoup d'abbréviations, ſont fort liſibles; mais la lettre majuſcule du même Siécle, l'eſt moins.

La premiere Piéce de la ſixiéme Planche nous apprend un uſage que l'Infant Dom Sanche, Archevêque de Tolede, abrogea, & qui ſubſiſte encore dans quelques Diocèſes d'Eſpagne. C'eſt

le droit de *Luctuoſa*, par lequel les Evêques, à la mort des Eccléſiaſtiques de leur Diocèſe, prenoient un de leurs meubles les plus précieux. Et à cette occaſion, il eſt bon d'obſerver, que le Pape Innocent IV. avoit permis à ce même Infant de porter les habits & les ornemens Pontificaux, quoiqu'il ne fût pas encore conſacré.

La date d'un ancien Monument, qui eſt une compilation de Documens & de Bulles concernant la Primatie de Tolede, nous fait voir quelle étoit la chronologie d'alors. L'intitulé de la date porte:

Depuis Adam, 6579 Ans.
Depuis l'origine de Tolede, 2640.
Depuis l'Ere de Céſar, 1291.
Depuis l'Incarnation, 1253.

L'Inſcription que le Roi Alphonſe X. fit graver en belles lettres de deux pouces de haut ſur le Pont d'Alcantara à Tolede, n'eſt pas moins curieuſe. On y décrit les cruelles ſuites du Déluge arrivé en 1258, qui renverſa preſque tous les Ponts d'Eſpagne, & particulierement celui de Tolede. A la fin de l'inſcription

on trouve la date du rétabliſſement du Pont, l'an de l'Incarnation 1259, de Ceſar 1297, d'Alexandre 1570, de Moyſe 2651, & des Maures 657.

Voici une Epitaphe du tems qui a ce ton de naïveté qu'on retrouve preſque partout dans les Monumens du même âge.

Qui ſtatis coram properantes mortis ad horam,
Ibitis abſque mora, neſcitis quâ tamen horâ:
Sic ego neſcivi, niſi quandò raptus abivi.
Clarus eram Miles, clarâ de ſtirpe creatus,
In cineres viles hic intro vertor humatus.
Ergo vos ſani pro me Petro Juliani
Deprecor orate, precibus me, poſco, juvate.
Obitus meus XXVII. Die Februarii, Era MCCLXXXV.

La huitiéme Planche contient un Eſſai des Poëſies du Roi Don Alphonſe X, ſurnommé *le Sage*. Elles conſiſtent en cent *Cantigas*, ou Chanſons en langue Portugaiſe, ſur les miracles de N. S. & de la ſainte Vierge, & la Muſique y eſt notée. Le Manuſcrit d'où on a tiré ces Piéces eſt enrichi d'ornemens ſi recherchés, qu'il paroît que c'étoit

l'original même dont ſe ſervoit leur auguſte Auteur, d'autant plus que le texte eſt accompagné de Notes, qu'on dit être de la main de ce Prince.

On trouve dans la neuviéme Planche un Manuſcrit intitulé : *De las ſiete Partidas*, autre Ouvrage du même Roi Alphonſe X. Ce Monarque, attaché au nombre de ſept, tire l'éloge de ſon pere ſaint Ferdinand des ſept lettres de ſon nom *Ferando*, ainſi qu'il s'écrivoit alors. l'F ſignifie la Foi, l'A l'ami de Dieu, &c. Non content de cet éloge ſeptenaire, ce bon Roi met le comble aux louanges de ſon pere, en obſervant qu'il réuſſiſſoit en ſept actions de la vie, *Comiendo*, *Bebiendo*, *Seyendo*, *Yaciendo*, *Eſtando*, *Andando*, *Cavalgando*; d'où il faut conclure que l'auſtérité de ce Prince n'empêchoit point qu'il ne fît tout avec bonne grace. Le Panégyriſte ajoute, que ſon pere étoit grand Chaſſeur, habile à tous les jeux, bon Poëte & bon Muſicien. Il ſçavoit de plus *Trobare*, c'eſt-à-dire, faire de Vers; ce qui eſt une nouvelle preuve que la Poëſie vulgaire étoit en vogue à la Cour du tems de ſaint Ferdinand. A l'égard de la Muſique, indépendamment de celle d'E-

gliſe qui étoit en uſage dès l'onziéme Siécle, il y avoit une Muſique prophane, & on employa ce divertiſſement aux nôces des filles du Cid *Campeador*. Ce n'étoit pas une ſimple Muſique vocale; l'inſtrumentale étoit en vigueur ſous le Roi Sanche IV, ſucceſſeur de ſaint Ferdinand, en 1293. Les Livres de compte de la dépenſe de ce Prince ſont chargés de celle qui ſe faiſoit pour la nourriture & l'habillement de quinze Tambours, de quatre Trompettes, de deux Sauteurs, d'un Maître d'Orgues, & de pluſieurs autres Joueurs d'inſtrumens qui ſont dénommés. On trouve encore tous ces inſtrumens déſignés dans la deſcription Poëtique, compoſée par Jean Ruis, de la réception faite à *Don Amor*. Depuis cette époque, la Muſique fut ſi floriſſante en Eſpagne, que le Pape Leon X. choiſit deux Eſpagnols pour Maîtres de ſa Chapelle Papale. On ne ſe douteroit pas aujourd'hui, que S. *François de Borgia* avoit été dans ſa jeuneſſe un grand Muſicien, & que ſes compoſitions, lorſqu'il étoit Duc de Gandie, eurent beaucoup de vogue. *François Salinas*, aveugle de naiſſance, verſé dans les langues & dans les Mathématiques,

excella principalement dans la Muſique. C'eſt de quoi ſes productions font foi.

La premiere Piece de la dixiéme Planche, eſt la confirmation d'un Privilége du Roi Alphonſe VIII, où il eſt fait mention de la bataille de Navas, dans laquelle on dit que furent tués deux cens mille Maures.

On rencontre enſuite un paſſage Latin de *Diego de Campos*, Chancelier de Caſtille, ſous le même Roi. Nous le rapportons pour donner une idée du Latin de ce tems là, ainſi que du génie des Nations, tel que l'Auteur l'enviſageoit.

QUÆDAM novit ut aſtruat, quædam ut deſtruat, quædam ut inſtruat: quædam novit ut diſcutiat, quædam ut doceat, quædam ut non ſolum teneat, ſed occultet. Emmendat vel commendat Gallæcos in loquela, Legionenſes in eloquentiâ, Campennos (1) *in menſa, Caſtellanos in*

(1) Ces Peuples renommés pour la bonne chere, ne ſeroient-ils point les habitans de cette partie de la Vieille Caſtille, qu'on nomme *Terra de Campos?*

pugna, Sarranos (2) *in duritia, Aragonenſes in conſtantia, Cathalanos in latitia, Narbonenſes in invitatura. Emendat vel commendat Brictones in inſtrumentis, Provinciales in Rythmis, Turonenſes in metris, Vaſcones in trajectis, Normanos in amicitiis, Francos in ſtrenuitate, Anglicos in calliditate.*

TRADUCTION.

» On s'inſtruit de certaines choſes, » pour en devenir le défenſeur; de quel- » ques-unes, pour les détruire; de quel- » ques-autres, pour les diſpoſer à ſon » gré. Ici l'on diſcute; là on enſeigne; » ailleurs on n'apprend que pour ſoi. » Les Peuples de la Gallice ſe diſtinguent » par le langage; ceux du Royaume de » Léon, par l'éloquence..... les Caſtil- » lans, par la bravoure; les habitans » de côtes d'Afrique, par la dureté; » les Arragonois, par la conſtance; les » Catalans, par la gayeté; ceux de Nar- » bonne, par la courtoiſie; les Bre-

(2) *Sarrani* ſont proprement les habitans de Sarra, Ville de Phenicie, renommée autrefois pour ſa teinture de Pourpre.

tons, par les inſtrumens ; les Provençaux, par la Poëſie ; les habitans de la Tourraine, par leurs chanſons ; les Gaſcons, par les entrepriſes qu'ils font hors de leurs pays ; les Normands, par leur zèle pour leurs amis ; les François, par leur bravoure ; les Anglois, par leur fineſſe ».

Sous les Rois, Alphonſe VI & VII, l'écriture Gothique ayant été abrogée, elle fut remplacée par l'écriture Galliane, ainſi nommée, parce qu'elle étoit d'uſage en France. On voit dans la même Planche une Muſique Gothique ſur l'Antienne : *Liberabo eum, dicit Dominus. Alleluia.* Les Notes en ſont fort extraordinaires ; ce ſont des points & des traits marqués ſur chaque ſyllabe.

Les dernieres Planches ne ſont pas les moins curieuſes : elles renferment les écritures Lombarde, Arabe, Hébraïque, &c. en uſage en Eſpagne dans les ſiécles qui ont précédé le douziéme.

Le Livre dont nous venons de donner la notice, eſt très-bien imprimé, & il paroît que ſi les Preſſes d'Eſpagne travaillent moins que celles des autres Nations, on s'y pique du moins de ſoigner les Ouvrages qui le méritent.

ITALIE.

I.

Suite des Œuvres de M. Algarotti.
Volume II.

ESSAI ſur la néceſſité d'écrire dans ſa Langue, adreſſé au Pere Bettinelli, Jéſuite.

UN des plus grands avantages, dit l'Auteur, que les Anciens ont eus ſur les Modernes, c'eſt que de leur tems l'étude des différentes langues n'étoit point en vogue, comme elle l'eſt de nos jours. Chez les Grecs, la langue vulguaire étoit auſſi celle des Lettrés, & cet orgueil qui leur faiſoit traiter de *Barbare* tout autre langage que le leur, fut parmi eux la ſource de ce profond ſçavoir qui les diſtingua. Comme ils liſoient peu, ils méditoient davantage, & ils employoient à l'étude des choſes un tems précieux que nous perdons à n'apprendre que des mots. Il

en étoit de même des Romains ; ils ne trouvoient point de langue préférable à celle dont on ſe ſervoit pour dicter des loix à l'Univers. Si l'on vit parmi eux un Cicéron & un Lucullus écrire en Grec, l'un l'hiſtoire de ſon Conſulat, l'autre ſes Commentaires, c'étoit, dit l'Auteur, une débauche d'eſprit extraordinaire ; au lieu qu'aujourd'hui les langues mortes, ou étrangères ſervent à donner un air d'érudition. C'eſt par-là qu'on ſe diſtingue à préſent dans le Monde Littéraire, ce qui eſt, ſelon l'Auteur, un très-grand abus, comme il le prouve par les raiſons ſuivantes.

Chaque langue a ſon génie particulier, génie qui réſulte de la nature du climat, du genre d'études propre à chaque Nation, de la forme du Gouvernement, enfin de la grandeur & de l'étendue de chaque Monarchie. Les Orientaux ſe ſervent de Métaphores auſſi chaudes, s'il eſt permis de le dire, que le pays même qu'ils habitent. La langue Greque, par ſon harmonie, par ſa douceur, & par ſon caractère pittoreſque, étoit analogue à la conſtitution de cette République, à la température de l'air, & à la délicateſſe des organes de

ce peuple ſenſible & ſenſuel. Le Latin parlé par les Soldats, n'avoit pas le même agrément; il étoit au contraire plus mâle & plus court. L'Italien qui tient le milieu entre le grave & l'enjoué, différe du François délicat & poli, par plus de richeſſe, de poids & de vivacité. L'Eſpagnol a cet air impoſant & fier, qui convient à un peuple maître de tant de pays. L'Anglois qui a mille tours de phraſes & nombre d'expreſſions tirées du commerce, de la navigation, des ſciences en général, & de toutes les langues, eſt en même tems celle qui eſt la moins aſſujettie aux regles ſerviles de la Grammaire.

L'œil du Philoſophe, continue M. Algarotti, apperçoit ſans peine le caractère de chaque Nation dans la langue qu'elle parle. Or comment ſaiſir toutes ces nuances, & ſe les rendre propres? Il faudroit être un vrai Protée. Ennius, pour avoir poſſédé trois langues à la fois, paſſoit pour avoir trois cœurs. Le ſeul en France qui ait réuſſi à écrire dans un Idiome étranger, c'eſt l'Abbé *Régnier Deſmarets*. Il étoit en Poëſie ce que fut le Pouſſin dans la Peinture. Il ſçavoit ſi parfaitement la langue Italienne, il

en poſſédoit ſi bien le génie, qu'il contrefit Pétrarque, au point d'en impoſer même à l'Académie *della Cruſca*, & de lui faire prendre des vers de ſa façon pour ceux de ce Poëte. Ce ſuccès dans une langue qui ne lui étoit pas naturelle, quelque étonnant qu'il ſoit, ſe conçoit néanmoins plus aiſément, que ſi c'étoit dans une langue morte. Vouloir abſolument exceller dans ce dernier genre, c'eſt, ſelon M. Algarotti, tenter l'impoſſible. Je m'imagine, ajoute-il, voir de foibles Paſſereaux eſſayer de s'approprier le cri perçant de l'Aigle. Telle eſt par rapport à nous la langue Latine. Il eſt ridicule de vouloir appliquer à la médiocrité de nos objets & à nos foibles avantures, les termes faſtueux qu'employoit avec raiſon ce peuple Roi, pour peindre ſes faits héroïques & la majeſté de ſes entrepriſes. C'eſt, dit-il, ce que Boileau a voulu faire ſentir, lorſque dans un de ſes Dialogues, il place dans la bouche d'Horace des mots Latins franciſés, tels que celui de *Cité* au lieu de *Ville*, & celui de *Nouveau* au lieu de *Neuf*, qui eſt le terme propre de notre langue.

L'Auteur fait voir combien on doit

ſurtout ſe garder de tenter la Poëſie Latine. Il cite à ce ſujet l'exemple d'Adiſſon & de Pétrarque, dont on n'eſtime plus aujourd'hui les Ouvrages compoſés en cette langue, & qui ne ſont plus recommandables, que parce qu'ils ont écrit dans la leur.

II.

DISCOURS ſur la durée des Régnes des Rois de Rome, adreſſé à M. Zanotti, Secrétaire de l'Académie de l'Inſtitut de Bologne.

Une conſéquence naturelle du ſyſtême de Newton ſur la Chronologie, c'eſt que, dans le cours ordinaire des choſes, la durée des régnes des Rois de Rome, fixée à deux cens quarante-quatre ans, eſt hors de vraiſemblance, & doit être abregée de beaucoup. Cet objet que le Philoſophe Anglois a ſeulement généraliſé, M. Algarotti l'a développé. Il s'appuye ſur des raiſonnemens tirés de la comparaiſon des Hiſtoriens entr'eux, & principalement de Tite-live. Il prouve qu'en admettant les faits, il faut au moins rejetter les dates, vû leur peu de concordance.

Il commence par Romulus, qui eut, comme on ſçait, à combattre les Caméri-ens. Cette guerre fut, ſelon Plutarque, celle qui précéda immédiatement la derniere qu'il eut, & elle arriva la ſeiziéme année de ſon régne. Or la derniére guerre de Romulus, qui fut celle des Véientins, ne dut pas tarder long-tems après, puiſque le motif étoit de revendiquer Fidéne, priſe par ce Prince avant la guerre des Caméri-ens, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que ce peuple puiſſant, comme il l'étoit alors, différât de prendre ſa revanche. On doit donc en placer l'époque à l'année ſuivante, c'eſt-à-dire, à la dix-ſeptiéme année de ſon régne. Cela poſé, en donnant, ſelon Plutarque, trente-huit ans de durée à ce régne, il s'enſuivra que les Romains furent ſous ce même régne beaucoup plus pacifiques qu'armés; ce qui ne s'accorde plus avec ce que le même Hiſtorien fait dire à Numa, lorſque pour motif de ſon refus, quand on lui offrit le Sceptre, il allégua, que c'étoit moins un Roi qu'un bon Capitaine qu'il falloit alors aux Romains, pour dompter les ennemis que Romulus *leur avoit laiſſés ſur les bras.*

M. Algarotti prend de la ſorte les ſept Rois de Rome, l'un après l'autre; & des conſéquences qu'il tire des Hiſtoriens mêmes, il conclut que leurs régnes ont dû être beaucoup plus courts qu'on ne les ſuppoſe. Il prouve que Numa devoit avoir plus de quarante ans, pour jouir de cette réputation de ſageſſe dont parlent tous les Hiſtoriens; réputation qui eſt ordinairement le fruit de la vieilleſſe la plus avancée. Numa en jouiſſoit ſelon toute apparence long-tems même avant qu'il fût queſtion de lui pour le Trône, puiſque quand il y monta, il étoit veuf de Tazia, avec laquelle il avoit vécu au moins treize ans, & qu'il n'avoit dû cette alliance qu'à la grande réputation dont il jouiſſoit. L'Auteur lui donne donc ſoixante ans, lorſqu'il fut appellé à la Royauté; & par ſon nouveau calcul, il ne trouve que vingt-quatre ans de paix, au lieu de ſoixante-cinq, tant ſous la fin de Romulus, que pendant tout le régne de Numa. Il eſt en effet hors de vraiſemblance que le courage des Romains ſe fût endormi pendant un ſi long eſpace de tems, & cela au commencement d'une Monarchie.

L'Auteur

L'Auteur, arrivé au régne d'*Ancus Martius*, trouve de l'inconſéquence de la part de Tite-live, à dire que ce Prince laiſſa en mourant des enfans en bas âge. *Ancus* avoit cinq ans à la mort de Numa ; joignez à ce nombre les trente-deux ans que régna *Tullus Hoſtilius*, & les vingt-quatre ans du régne d'*Ancus*, qui lui ſuccéda, vous aurez la ſomme de ſoixante ans. Or communément à cet âge, dit M. Algarotti, les Princes & ſur-tout ceux qui ſe marient de bonne heure, laiſſent des enfans plus avancés.

Enfin, pour prouver encore la néceſſité d'abreger les trois autres régnes, c'eſt-à-dire, ceux de Tarquin l'Ancien, de Servius Tullius, & de Tarquin le Superbe, voici l'objection que fait l'Auteur. Ce fut vers la fin du régne de Tarquin le Superbe, qu'arriva au camp d'Ardea la gageure faite par Sextus Tarquin, & Tarquin Collatin, au ſujet de leurs femmes. Collatin, ſelon Tite-live, étoit alors un jeune homme : ſelon le même, il étoit fils d'Egérius, que l'on trouve avoir été Gouverneur de Collatia, Ville priſe aux Sabins, & cela dès le commencement du régne de Tarquin

l'ancien, c'eſt-à-dire, environ l'an cent cinquante de la fondation de Rome. Or il faut ſuppoſer qu'alors Egérius, pour être capable d'un tel emploi, avoit bien au moins trente ans; Tite-live d'ailleurs le fait naître avant l'arrivée de Tarquin l'ancien à Rome. Ainſi, comment un homme qui avoit déja plus de trente ans l'an de Rome cinq cens cinquante, peut-il avoir eu en deux cens quarante-quatre un fils encore jeune, & avoir été pere à plus de quatre-vingts ans? Il faut donc, pour le rapprocher de Collatin, & admettre ici de la vraiſemblance, abreger le tems intermédiaire, qui comprend les trois regnes de Tarquin l'Ancien, de Servius, & de Tarquin le Superbe.

Le réſultat de cette Diſſertation eſt, qu'à ſupputer cette durée des Rois de Rome par générations, on n'en ſçauroit trouver plus de quatre: ſçavoir, deux depuis le commencement de Romulus, juſqu'à Tullus Hoſtilius qui, ſelon les Hiſtoriens, étoit petit-fils d'Hoſtilius, mort au commencement de la Monarchie; une autre depuis Tullus juſqu'à la fin du regne d'Ancus, qui avoit Numa pour ayeul, ce qui fait

trois générations, & la derniere depuis Ancus juſqu'à la fin de Tarquin le Superbe, ſucceſſeur d'Ancus Martius, lequel étoit déja un homme fait du tems de ce dernier; car depuis l'élévation d'Ancus au Trône juſqu'à l'expulſion de Tarquin le Superbe ſon fils, on ne peut admettre qu'une génération. Or ces quatre générations, en fixant chacune, ſelon le calcul ordinaire, à trente-trois ans, font enſemble cent trente-deux ans, au lieu de deux cens quarante-quatre qui réſultent des époques de Tite-Live ſupputées enſemble; ce qui fait une différence de plus d'un ſiécle, entre deux réſultats qui naturellement devroient être les mêmes. M. Algarotti fait voir d'ailleurs que ſon calcul par générations quadre avec l'hypothèſe de Newton, qui fixe la durée de ces ſept regnes, l'un dans l'autre, à dix-neuf ans pour chaque Roi, d'où réſulte un total de cent trente-trois ans; total qui ſe rapproche bien de celui de l'Auteur, puiſqu'il n'y a qu'une année de différence.

La Chronologie de Newton a encore un autre avantage, c'eſt que Virgile ſe trouve par-là juſtifié de l'ana-

croniſme qu'on lui a reproché juſqu'ici, touchant l'arrivée d'Enée à Carthage, & ſon entrevuë avec Didon. Enfin elle répand un grand jour ſur la Tradition des Romains qui vouloient que Numa eût été contemporain & diſciple de Pythagore.

III.

DISSERTATION ſur la Journée de Zama.

L'Auteur fronde ici le fameux ſyſtême de la Colonne, propoſée par le Chevalier *Follard*, comme l'ordre de bataille le plus avantageux, & le plus parfait. Ce ſyſtême, quoique déja bien combattu en France, l'eſt ici différemment. Les autres Critiques du Chevalier Follard ſe ſont attachés à détruire ſes raiſonnemens; ce ſont les autorités dont cet Ecrivain cherche à s'appuyer que M. Algarotti réfute. La principale eſt celle de Scipion. Polibe dit, qu'à la célebre journée de Zama, où la défaite d'Annibal fut ſi complette & ſi déciſive, le Général Romain abandonna la méthode ordinaire, & préſenta

la bataille dans un nouvel ordre inconnu jusqu'alors. » Il mit, dit-il, à la » premiere ligne les Haſtaires, laiſſant » des intervalles entre les cohortes ; » les Princes à la ſeconde, poſtant leurs » cohortes, non vis-à-vis des eſpaces de » la premiere ligne, comme c'étoit la » coutume des Romains, mais les » unes derriere les autres, avec des » intervalles entr'elles, à cauſe du grand » nombre d'Eléphans qui étoient dans » l'Armée ennemie ; les Triaires ve- » noient enſuite au troiſiéme rang dans » le même ordre.

C'eſt de ce paſſage de Polibe, que le Chevalier Follard conclud que Scipion eſt l'inventeur de la Colonne diviſée en trois par un intervalle de quatre pas ſeulement entre chaque Section; intervalle, ajoûte-il, laiſſé à deſſein, pour livrer paſſage aux Eléphans.

M. Algarotti s'étonne d'abord que le Chevalier Follard ait prétendu être plus au fait de ce qui ſe paſſoit dans le Conſeil de Guerre du Général Romain que Polibe élevé dans la maiſon des Scipions, & ami intime de Lœlius, témoin oculaire de cette bataille. Polibe dit, que ce furent les Eléphans

d'Annibal qui donnerent lieu à ce nouvel arrangement, & il ne ſuppoſe dans Scipion aucune des autres vûes que ſon Commentateur lui prête ſi gratuitement. Il n'eſt point dit dans cet Hiſtorien, que le Général Romain, pour cacher ſon deſſein aux Ennemis, ſe rangea d'abord à l'ordinaire, & qu'il ne fit le changement en queſtion qu'après coup. Outre le danger où l'eût expoſé cette ſeconde manœuvre, pendant laquelle il riſquoit d'être attaqué, la précaution étoit d'ailleurs inutile, vû celle qu'il avoit déja priſe pour en impoſer à l'Ennemi, & qui ſans contredit vaut mieux que ce qu'on lui prête mal-à-propos. Car les intervalles que laiſſoient entr'elles les cohortes de la premiere ligne étoient remplis par des *Velites*, de ſorte que le front oppoſé aux Carthaginois annonçoit une Armée rangée en phalange; l'Ennemi ne pouvant s'appercevoir, en raſe campagne des vuides qu'il y avoit au ſecond & au troiſiéme rangs.

De plus, le Chevalier Follard fixe de ſon chef l'eſpace qui étoit entre les cohortes à quatre pas de largeur. Comment accorder cela avec le texte? Polibe ſe contente de dire, que l'inter-

valle de la premiere à la ſeconde ligne étoit le même que celui que les cohortes de la premiere ligne obſervoient entr'elles. C'eſt, ajoûte le Critique, aux gens du métier à décider, ſi un eſpace de quatre pas pouvoit être ſuffiſant pour ménager une retraite aux *Vélites*, à qui Scipion avoit ordonné de s'y réfugier, en cas que l'Ennemi vînt à les enfoncer, ou qu'ils ne puſſent pas ſoutenir le choc des Eléphans.

C'eſt ainſi qu'en rapprochant le ſyſtême du Chevalier Folard, du ſimple récit de Polibe, & de la maniere dont il rapporte que ſe paſſa cette fameuſe action, on en apperçoit les défauts. Annibal étoit auſſi rangé ſur trois lignes, les deux premieres à la diſtance ordinaire, & la troiſiéme éloignée de la ſeconde de plus d'un ſtade. Après un combat opiniâtre, les Haſtaires rompirent la premiere ligne de l'Armée Ennemie, & l'attaque de la ſeconde les mit en déroute. Il eſt dit qu'alors les Officiers qui conduiſoient les *Princes*, c'eſt-à-dire, la ſeconde ligne, remédierent à ce déſordre, en s'oppoſant au paſſage des fuyards qu'ils rallioient, & qu'alors la ſeconde ligne d'Annibal fut

enfoncée. Or comment cela ſe ſeroit-il pû faire, ſi les *Haſtaires*, les *Princes*, & les *Triaires* n'euſſent formé qu'une ſeule & même colonne ? Les premiers mis en déroute auroient embarraſſé les ſeconds ; ceux-ci ſeroient tombés malgré eux ſur le troiſiéme rang ; le déſordre eût été général, & la chance eût tourné différemment. Dira-t-on que les *Haſtaires*, attentifs même dans leur déroute à obſerver le plus grand ordre, enfilerent les intervalles qui étoient entre les cohortes, & ſe retirerent par-là ? Mais en ce cas les *Princes* ſe ſeroient trouvés en tête, & ce ſeroit eux qui auroient enfoncé la ſeconde ligne ; ce qui ne quadre nullement avec le récit de l'Hiſtorien Grec.

Mais voici, continue M. Algarotti, ce qui tranche la queſtion, ce qui condamne ſans reſſource le Commentateur de Polibe. Dès que les Romains eurent enfoncé les deux premieres lignes des Carthaginois, Scipion, dit Polibe, fit ſonner la retraite, pour rappeller les Haſtaires qui étoient à la pourſuite des fuyards. Enſuite les ayant oppoſés au centre de la troiſiéme ligne de l'Ennemi, qui étoit encore entiere, il

plaça ſur ſes deux aîles les Princes & les Triaires ; puis il fit aller en avant toute ſon Armée rangée de front. Où trouve-t-on alors la moindre apparence de colonne ? Elle diſparoît dans l'inſtant, préciſément où il s'agit d'attaquer le nerf de l'Armée ennemie, & de faire le plus grand effort ; preuve convainquante que Scipion n'avoit pas pour la diſpoſition de la colonne, autant de penchant & de confiance que le feu Chevalier Follard.

IV.

DISSERTATION ſur l'Artillerie.

Le but de l'Auteur eſt de prouver que l'invention de la poudre, & l'uſage de l'Artillerie, n'ont produit aucun avantage dans l'art de la guerre. L'effet qui en réſulta dans les premiers tems de la découverte, cauſa ſans doute une telle ſurpriſe, & l'avantage qu'en tirerent ceux qui s'en ſervirent les premiers, fut tel, que de-là vient l'eſpéce de vénération que l'on a pour cette invention funeſte ; mais au fonds, dit M. Algarotti, les choſes ſont les

mêmes qu'auparavant, & cette nouvelle arme n'a pas changé la maniere d'attaquer, de ſe défendre, & de faire la guerre. Cette opinion que l'Auteur ne fait que remanier d'après de bons Tacticiens, tels que Machiavel, le Maréchal de Saxe & le Chevalier Follard, eſt ici ſoutenue par le parallele que l'Auteur fait des Machines de guerre des Anciens, avec nos canons & nos mortiers. Ces Machines étoient employées aux mêmes uſages & dans les mêmes circonſtances que les nôtres, quelquefois même avec plus de ſuccès. Dans les légions Romaines chaque cohorte avoit ſa Catapulte & ſon Bellier, comme aujourd'hui chaque Bataillon a ſes piéces de campagne. On atteignoit également l'Ennemi de fort loin. Un quartier de pierre faiſoit ſouvent plus de ravage qu'un boulet. Au lieu d'enclouer le canon ennemi, on coupoit les cordages qui faiſoient jouer ces Machines. Enfin on pouvoit auſſi-bien qu'avec de l'Artillerie, empêcher les travaux ennemis, couper un paſſage, fermer une iſſue, chaſſer un Parti d'une éminence, favoriſer un débar-

quement de Troupes, comme fit Jules Céſar dans ſa deſcente en Angleterre, ou la conſtruction d'un pont, attaquer une Forteresſe, ou la défendre. L'uſage des Baliſtes, des Catapultes & des Belliers répondoit dans tous ces différens cas, à nos Mortiers, & à nos groſſes piéces d'Artillerie. On voit dans l'Hiſtoire, que quand les Anciens aſſiégeoient une Place, ils ſçavoient par le moyen de leurs Machines démonter celles de l'Ennemi, faire de loin une bréche à une muraille, démanteler un Baſtion, faire ſauter en l'air un pan de muraille ou une tour, & même détruire de fonds en comble une Forteresſe par le moyen des mines qui leur étoient connues. Ainſi, ſelon M. Algarotti, on s'y prenoit autrefois tout-à-fait de même qu'on fait aujourd'hui dans l'attaque d'une Ville. La conſtruction des Forts ne différoit preſqu'en rien de la nôtre : une courtine avoit de longueur le jet d'une fléche, comme elle a de nos jours la portée d'un fuſil. Elle étoit auſſi flanquée de tours ſaillantes aux deux bouts, & garnie comme à préſent de gabions, pour garantir le Soldat. Le Comte de Lé-

nardi qui a laiſſé quelques Ouvrages ſur les Fortifications, diſoit, que tout l'art de fortifier ſe trouve compris dans la courtine, les flancs, le foſſé, le chemin couvert, & la Place d'Armes. Or on trouve dans Vitruve la deſcription de toutes ces différentes parties d'une Citadelle; d'où l'Auteur conclud, que les Modernes n'ont rien ajoûté en ce genre à la méthode des Anciens, & ne peuvent pas ſe vanter d'avoir beaucoup perfectionné le Méchaniſme des Armes.

De la guerre en raſe campagne & des ſiéges, l'Auteur paſſe à la guerre maritime, & continuant ſon parallele, il prouve que l'Antiquité ne nous céde ni par l'avantage, ni par l'abondance des armes offenſives & défenſives, propres à ce genre de combat. M. Algarotti va plus loin; il ſemble donner la préférence aux Machines des Anciens ſur l'Artillerie. Il s'appuye pour cela du ſentiment du Chevalier Follard qui ne faiſoit pas grand cas des Armes à feu, de celui de Montecuculli qui nomme la Hallebarde la *Reine des Armes*, & des autorités du Duc de Rohan, du Maréchal de Puyſégur, & ſur-tout du

Maréchal de Saxe, qui regardoit cette invention d'un œil encore plus dédaigneux que les autres; au lieu que la Bayonnette a toujours été regardée par les plus Grands Capitaines, comme une Arme admirable, & d'une reſſource infinie. Il eſt certain que la vraie bravoure préférera toujours la guerre d'un combat où l'on ſe meſure de près, à celui dont l'adreſſe & la bonté du coup d'œil font tout le mérite. Le feu d'ailleurs, dit M. Algarotti, eſt moins meurtrier que les Armes blanches, puiſque de dix coups de fuſil, à peine en eſt-il un qui porte. Il finit par cette réflexion : Que, s'il y a de la différence des Anciens à nous dans la maniere de faire la guerre, la comparaiſon ne peut être que déſavantageuſe pour nous, attendu notre infériorité dans la façon de manœuvrer.

V.

ESSAI sur l'Empire des Incas.

C'eſt un préjugé commun aux Gens de Lettres, de ne reconnoître que les Grecs & les Romains, dont l'Hiſtoire mérite d'être approfondie, & les actions d'être propoſées pour exemple. Tous les autres Peuples, qu'il a plu à l'orgueil des Nations polies d'appeller *Barbares*, ne ſont comptés pour rien, parce qu'ils n'ont point eu un Thucydide, ou un Tite-Live pour Hiſtorien. L'Auteur ſe plaint de ce préjugé qui retrecit la ſpéculation, & borne l'Etude de la politique, qui ſeroit certainement bien plus étendue, ſi l'on daignoit jetter les yeux ſur le Nouveau Monde. Ce pays, où la Phyſique a déja fait heureuſement mille découvertes, nous en offriroit encore en ce genre, & nous verrions qu'outre les Animaux & les Plantes qui nous étoient auparavant inconnus, on y trouve auſſi ces vertus morales, que notre orgueil nous repréſente fauſſement comme reléguées dans un coin de notre Hémiſphère.

L'Auteur appuye cette vérité par des exemples. La République des Iroquois tient le premier rang dans l'Amérique Septentrionale. Ce Peuple, accoutumé à vaincre ſes ennemis, jaloux de ſa liberté à l'excès, avide de gloire au-delà de toute expreſſion, eſt célebre dans ce climat par ſes conquêtes, & ſurtout par la haute opinion qu'il a de ſon excellence & de ſa ſupériorité ſur toutes les autres Nations. Or ce ſyſtême ſoutenu de beaucoup d'activité naturelle, eſt très-capable de rendre en effet un Peuple ce qu'il s'imagine être. Le mépris ſouverain qu'ils ont pour les richeſſes, eſt au-deſſus de tout ce que l'Hiſtoire des Nations polies nous offre en ce genre. D'un côté la gloire, prix de la vertu, de l'autre la honte & le deshonneur attachés au crime, ſont le principal mobile de toutes leurs actions. Peut-on dire, en un mot, qu'ils different de ces Romains ſi vantés, ſoit en prudence ou en bravoure, ſoit en probité ou en conſtance à ſouffrir? ſi ce n'eſt peut-être que ces vertus ont encore été pouſſées parmi eux bien plus loin que dans Rome même, avec laquelle ils ont de commun la cauſe de

leur décadence, c'eſt-à-dire, l'introduction du luxe Européen.

L'Amérique Méridionale ne nous fournit pas des exemples moins frappans, & nous trouverions, dit M. Algarotti, des faits dignes de la plume de nos meilleurs Hiſtoriens, ſi nous nous donnions la peine de les chercher parmi les Peuples du Pérou, qu'un ridicule préjugé nous a fait regarder juſqu'ici comme propres tout au plus à figurer dans nos Romans. Quel événement plus ſingulier & plus grand que la naiſſance de l'Empire des Incas! Quel chef-d'œuvre de politique! Quels exemples de courage, de grandeur & de vertu! Un ſeul homme, appellé Manco-Capack, jette les fondemens de ce vaſte Empire (1), non comme Romulus à force ouverte, mais ſans armes, & ſans partiſans. Il ſe dit frere d'Orphée, fils du Soleil, & député vers le genre humain pour le tirer de la Barbarie. En conſéquence il ſe met à enſeigner aux Habi-

(1) Il s'étendoit depuis Quito, aujourd'hui la Capitale du Pérou, juſques au-delà du Chili, & avoit 1300 lieues de longueur.

tans du lieu, ces Arts utiles qui font le lien de la ſociété. Les beſoins ſe multiplient, à meſure que les découvertes augmentent. Manco-Capack devient un homme important & néceſſaire : bientôt la foule s'amaſſe autour de lui, & en très - peu de tems une nouvelle Rome s'éleve par ſes ſoins au milieu de ces vaſtes déſerts, ſous le nom de Lozco. Manco laiſſe des ſucceſſeurs qui ſuivent le plan qu'il leur a tracé, & dont la prudence ſecondée de la fortune, porte à ſa perfection cette grande & merveilleuſe entrepriſe.

Les Incas étoient, continue l'Auteur, une eſpèce d'hommes moitié Miſſionnaires, moitié conquérans. Tantôt on les voyoit dogmatiſer les armes à la main, tantôt combattre le front ceint de bandelettes ſacrées, & revêtus des ornemens de la Religion. Leurs Dogmes étoient ſimples & peu nombreux. Ils reconnoiſſoient un Etre inviſible, Créateur de toutes choſes, qu'ils nommoient *Pachecamac*. Le Soleil étoit, ſelon eux, l'image ſenſible de ce Dieu, & ſon premier Miniſtre, chargé par lui du ſoin d'animer la nature. La croyance d'une autre vie, où les Juſ-

tes devoient être récompensés, & le vice puni, étoit encore un des principaux points de leur Religion. Telle eſt la Morale que ces Fondateurs prêchoient à la tête de leurs Troupes, accoutumées à faire bonne contenance juſqu'à ce que les Barbares l'euſſent acceptée, & à ne les attaquer que quand l'incrédulité & l'entêtement étoient trop marqués. Leur modération envers les vaincus, & la félicité dont on jouiſſoit ſous leur domination, contribuerent également à accroître en peu de tems le nombre des Proſélytes. Dès qu'un canton ſe ſoumettoit, ou ſe trouvoit conquis par l'Incas, les terres étoient partagées en trois portions, dont une conſacrée au Soleil, l'autre attribuée au Vainqueur, & la troiſiéme ſe ſubdiviſoit entre les Habitans du lieu. On leur apprenoit à cultiver leur terrein, à filer la laine & la ſoie, en un mot, tous les Arts utiles à la vie. L'oiſiveté étoit punie comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge ou les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le Public; mais à la charge de préſerver les terres enſemencées du dégât des oiſeaux. C'eſt

ainſi que chaque Particulier devenoit un membre utile à la Société, & que l'Incas s'acquéroit le titre de pere de la Patrie.

Le caractère de ſévérité que portoit cette Religion, tenoit les ſujets dans l'obéiſſance, & la vue des bons effets qui en réſultoient ſans ceſſe à leurs yeux, les tranquilliſoit. Il y avoit au Pérou des Veſtales ſoumiſes à des Loix peut-être plus rigoureuſes encore que chez les Romains; la peine de mort contre celles qui violoient leurs vœux étoit la même. Cela joint à l'appareil pompeux des cérémonies de la Religion, & au faſte brillant qui accompagnoit par-tout le Souverain, maintenoit les Incas dans la réputation qu'ils s'étoient acquiſe d'être iſſus de race divine. Leur politique alloit d'ailleurs à ne prendre de femmes que dans leur famille, afin de ne ſe point familiariſer avec le commun des hommes. C'eſt ainſi que réuniſſant avec adreſſe les deux Puiſſances ſpirituelle & temporelle, que tempérant par la clémence la terreur des armes, & la majeſté Orientale par l'affabilité Européenne, ils parvinrent à former le plus floriſſant Empire qui ait peut-être jamais exiſté.

M. Algarotti cite encore d'autres traits de la profonde politique de ces Princes Américains. Les premiers Peuples, dit-il, auxquels Manco imposa son joug religieux, furent habilement décorés par lui du titre d'Incas ; & c'eſt à peu près ainſi que les Romains en uſerent avec les Peuples du Latium qu'ils ſoumirent d'abord. Du reſte, quoique la Religion fût le motif apparent de leurs conquêtes, ils n'y étoient cependant point ſi rigoureuſement attachés, qu'ils ne permiſſent aux vaincus l'uſage de la leur, lorſque le cas paroiſſoit exiger cette tolérance, pourvû neanmoins qu'elle ne fût point oppoſée à celle qu'ils vouloient accréditer. Ils agiſſoient avec la même prudence à l'égard des mœurs de ces Barbares : ſouvent les chefs défaits étoient maintenus & conſervés dans leurs poſtes, mais de façon qu'ils étoient ſoumis à un Incas, qui devenoit leur ſurveillant ſous le titre de Gouverneur Général de tout le canton. Les enfans de qualité étoient attirés à la Cour ſous prétexte de les avancer au ſervice de l'Empereur ; & l'objet de cette politique étoit le même que chez les Ro-

mains : c'étoient des ôtages & de ſurs garants de la fidélité des Peuples, qu'on élevoit d'ailleurs dans les principes que l'Incas avoit intérêt de leur inculquer de bonne heure. Ce n'eſt pas le ſeul trait de prudence dans lequel les Mexiquains ſemblent avoir pris pour modéle, cette Nation autrefois ſi habile dans l'art de faire des conquêtes & de les conſerver. Comme elle ils envoïoient des Colonies dans les Provinces conquiſes ; ils y faiſoient conſtruire des Temples, des Fortereſſes, des Aquéducs, & des chemins publics. Egalement convaincus de l'avantage qui réſulte pour l'union & le bon ordre, lorſque tous les ſujets d'un Etat parlent le même langage, ils s'étudioient à ſubſtituer le leur à celui de ces Barbares. Pachacutet, un de ces Souverains qui ſe diſtingua le plus, publia à cet effet un Edit, & envoya par-tout des Maîtres pour apprendre à ſes ſujets la maniere de lire & d'écrire les *Chipos*, qui conſiſtoient en des nœuds dont la couleur & l'arrangement ſervoient à exprimer les idées, comme nous les traçons ſur le papier. Une peine rigou-

reuſe étoit prononcée par ce même Edit contre les tranſgreſſeurs. Cette peine étoit la même qu'employa autrefois Julien l'Apoſtat contre les Chrétiens, l'excluſion de toutes les charges & de tous les emplois; peine, dit M. Algarotti, pire que tous les ſupplices qu'il pût leur faire endurer.

Quant à la diſcipline militaire, la prudence des Incas ſur cet article ne laiſſe rien à deſirer. Sortir de ſon rang, étoit un crime digne de mort. D'ailleurs on faiſoit faire à la jeuneſſe un apprentiſſage très-ſévère. Il falloit qu'un ſujet, pour être enrôlé, eût fait ſes preuves d'adreſſe, de force, de courage, & d'agilité à la courſe. Une preuve convainquante qu'ils excelloient dans toutes ces parties, c'eſt que les plus nombreuſes Armées dont ils ſe ſoient ſervi dans le cours de leurs victoires, étoient de cinquante à ſoixante mille hommes. Un dernier trait de la bonne police de cette Nation, c'eſt que l'on tenoit un dénombrement exact des ſujets de l'Empire. Chaque Ville étoit diviſée par eſpèce de Centurie, & chaque Centurie avoit ſon Chef, de façon que, même en paix, les exercices

militaires avoient toujours lieu.

On s'attend, ſans doute, dit l'Auteur, à voir fleurir les Lettres dans un Etat ſi bien policé; & l'on ne ſera pas peu ſurpris d'apprendre qu'au contraire ces Princes mirent toute leur application à les empêcher de s'y établir. M. Algarotti entreprend ici de juſtifier cette politique, & défend en partiſan zélé le ſyſtême de M. Rouſſeau de Genève. Ceux, dit-il, qui ſoutiennent que l'étude des Sciences eſt avantageuſe à un Etat, conviennent eux-mêmes que pour qu'elles produiſent cet effet, il faut que le Prince, qui les prend ſous ſa protection, ſoit lui-même ſçavant. Or cette qualité eſt incompatible avec le peu de tems qu'il peut donner à ce genre d'études. Pour un Louis XIV & un Frédéric, combien, ajoûte-t-il, voyons-nous de Denis, de Tiberes, de Nérons, d'Adriens, dont le mauvais goût, la frivolité, ou un eſprit de rivalité qui porte envie aux vrais Sçavans, fait plus de tort que de bien? D'ailleurs, un Prince, en le ſuppoſant vraiment inſtruit & protecteur des beaux Arts, ne peut pas manquer de faire naître une foule d'Auteurs mé-

diocres, & de retomber dans l'inconvénient qui réſulte de la multiplicité des Sociétés littéraires; c'eſt-là où ſe borne tout ſon pouvoir: car pour un grand génie, jamais quelqu'effort qu'il faſſe, il n'aura le don d'en faire éclore un ſeul. La magnificence des Médicis put bien accréditer dans Florence un Marſile Ficin & un Politien, mais non donner l'être à un nouveau Dante, ou à un ſecond Pétrarque.

M. Algarotti ne s'en tient pas à ſoutenir l'inutilité de la Littérature & de l'étude des Sciences: il prétend, à l'exemple du Citoyen de Geneve, en prouver le danger & les inconvéniens, qui ne ſont pas, dit-il, à beaucoup près compenſés par le peu d'avantages qu'on ſuppoſe pouvoir en [illegible]r. Pour appuyer ſa propoſition, il n'enviſage d'autre réſultat de la culture des beaux Arts, qu'une ample moiſſon de demi-Sçavans qui ſe diſperſent, les uns pour porter l'ennui dans les cercles, les autres pour débiter des opinions dangereuſes, & contraires à l'eſprit de Société; ou s'il entrevoit parmi eux quelques Sujets de mérite, il ne leur fait pas plus de quartier, attendu le mauvais

vais uſage qu'ils font preſque toujours de leurs lumieres, en cherchant à approfondir des matieres délicates, dont l'ignorance eſt utile à l'œconomie du Gouvernement. Un des axiomes de M. Algarotti, c'eſt *qu'il faut pratiquer la vertu, ſans chercher à la connoître, parce que les hommes*, dit-il, *ceſſent ordinairement d'être bons, lorſque les gens d'érudition commencent à s'accréditer* (1). Il termine cette digreſſion, par s'allarmer de ce goût général pour les Sciences qui regne aujourd'hui dans l'Europe : pour peu que cela continue, dit-il, l'agriculture & le commerce ſeront privés de ſujets. Pour remédier à cet abus, rien ne paroît mieux imaginé que la ſinguliere Académie dont il propoſe ici le plan, d'après l'exemple d'un Anglois qui fonda un Collége exprès pour élever la jeuneſſe dans une ignorance ſi profonde, qu'elle ne ſçût pas même lire & écrire.

(1) La virtù vuol praticcarſi, non iſtudiarſi ; ordinariamente gli uomini finiſcono di eſſer buoni, quando gli dotti incominciano a far figura.

L'Auteur admire encore la ſageſſe des anciens Incas dans un point auſſi important que celui de l'éducation des enfans. Aucun Légiſlateur, dit-il, ne connut mieux que cette Nation ce que peut l'habitude, & combien elle a d'empire ſur les hommes : auſſi le ſoin de former la jeuneſſe étoit-il une affaire d'Etat, & même une des plus ſérieuſes. A voir la ſageſſe des conſtitutions qu'ils avoient faites à ce ſujet, on eſt tenté de croire qu'ils étoient diſciples de Platon ou de Xénophon. Une de ces Loix ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute, ſeroit puni légerement, mais que le pere en répondroit corps pour corps, & que ce ſeroit à lui qu'on en demanderoit raiſon. En un mot, les Péruviens ont ceci de commun avec les anciens Perſans, que l'hiſtoire de leurs fondations paſſera toujours pour un Roman philoſophique, & pour un ſonge Platonicien.

On auroit encore peine à croire tout ce qu'on rapporte de leurs talens, de la magnificence de leurs Edifices publics, de ces grands chemins de quatre cens lieues de long, de la beauté de leurs Manufactures, s'il ne reſtoit de

toutes ces choſes des veſtiges incontestables, qui prouvent ce qu'ils furent autrefois. On ne peut comprendre par exemple comment ils ont pû élever les murailles de leur Temple du Soleil, dont on voit encore les reſtes à Cuſco. Ces murs ſont formés de pierres qui ont quinze à ſeize pieds de diamétre, & qui, quoiqu'irrégulieres, ſe joignent ſi parfaitement, qu'elles paroiſſent uſées les unes contre les autres. Cela eſt d'autant plus ſurprenant, qu'ils n'avoient aucune teinture de Méchanique, ni l'uſage des outils de fer. M. Algarotti fait enſuite le parallele de cette Nation avec les Chinois, & il établit ſa ſupériorité ſur ces derniers. Autant, dit-il, les uns ſemblent s'être attachés à devenir habiles Spéculateurs, autant les autres ont travaillé à mettre la Théorie en pratique. Ce qui rendit cet Etat ſi floriſſant, ajoûte-t-il, c'eſt le mérite des Princes qui le gouvernerent, & qui tous ont préché d'exemple. De treize Rois qu'eut le Pérou, on compte qu'excepté Athualpa, qui fut un Tyran, tous les autres marcherent ſur les traces des Titus, & des Trajans. En général même la prudence & la bonté, ces vertus dont

le Ciel ſemble ſi avare, furent connues parmi les Incas. Comment un tel Empire pouvoit-il manquer d'être heureux? Mais, dira-t-on, comment a-t-il pû être ſi-tôt détruit par une poignée d'Eſpagnols? La choſe, répond l'Auteur, étoit toute naturelle. Qu'on ſe mette à la place des Péruviens; l'art de la Navigation leur étant inconnu, que durent-ils penſer en voyant voler vers eux des hommes d'une eſpéce nouvelle, à travers un élément qu'il leur paroiſſoit impoſſible de franchir? Les armes à feu furent pour eux, & avec raiſon, autant de coups de foudre; les hommes à cheval autant de centaures. D'ailleurs, la fortune ſembloit avoir préparé les voies aux Eſpagnols pour la conquête de l'Amérique, en plaçant ſur le Trône du Mexique Montezuma, & Athualpa ſur celui du Pérou: l'un puſillanime & ſans mérite, l'autre odieux par ſes cruautés & généralement déteſté de ſes ſujets.

VI.

ESSAI ſur la Langue Françoiſe.

La qualité d'Etranger eſt ſouvent une raiſon de plus, dit M. Algarotti, pour s'appercevoir des défauts d'une Langue, & en juger plus ſainement que les Naturels du pays ; & cela par la même raiſon que des hommes qui ſeroient dans la Lune, feroient de meilleures Cartes Géographiques de notre globe, que nous qui l'habitons. Nous laiſſons aux Lecteurs le ſoin de prononcer ſur la juſteſſe de cette comparaiſon. Quoiqu'il en ſoit, cet Ecrivain s'applaudit dans une Lettre préliminaire au Marquis Maffei, de ce que ſes Réflexions ſur cette matiere quadrent avec ce qu'en ont dit nos plus judicieux Auteurs François, tels que Meſſieurs Vaugelas, Fenélon, Boyer & de Voltaire. En effet, à l'exemple du premier, il s'étonne de l'état de variété & d'inconſtance où ſe trouve encore aujourd'hui la Langue dans un pays, dont la conſtitution eſt depuis tant de ſiécles toujours la même, & le Monarchiſme en vigueur ;

tandis que la langue Italienne n'a eſſuyé aucune viciſſitude, & s'eſt toujours maintenue dès ſon origine, malgré la multiplicité d'états, la diverſité des gouvernemens, & les révolutions littéraires ſurvenues depuis ſon exiſtence. La raiſon que l'Auteur donne de cette contradiction apparente, c'eſt qu'une Langue n'acquiert l'état d'invariabilité, qu'à l'inſtant où l'on voit paroître dans ſon ſein d'immortels génies, dont la plume détermine avec juſteſſe la ſignification propre de chaque terme, & donne à chaque phraſe la tournure qui lui eſt la plus propre & la plus naturelle. C'eſt ce qu'ont fait en Italie le Dante, Boccace & Pétrarque, pour ne pas parler, dit l'Auteur, des Villani, de Paſſavanti, & autres Ecrivains d'une pureté inimitable, qui eurent l'avantage de conduire à ſa perfection cette glorieuſe entrepriſe. La nôtre au contraire fut long-tems groſſiere & barbare; elle marchoit ſans le ſecours des préceptes, & avant le regne de François I, on ne vit pas en France un ſeul Auteur de mérite. La Langue ne ſembloit ſe ſoutenir alors, que par la néceſſité où ſont les hommes de ſe communiquer leurs

penſées. Sous ce Prince, commencerent à paroître quelques plumes à qui la clarté & les graces de ſtile n'étoient pas inconnues, & qui oſerent les premiers en faire l'heureux eſſai. La Langue alors n'eût pas tardé à fleurir ; le chemin de la perfection lui étoit ouvert. Mais les Italiens, qu'amena Catherine de Médicis, & qui ſe fixerent à la Cour, devinrent un obſtacle à ſes progrès, & la défigurerent par le mélange qu'ils y introduiſirent. Ronſard fit tous ſes efforts pour la ramener aux vrais principes, & la purger de cette corruption. Peut-être eût-il réuſſi, s'il s'en fût tenu-là ; mais en voulant l'enrichir, & la faire marcher de pair avec ces majeſtueuſes Langues de Rome & de la Gréce jadis ſi cheres aux Muſes, il penſa la plonger dans un autre égarement, & par le moyen de ſes inverſions trop hardies & obſcures, de ſes mots compoſés qui n'étoient point encore introduits dans le commerce de la Nation, peu s'en fallut qu'il ne lui fît autant de tort que les Italiens venus avec Médicis.

Les guerres civiles vinrent enſuite occuper le théâtre de la France, & lui

laiſſerent peu le loiſir de vaquer à des réformes littéraires. Les Chefs de faction étoient plus communs, dit l'Auteur, ſous Henri III & ſous ſon ſucceſſeur, que les Grammairiens: à moins que l'on ne veuille, ajoûte-t-il, en excepter Malherbe, ce Poëte qui avoit le défaut de cracher ſans ceſſe, & dont le Cavalier Marini diſoit, *qu'il ne vit jamais de tempérament plus humide, ni de verve plus aride.* Cet Ecrivain, en effet, continue M. Algarotti, ſe piquoit d'exactitude & de régularité, mais il ne brilla point par l'imagination. Ses Vers ſont ſymmétriſés; pas un n'enjambe ſur l'autre, & chaque ligne de ce Poëte eſt une période complette. En un mot, à conſidérer l'attention qu'il eut d'obſerver les paralleles, on peut dire qu'il fut pour la Poëſie Françoiſe, ce qu'a depuis été le Nautre dans un genre tout différent de Malherbe. M. Algarotti paſſe tout de ſuite au Cardinal de Richelieu, & à l'établiſſement de l'Académie Françoiſe par ce Miniſtre à l'inſtar de celle de la Cruſca. Le Royaume étoit alors pacifique. Les troubles & les ſéditions ne s'oppoſoient plus aux progrès des Lettres;

mais il arriva, ajoûte l'Auteur, au Cardinal de Richelieu, ce que l'on a toujours vû arriver aux Fondateurs des Villes: c'eſt qu'ils entreprennent de bâtir juſtement dans le tems que les bons Architectes ſont peu communs. L'Académie de même fut érigée, lorſque la France manquoit le plus d'Ecrivains. Corneille étoit le ſeul qui ſe diſtinguât par le traveſtiſſement de quelques ſcènes Eſpagnoles qu'il eſſaya d'habiller à la Françoiſe. Ainſi l'on peut dire du Cardinal qu'il commença par créer les Tréſoriers avant l'exiſtence du Tréſor. Cependant, continue l'Hiſtorien, la nouvelle Académie ne reſta pas oiſive: elle fit uſage de ſon pouvoir, rendit des Arrêts contre la dureté & la barbarie du langage, & aſtreignit aux Loix ſcrupuleuſes de la Grammaire les Ecrivains à venir. Ces Légiſlateurs n'avoient malheureuſement à citer aucun Auteur claſſique, dont le crédit vint à l'appui de leurs déciſions, choſe indiſpenſable en pareil cas; car c'eſt l'étendard qui ſert à rallier le ſoldat en déroute. Sans de tels ſecours, eût-on vû l'Académie de la Cruſca réuſſir dans la pénible entrepriſe de ſon Dictionnaire? Lorſque

Sprat ſous Charles II, & le célebre Docteur Swift ſous la Reine Anne, propoſerent d'en créer une en Angleterre, le ſuccès en eût été certain par la raiſon que je viens de dire, & les bons exemples fuſſent venus l'appuyer.

L'Auteur fait enſuite à l'Académie Françoiſe le reproche que lui ont fait juſtement M. de Fenélon & le Vayer, d'avoir donné dans l'extrémité oppoſée à Ronſard, c'eſt-à-dire, d'avoir appauvri, deſſéché & gêné notre Langue, en voulant abolir nombre de dictions & de phraſes comme contraires aux regles de la Syntaxe. Il cite à ce ſujet le ridicule que Moliere a jetté ſur cette ſévérité mal-entendue, dans ſa Piéce des *Femmes Sçavantes*, lorſqu'il fait dire à Armande :

Pour la Langue on verra dans peu nos Réglemens,
Et nous y prétendons faire des remuemens, &c.

Ridicule, ajoûte l'Auteur, d'autant mieux fondé, qu'alors on étoit en poſſeſſion à l'Académie de faire le procès à tout ce qu'il y avoit de grands Ecrivains, tantôt par rapport à un pré-

tendu ſolleciſme ou barbariſme contre la Langue, tantôt pour une conſtruction qui n'étoit pas ſelon les regles de la Grammaire ; comme ſi le point principal n'étoit pas de ſaiſir au juſte ſon objet, de peindre les paſſions telles qu'elles ſont, d'imiter enfin exactement la nature, même dans ſes défauts, ſes inégalités, ſes bizarreries, & comme ſi de telles fautes commiſes ſouvent à deſſein & par art, n'étoient pas dans un Ecrivain le comble de l'habileté & du ſçavoir. C'eſt ainſi, ajoûte-t-il encore, que les Maîtres d'Aulu-Gelle taxoient Cicéron de n'avoir pas bien parlé latin.

Au reſte, un fait avoué de tout le monde, c'eſt que la Langue Françoiſe paroît dans les Ecrits de Montagne beaucoup plus abondante, plus claire, plus robuſte & plus énergique, que par-tout ailleurs, quoiqu'il ſe plaigne encore de ce qu'elle n'eſt pas *maniante & vigoureuſe ſuffiſamment, & de ce qu'elle ſuccombe à une puiſſante conception,* (Eſſais, Liv. III. chap. V.) M. Algarotti rapporte ici les paſſages, où Racine, le fameux Archevêque de Cambray, Madame Dacier, M. Boyer dans la préface

qui eſt au-devant de ſa Traduction de Caton, & M. de Voltaire ſe plaignent de cette ſéchereſſe, & de cette pauvreté du langage. Il cite encore à ce ſujet le bon mot de Monſieur, frere du Roi, qui diſoit : Que *lire de la Poëſie Françoiſe, ou ne boire que de l'eau, c'étoit pour lui la même choſe.*

L'Auteur approuve beaucoup ce qu'avoit propoſé le fameux Abbé de Saint Pierre, pour remédier à cet abus. Il finit en diſant, que s'il eſt déſavantageux pour les Ecrivains François de n'avoir aucun Auteur claſſique à prendre pour modéle, ils ont d'un autre côté l'agrément d'une Capitale & d'une Cour brillante, d'où la Langue reçoit tous les jours une nouvelle vie, & où elle puiſe cette force & cette vigueur, qui ſecondées des armes victorieuſes de la Nation, la rendent, comme autrefois le Latin, la Langue univerſelle de l'Europe.

VII.

DISSERTATION ſur les Tragédies en Muſique.

L'Opéra, dit l'Auteur, eſt de toutes les inventions de plaiſir, la plus ingénieuſe. Quoi de plus ſéduiſant & de plus capable d'enchanter le cœur & l'eſprit humain, que l'heureux concours de la Poëſie, de la Muſique, de la Danſe & de la Peinture ? Cependant ſi l'harmonie n'y a aucune part, point de plaiſir à eſpérer ; l'illuſion diſparoît, & le ſpectacle ennuye : ce qui arrive fréquemment de nos jours, où le choix du ſujet occupe peu le Poëte, où le Muſicien ne ſonge guères à adapter ſes airs au ſens des paroles, & où l'art de réciter dans le naturel, de lier la danſe à l'argument, d'imiter en un mot la nature, eſt totalement négligé.

M. Algarotti reprend ces abus l'un après l'autre, & en propoſe le remède. D'abord quant au choix de l'argument, c'eſt, dit-il, de ce canevas où le Poëte deſſine le ſujet, coloré enſuite par le Muſicien, que dépend tout le ſuccès du

Dramme, & le bon effet des Balets ; des Décorations & des habits même. Car tous ceux que ces différens ſoins regardent partent d'après le Poëte, & ne font que le ſuivre. C'eſt lui qui dicte toutes ces parties, quoique l'exécution en roule ſur d'autres. Il eſt donc intéreſſant que le goût préſide à ce choix. Mais quelles ſont les regles de ce goût ? C'eſt ce qui occupe l'Auteur dans cette premiere partie de ſa Diſſertation. Il examine d'abord les choſes dès l'origine. Les premiers ſujets d'Opéras furent tirés de la Mythologie payenne : tels ſont la *Daphné*, *l'Euridice*, & *l'Ariane* d'Octavio Rinuccini, le premier qui ait compoſé en ce genre environ l'an 1600. Ce divertiſſement n'étoit point alors commun, & n'avoit lieu que chez les Princes, dans un cas de réjouiſſance, & ſur-tout de mariage. Dès-lors on connut l'uſage des Machines, les Balets & les Chœurs, tels que nous les voyons aujourd'hui en France, où le Cardinal Mazarin introduiſit ce genre de ſpectacle. Mais l'Opéra, dit M. Algarotti, ayant enſuite paſſé entre les mains de gens qui en firent un métier, il ne tarda pas à décheoir de ſa pre-

miere ſplendeur, & la paye qu'il fallut donner aux Muſiciens diminua d'autant les dépenſes que l'on faiſoit auparavant en machines & en décorations. Cette paye fut d'abord modique. Une Chanteuſe d'alors à qui l'on donna pour un carnaval cent vingt écus, fut ſurnommée *la Cent Vingt*. Mais bien-tôt les Muſiciens mirent leurs talens, à un prix exceſſif. On abandonna la Fable, à cauſe de la dépenſe que ces ſortes de ſujets entraînoient, pour traiter des faits hiſtoriques & plus naturels, & les Machines furent ſupprimées. Ce furent les Intermedes & les Balets qui en prirent la place dans les entr'actes. Après cette courte hiſtoire du Théâtre Muſical, M. Algarotti peſe le double inconvénient qui ſe trouve tant dans les ſujets fabuleux que dans les hiſtoriques. Les premiers, dit-il, vû le grand nombre de Machines & l'appareil qu'ils exigent, reſſerrent le Poëte dans un trop petit eſpace, pour qu'il puiſſe y développer tous les caractères, & faire jouer les paſſions dont chaque perſonnage eſt animé. De-là vient que les Opéras François & nos vieux Opéras Italiens, ne ſont la plûpart qu'un tiſſu de Madrigaux, & mé-

ritent moins, par leur bigarure, le nom de Drammes, que celui de Maſcarades. Auſſi un Critique François les appelloit-il les groteſques de la Poëſie. Les ſujets hiſtoriques au contraire péchent par le trop de ſévérité & d'exactitude, dont ils impoſent au Poëte le joug embarraſſant. La grande difficulté eſt de trouver des entr'actes qui quadrent avec un ſujet, & qui n'en interrompent point l'unité. Car, ajoûte très-ſenſément l'Auteur, il ne faut pas s'imaginer avoir ſaiſi le nœud de la difficulté & être en regle, parce que dans un ſujet d'Hiſtoire Romaine, on aura introduit un Ballet danſé par des Romains. Dans Caton d'Utique, par exemple, une gigue auroit beau être exécutée par des Soldats Légionnaires, elle n'en ſeroit pas moins déplacée au fonds, attendu que la gravité du ſujet ne le permet pas, & que cela ne peut entrer dans une Piéce, où ce farouche Romain joue le principal rôle.

Le but du Poëte doit donc être en général de choiſir un ſujet connu, intéreſſant & merveilleux. L'action en doit être entre-coupée, non-ſeulement par des Ariettes & des Duo, mais encore

par des tercets, des quatrains, des Chœurs, des Ballets, & des changemens de décorations tellement analogues, qu'ils paroiſſent amenés par le ſujet, & qu'ils faſſent dans la Piéce l'effet que font les ornemens d'Architecture dans un édifice. M. Algarotti cite pour exemples, la Didon & l'Achille déguiſé de Métaſtaſe. L'Hiſtoire de Montezuma & de ſa défaite par les Eſpagnols, offre un contraſte brillant des mœurs Européennes & de celles de l'Amérique, très-propre à ce genre de ſpectacle. Armide & Roland ſont encore, ſelon lui, de bons ſujets Lyriques, ainſi qu'Enée dans Troye, & Iphigenie en Aulide, à cauſe des avantages conſidérables que l'on peut tirer de la Poëſie de Virgile, & de celle d'Euripide.

De l'examen du ſujet, l'Auteur paſſe à celui de la Muſique. La raiſon qu'il donne de ſa décadence, & du peu de majeſté dont elle jouit maintenant en Italie, c'eſt que le Virtuoſe veut donner du ſien, & cherche à plaire comme Virtuoſe, ſans ſonger qu'il eſt ſubordonné & conduit par le Poëte, & que c'eſt de l'harmonie qui regne entre l'air & les paroles que dépend tout le ſuccès. L'of-

fice propre de la Muſique eſt, dit-il ; de diſpoſer l'ame à l'impreſſion que doit faire le vers par des ſentimens qui lui ſoient analogues, & de donner par-là plus d'énergie & de force au langage des Muſes. Si elle avoit toujours conſtamment produit cet effet, on ne ſe fût jamais aviſé de blâmer l'Opéra, parce que les Néron y meurent en chantant, & cela n'eût pas paru plus ridicule que de les voir expirer ſur le théâtre de la Tragédie, en déclamant des vers pompeux. Mais pour remédier à ce défaut d'harmonie & de connivence entre les paroles & la Muſique de nos Opéras, il faudroit, dit M. Algarotti, que le même homme fût, comme autrefois, Poëte & Muſicien tout enſemble ; au lieu qu'aujourd'hui les deux Sœurs affectent de tenir une route oppoſée, d'où vient le peu d'union qui regne entre elles. L'Ouverture eſt aujourd'hui conſtamment compoſée d'un air grave, & de deux *allegro*, enſorte qu'elle reſſemble à ces mauvais exordes qui peuvent aller à la tête de toutes ſortes d'ouvrages. Or le moyen qu'elle prépare l'Auditeur, & qu'il ſe forme d'après ce préambule une idée génétale de

la Piéce, ſi chaque ouverture n'eſt pas adaptée au ſujet, & ne varie pas comme lui ? Eſt-il naturel d'entamer l'Opéra, où Didon ſe donne la mort, ſans aucune différence d'avec celui où il s'agit des nôces de Théris & Pelée ? Quant aux récitatifs, l'Auteur ſe plaint de ce qu'on néglige cette partie, comme ſi elle méritoit moins d'attention, & qu'elle fût moins capable d'intéreſſer le Spectateur, que le reſte de la Piéce. Nos Anciens, ajoûte-t-il, en jugeoient bien autrement. Qu'on liſe la préface que Jacques Péri, l'inventeur de la Muſique théâtrale, a miſe à la tête de l'Euridice, & qu'on voye ce qu'il dit à ce ſujet. Ce ſçavant homme avoit étudié ſoigneuſement l'harmonie naturelle de la Langue Italienne, & les tons différens dont ſe ſert la nature pour exprimer telle ou telle paſſion ; il a conclu de ſes recherches en ce genre, que le but du Muſicien dans le récitatif doit être de prendre un ton qui tienne le milieu entre la déclamation & le chant, ou qui emprunte de l'un du naturel, & de l'harmonie de l'autre. L'Auteur blâme ici le goût actuel de ſa Nation, qui ne veut point d'accompagne-

mens dans les récitatifs. Ils n'en recevroient, à ce qu'il prétend, que plus de chaleur & de vie, ſi du moins dans les endroits paſſionnés, l'inſtrument venoit au ſecours de la voix. Il cite pour exemple le troiſiéme Acte de la Didon de Vinci, qui commence par ces mots : *Mon martyre s'accroît ſans ceſſe*, & où l'effet de l'accompagnement eſt merveilleux. Un autre bien qui en réſulteroit, ſelon lui, c'eſt que la marche du récitatif trancheroit moins avec celle des ariettes, à moins, ajoûte-t-il, que l'on n'aime mieux, pour remédier à cet inconvénient, diminuer l'accompagnement de celles-ci. Enfin ſon avis eſt, que les repriſes ſoient courtes, que dans de certains cas même on les ſupprime, comme dans les airs de fureur, attendu qu'il eſt hors de vraiſemblance qu'un homme que la paſſion tranſporte, attende la fin de l'air avec patience, pour ſe mettre enſuite hors de lui-même. Que chaque air fût accompagné tantôt d'un inſtrument, tantôt d'un autre, ſelon la nature de la paſſion que les paroles expriment : pour lors, ajoûte-t-il, l'accompagnement feroit en Muſique l'effet de la cadence & de l'har-

monie dans la belle proſe. Sur-tout il recommande la ſimplicité & le naturel dans le mouvement & la modulation de l'ariette, & il ſe déclare à ce ſujet partiſan du genre Diatonique, comme le plus propre à exprimer les paſſions, à ſe prêter au mouvement prompt & léger de la joie, & à la marche lente & baſſe de la triſteſſe; objets que ne peut pas remplir, ſelon lui, le Cromatique. A l'égard des paſſages, M. Algarotti ne les admet que dans l'expreſſion d'une paſſion ou du mouvement. Autrement ils ne font qu'interrompre le ſens muſical, & rallentir la phraſe.

Des regles de la Théorie, l'Auteur paſſe à la Pratique, & il examine en quoi péche l'exécution dans les Opéras Italiens. Le Muſicien ne s'applique pas aſſez, dit-il, à bien prononcer la Langue, & à appuyer ſur les finales. Il faut avoir le livre ſous les yeux pour ſaiſir le ſens des paroles; & il en eſt aujourd'hui de l'Opéra comme de ces méchans Tableaux, au-deſſus deſquels il falloit écrire ce qu'ils repréſentoient. D'ailleurs, ajoûte-t-il, on néglige trop de nos jours parmi nous la marche, le geſte, l'attitude, & toutes ces graces

de détail, ſans leſquelles l'action languit faute de vérité & de nobleſſe. On ignore ces ingénieuſes pauſes, ces marches de Théâtre étudiées, & mille autres choſes qui dépendent uniquement de l'intelligence de l'Acteur. M. Algarotti propoſe ſur cela pour modéle à ſes compatriotes, notre fameux Baron & Mademoiſelle le Couvreur, & il les invite à ſe défaire de ce jeu outré & de ces contorſions ſi communes ſur leur Théâtre. Le jeu muet eſt encore une partie ſur laquelle il ſe récrie beaucoup. Il blâme auſſi avec raiſon dans l'Acteur qui ſe tait cet air de diſſipation avec lequel, au lieu d'écouter ce qu'on lui dit, & de témoigner par ſon geſte qu'il l'entend, on le voit ſourire aux loges, adreſſer des ſaluts de part & d'autre, affecter mille gentilleſſes de cette nature, & faire en un mot tout ce qu'il faut pour que le Spectateur ne ſe méprenne pas ſur ſon compte, & ſçache que l'Achille & le Cirus qu'il voit ſur le Théâtre ne ſont que les ſieurs Topanino & Zolfanello. Faut-il donc s'étonner après cela, continue notre Critique, de cet ennui mortel qui vient tyranniſer le Public? Nous verroit-on employer le

tems de la Repréſentation en diſcours frivoles, en viſites, en repas, & ce qui eſt encore pire, en parties de jeu, ſi nos Muſiciens travailloient leurs récitatifs avec plus de ſoin, & ſi l'Acteur les rendoit avec plus de goût? Mais de nos jours le grand Art ne conſiſte qu'à ſçavoir donner des coups de goſier, & faire des *arpégio*. Voilà ce qui rend notre Muſique molle & efféminée : faute d'avoir étudié les véritables regles du chant, & d'en ſçavoir faire une juſte application, le Muſicien prodigue par-tout les agrémens & les graces de l'art; tous les airs deviennent les mêmes entre ſes mains, & reſſemblent aux Dames Françoiſes, dont le rouge & les mouches confondent tellement les traits, qu'on leur trouve à toutes un air de famille. Ce qui produit ces abus, c'eſt, ſelon cet Auteur, le ton trop déciſif des Muſiciens, & la licence avec laquelle ils font à leur gré des changemens qu'il n'appartient qu'à un *Salimbeni* d'oſer riſquer. L'ignorance ou l'envie de plaire eſt ſouvent cauſe qu'ils s'écartent de leur ſujet, pour ſe livrer ſans goût à des points d'orgue, qui le plus ſouvent n'ont point de rapport

à l'air qu'ils exécutent. Cette cadence finale, dit M. Algarotti, n'eſt autre choſe que la péroraiſon de l'air, & doit par conſéquent faire corps avec lui. Il faudroit donc, (conclud-il de toutes ces obſervations,) pour que la Muſique reprît chez nous ſon ancien rang, qu'une noble & belle Poëſie fût la baſe d'une mélodie expreſſive, accompagnée d'inſtrumens adaptés au ſujet, & que le tout fût rendu par l'Acteur avec décence & ſans affectation. Nos Théâtres alors ne ſeroient plus, comme on les voit aujourd'hui, de ſimples Académies de danſe, & l'on ne ſeroit pas tenté de croire, comme on eſt en droit de le faire, que les Italiens ont pris pour maxime l'avis de ce François qui diſoit aſſez plaiſamment, Que *pour remettre le Spectacle en vogue, il falloit allonger les danſes, & raccourcir les jupes.*

ALLEMAGNE.

I.

LE VIN,

ODE.

Par M. Hagedorn.

EVOE! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum
Lætatur. Horat. L. 2. Od. 19.

MOUT bruyant & frais, qui es le ſang de la terre, la moële de la tendre vigne, l'honneur de l'Automne, la boiſſon des Dieux, mes chants vont célébrer ta gloire. Suc bûlant du raiſin, fais paſſer ton feu dans mes vers: fais qu'ils puiſſent s'inſinuer, comme toi, dans les cœurs; & ſi jamais ces Eſprits ardens dont tu es rempli prominent au génie poëtique & du courage & du ſuccès, inſpire-moi pour chanter tes merveilles.

Puiſſante Liqueur, c'eſt toi qui fais naître les plus heureuſes idées; tu nous

fais penſer agréablement, tu réveilles le badinage des flutes animées par ta chaleur. Ton or potable enrichit la veine des Poëtes. Je vois Homere choiſir en buvant ſes Héros pour chaque Bataille & pour chaque Armée. Horace étoit l'ami conſtant de Bacchus ; Albe & Falerne garniſſoient abondamment ſes celliers ; comment ſa verve auroit-elle pû tarir ?

Le fils de Semèle eſt auſſi le fils du Tonnerre : le Génie belliqueux des Grecs & des Troyens étoit ſon ouvrage. Ces Peuples qui ne furent jamais d'accord que dans leur goût pour le vin qu'ils aimoient également, étoient de fervens adorateurs de Bacchus. Par l'exemple même de nos Peres, on voit combien ſon jus bouillant augmente le courage, & contribue à la victoire. Les Francs, les Teutons, les Saxons, les Suabes aiguiſoient en buvant leur valeur : c'eſt le vin qui fortifioit leurs bras, & qui renverſoit les Légions (1). Enfans de Tuiſ-

(1) Voy. la Germanie de Cluvier & la troiſiéme partie du Traité de la Poëſie des Bas-Saxons, p. 36—54.

ſon dont la gloire eſt conſignée dans les faſtes éternels de Clio, voyez, connoiſſez vos avantages. Reſtes des Héros Germains, quittez vos tombeaux, cherchez le Soleil & reſpirez un nouvel air. Les côteaux du Rhin & de la Moſelle, chargés des préſens de Bacchus, vous invitent à vous abreuver de la pourpre liquide de leurs raiſins; venez-y puiſer, comme autrefois, la foi, la vérité, l'audace & la valeur. Il faut que le Vin brille ſouvent dans la coupe, pour animer le culte des Dieux & les conſeils des Guerriers. Prince, Barde, Général, ou Soldat, qui n'aimoit point parmi vous le noble fruit de la vigne? Le Vin étoit admis partout. Lorſque dans vos ſacrifices, le ſang couloit ſur les Autels, ce jus inondoit vos goſiers profonds. Le Javelot & la Maſſue étoient dépoſés près de la tonne; vous formiez des danſes autour de l'Autel enſanglanté de Wodan (1);

(1) *Wodan*, *Godan*, ou *Teutates* étoit le Mercure des anciens Allemands, & ils lui ſacrifioient des hommes, au rapport de Tacite & de Lucain. Vid. *Schediaſm*, *de Diis Germanis*, *c.* 5.

vous frappiez la terre consacrée par la Statue d'Hertha (1), & vous mêliez vos pas chancellans autour de la colonne d'Irmen (2).

Combats, terrible Arminius, écrase Varus & fais mordre la terre à ses Légions. Que les Romains errans, fugitifs, cherchent leur salut dans l'épaisseur des

---

(1) *Hatthum*, ou *Hertha* (*die Herde*, la terre), étoit la Cybelle ou l'Isis Allemande. Son culte étoit fort mystérieux; elle avoit des bois sacrés, *sylvam Auguriis Patrum & priscâ formidine sacram*, & selon Tacite, on lui faisoit des sacrifices humains. Il paroît que c'étoit la même Divinité que les Marses appelloient *Tanfana*, & qui fut adorée par les Semnons, le plus ancien Peuple des Sueves. Tacite (Mœurs des Germains, ch. 39) dit, que personne ne pouvoit entrer dans les bois de la Déesse, sans être lié, & que si par hazard on tomboit, il n'étoit pas permis de se relever, mais qu'on se rouloit sur la terre. M. *Leibnits* (Tom. 1. Script. Brunsw, p. 44 & suiv.) assure que le mois de Mai fut appellé *Rehel*, ou mois de *Rhede*, de la Déesse *Rheda* ou *Herda*, Erde, Terre.

(2) *Irmen* est l'ancienne Idole Saxonne qui étoit élevée sur la Montagne d'Eres, & que Charlemagne fit détruire en 772. Cranz prétend que c'est le Mars des anciens Allemands. Plusieurs autres Sçavans croyent y trouver *Hermann* ou *Arminius*.

forêts arrosées de leur sang. Ce fut le Vin dont vous vous étiez munis, braves Chérusques, qui avec la justice de votre cause vous rendit semblables en courage & en force aux redoutables Germains. Vous fites trembler l'Aigle de Romulus, parce que vous combattiez pour venger la Patrie. On vous vit alors élever d'une main des Trophées, & planter de l'autre des Vignes.

Mais quelle fête, quelle allégresse sur ce côteau couvert de Vignes! Des cris de joie immodérés & des chants rustiques se font entendre. Tout respire la liberté, le plaisir. C'est la fête de Bacchus, on vendange. Les ris extravagans, le tumulte, les jeux boufons, toutes les folies éclatent à la fois. Cependant les tonneaux s'empliſſent, le preſſoir qui gémit ſous le poids de la vendange, fait couler à grands flots le ſuc des raiſins. J'apperçois le Vigneron qui vient avec ſa Maîtreſſe, & qui entonne gayement une chanſon. A peine il a commencé le branle, que le Vin, luteur puiſſant, le prenant aux jambes, le fait trébucher. Il ſe relève un peu confus de ſa chute, & la rejettant ſur la rapidité de la danſe, je crois preſque

que je ſuis tombé, dit-il, en riant. Enſuite pour montrer ſa vigueur, il ſaute, piétine, & acheve de bégayer ſa chanſon.

Voyez le garçon de ce Laboureur comme il ſe démene, comme il tourne avec ſa fringante Brune. Voilà, dit-il, ce qui s'appelle danſer; c'eſt-là plus que plaiſir de foire. Au bout de chaque danſe il boit largement dans le pot commun du preſſoir, & il ſemble y puiſer de nouvelles forces.

Tandis que ceux-là boivent la joie à pleine coupe, un Buveur mélancolique avale triſtement à grands coups avec le vin de noires vapeurs qui ne font qu'augmenter ſa bile. Eh quoi! dit-il, trompeuſe liqueur, loin de diſſiper mes ſoucis, tu ſembles les multiplier? Le Vin chez moi ſe change en larmes.

Voici le fameux *Spavento* qui remplit ſon verre. Mes Amis, crie le Matamore, vivons, & qu'on m'apporte à boire. Qu'on me donne de ce Vin vieux dont nous bûmes il y a quelque tems. C'eſt le Vin vieux qui bouilloit dans mes veines, lorſqu'auprès d'Hochſtadt, je tranchai la queue du cheval d'un certain Pacha, qui pour éviter le tranchant

de mon fabre, ſe précipita en fuyant dans le Wolga. J'avois bu de ce généreux vin, lorſque dans la Morée près de Madrid, je brûlai tout ſeul le Pont-Euxin, à la barbe des Ottomans. Voyez-vous cette épée, Meſſieurs; je ne la changerois pas contre celle d'Annibal. Il la tire auſſi-tôt & l'aiguiſe contre un banc, & renverſe table, bouteilles, aſſiettes & lumiere.

Un des aſſiſtans inondé de vin, accable d'injures & défie au combat l'égorgeur de Turcs. Les deux Champions ſont bien-tôt aux mains, & chacun les anime de la voix. Courage, frappe fort, prends le pied du banc; noircis-le de coups; que ſa bouche paye pour chaque parole qu'elle a inſolemment proférée: venge la mort du Pacha. Spavento tombe, en jurant de ne pas oublier les coups qu'il a reçus.

Tels ſont les funeſtes effets du vin dans les ames farouches & dépourvues de raiſon. C'eſt ainſi que le Thrace brutal ne ſçut jamais modérer ſes ſens (1).

(1) On voit par pluſieurs paſſages de *Buſbec*, par les Voyages de la Gréce & du Levant

La fureur l'arme ſur le champ de tout ce qu'il trouve ; les pots, les bouteilles, tout vole en l'air, & tient lieu de balles. Le premier verre échappé de ſa main renverſe toute ſociabilité ; les amis ne ſe connoiſſent plus, & bien-tôt l'effroyable *Eris* vient préſider à la mêlée.

Mais ne condamnons pas pour cela les dons de Bacchus. S'ils allument quelquefois la haine, s'ils font éclater la fureur, s'ils nourriſſent d'affreuſes que-

---

de *Spon* & de *Wheler*, & par de plus récens encore, que les Thraces d'aujourd'hui reſſemblent à cet égard aux anciens. Les Turcs aiment d'autant plus le Vin, qu'il leur eſt ſévérement défendu par une Loi de Religion. Il eſt même rare qu'ils en boivent, ſans devenir furieux & ſans ſe porter aux plus grands excès. Les Mémoires du Chevalier d'Arvieux publiés par le Pere *Labat* en 1735, peignent bien l'yvrognerie des Turcs qui ſont répandus dans la Gréce, & ſurtout de ceux qui ſont établis à Smyrne. Ce ſont eux qui rempliſſent les Jardins & les Cabarets, & ils ne manquent jamais de s'y enyvrer. C'eſt même, ſelon eux, l'uſage auquel eſt deſtiné le Vin, que celui de troubler la raiſon, ou tout au moins de l'endormir, & ils tiennent pour une maxime conſtante, qu'il vaut mieux s'en abſtenir tout-à-fait que de n'en pas boire outre meſure. Tom. 1. p. 62.

telles, ils ſervent auſſi à réconcilier des amis brouillés depuis long-tems ; & un inſtant peut raccommoder les querelles de pluſieurs années. La paix auſſi bien que la guerre eſt au fond des pots.

Cœurs faux, hommes diſſimulés & couverts qui craignez qu'on ne vous pénetre, ſoyez ſobres, fuyez le Vin : c'eſt une véritable torture, une eau de juſtice (1). Euclio redoute avec raiſon ce breuvage, trop ami de la vérité, qui découvriroit le fond de ſon ame. Lorſqu'il en boit, c'eſt meſquinement ; auſſi ne rit-il jamais qu'à demi, & délaye-t-il le peu qu'il en boit dans un torrent d'eau.

Pourquoi ce vieil Iſraëlite cherche-t-il ici le banc le plus éloigné ? Le Vin qu'il a bu devient pour lui un philtre d'amour. L'ancien des freres de Sion roucoule de tendres refrains. Son œil ardent s'eſt éclairci ; il aime plus que fraternellement ſa ſœur, dont il s'eſt fait accompagner, & qu'il dirige avec autant d'autorité que ſi c'étoit un enfant.

Tandis que le terreſtre Nectar fait cou-

(1) V. le Liv. des Nombres, ch. 5.

ler la joie dans tous les Etats, il opere différemment ſur les pédans que j'apperçois. Au lieu de leur inſpirer la concorde, & de concilier leurs eſprits, il produit chez eux la fureur de ſe contredire & de diſputer. Les argumens les plus captieux ſortent en foule du fond des verres : une yvreſſe lumineuſe leur rend palpables, l'*Harmonie préétablie*, *le Meilleur Monde & les Monades*.

Que le joyeux Poëte Teïen, qu'Anacreon avec ſa lyre & ſa coupe étoit plus ſage que tous les Réveurs qui prétendent aimer la ſageſſe, parce qu'ils aiment à raiſonner à perte de vûe ſur tout ce qu'ils ne comprennent pas. Toujours environné des ris, la Treille étoit ſon Hélicon : la tête couronnée de roſes, tantôt il chantoit les beaux yeux dont les regards l'enyvroient d'amour ; tantôt il célébroit le jus qui le rempliſſoit de gayeté.

Quel ſpectacle nouveau frappe ici mes yeux ! Je vois tout-à-coup s'élever un Temple, dont la porte eſt ornée de pampres de Vigne & de Lierre. Les battans d'or s'ouvrent, & la courſe des Bacchants commence. Je les vois armés de leurs Thyrſes, danſer en élevant des

cris d'allégreſſe, produits par l'effet du jus de la Vigne, dont les feuilles entourent leurs têtes.

Le bruit des tambours, & le ſon des cymbales annoncent l'arrivée des Menades. Déja leur chant ſe fait entendre & s'unit aux clameurs des Bacchants. Elles ſont dans l'yvreſſe de la joie, & ont la poitrine découverte. Leurs cheveux ſont épars & voltigent comme les cheveux d'Ariadne, lorſque Bacchus la trouva ſeule éplorée ſur le bord de la Mer.

Qu'aucun profane n'interrompe le chant des Prêtreſſes de Bacchus. Elles célebrent les fameux exploits & les bienfaits du Pere des vignes. Le vin ſi néceſſaire aux hommes, le raiſin qui pare nos côteaux, ſont des préſens de ſa libéralité. Elles racontent comment le fils de Semêle, avec une Armée formidable, ſubjugua les Peuples du Gange; comment il fut le premier l'inventeur de l'orgueilleux triomphe; comment, en parcourant les bords de l'Indus, ſon éléphant belliqueux le porta dans pluſieurs Empires dont il ſçut faire la conquête; comment, dans le combat des Dieux contre les Géans, tranſ-

formé en Lion, il tua le plus fort des fils de la Terre.

Tout ſe prépare pour le ſacrifice; le feu eſt allumé; les Prêtres ſont rangés en files. On amene un Bouc, ſur lequel on répand de la farine & du ſel; on arrache de ſon front du poil qu'on jette ſur l'Autel des parfums; on verſe du vin entre ſes cornes; on apporte le couteau ſacré, & le Victimaire le plonge dans la gorge de l'ennemi des Vignes qui a mérité depuis long-tems d'expier le dégât qu'il y a fait. Le Bouc palpite & meurt; il eſt mis en piéces; on examine ſes entrailles: le cœur, le poulmon, le foie ne préſagent rien que d'heureux, & tout annonce de la joie. Le Sanctuaire retentit, le Temple eſt ébranlé, les Eclairs brillent, le Tonnerre éclate du côté gauche, & tous les Aſſiſtans attendent en ſilence.

C'eſt lui, c'eſt Bacchus qui paroît: des Centaures ſont attelés à ſon char; un Satyre marche après lui porté par des Egypans. Il a la tête couronnée de feuilles de pin & d'ache. Il traîne un Tygre qui rugit à la vûe de la peau de Lion qui couvre les épaules de Bacchus; un cri de joie qui eſt répété tout-à-coup

par les Bacchants, les Faunes & les Satyres frappe l'écho, ſurprend les oreilles. La troupe Bacchique forme des danſes ; le Dieu deſcend de ſon char ; il s'appuye ſur un Thyrſe, pour affermir ſes pas chancelans, & rit en ſe ſentant broncher. Sa coupe eſt remplie d'un jus écumeux qu'il avale d'un ſeul trait pour Eglé, & il demande avec empreſſement Silene, ſon cher nourricier.

Ce Vieillard arrive ſur ſon âne, toujours prêt à le renverſer. Chaque fois que l'animal bronche, il jure après lui, le charge de coups & d'injures, & lui tire les oreilles. Après avoir long-tems chancelé, ſa tête peſante l'entraîne à terre, où il ſe roule, ſans pouvoir ſe relever. Pareſſeux que vous êtes, crie-t-il aux Faunes, remontez-moi ſur mon griſon.

Il demande enſuite en bégayant du Vin de Chio. Il prend la coupe où rit le Vin Grec, & avant que de la porter à ſes levres, il veut embraſſer celui qui l'a apportée ; puis s'affermiſſant ſur ſon âne dont il ſerre les flancs, il vuide la coupe d'un ſeul trait.

Mais quoi ! tout ce que je viens de voir, n'eſt-il qu'une illuſion, ou qu'un

ſonge ? Bacchus, Silene & leur ſuite, le Temple, l'Autel & les Prêtres, tout a diſparu dans l'inſtant. Je me trouve ſeul au milieu des pots. Achevons l'éloge du vin, en vuidant cette coupe.

II.

POURQUOI il n'eſt pas bon de ſçavoir ſon ſort d'avance.

DISSERTATION de M. Gellert, *Profeſſeur d'Eloquence à Leipſick.*

Rien ne paroît plus facile que de ſe convaincre, qu'il ne ſeroit pas bon de ſçavoir d'avance le ſort qui nous attend dans le monde ; & cependant la plûpart des hommes deſirent ardemment cette connoiſſance, qui peut-être leur ſeroit bien funeſte. Les mêmes, qui le matin croyoient que c'étoit un bienfait du Ciel, que de ne pouvoir pas prévoir ni ſon bonheur ni ſon malheur, ſouhaitent le ſoir, que le rideau, qui cache l'avenir à nos yeux, tombe tout-à-coup & leur laiſſe voir ce qui doit leur arriver. C'eſt apparemment l'amour propre qui produit en nous ce deſir, & c'eſt

l'avarice qui le nourriſſent.
cependant pas pourquoi il
pas auſſi pluſieurs bons mo-
apables de le faire naître.
devenir heureux, eſt une
ſpenſable de notre nature, &
faire le bonheur des autres
noble volupté d'un honnête-
nais tous deux peuvent nous
l'envie de ſçavoir notre ſort.
ds par le ſort de chacun les
s mauvais événemens de ſa
ſt queſtion de les prévoir,
ons les enviſager en détail
niere indéterminée, ou dans
t & leur connexion. Ce que
i détail, c'eſt de ſçavoir, par
ſi je paſſerai plus de jours de
maladie qu'en ſanté; ſi j'ac-
e grandes richeſſes, & ſi je les
ſuite, ſans pouvoir pénétrer
de ces divers accidens. Pré-
ſort dans la connexion des
s, c'eſt en connoître toutes les
ces heureuſes ou malheureu-
nt toute la ſuite & la durée
vie. Ainſi à l'égard de l'amour
riage, il ne me ſuffiroit pas
, que je me marierai un jour;

mais il faudroit prévoir encore par quelles circonſtances & en quel tems je me marierai ; ſi ma femme ſera belle ou laide, riche ou pauvre, d'un bon ou d'un mauvais caractère, & ſi je la poſſederai peu ou beaucoup d'années. Cette ſcience complette de ſon ſort, ſi elle étoit poſſible à l'homme, entraîneroit des maux affreux, comme on le verra par la ſuite. La premiere connoiſſance paroît être la plus facile & la plus commode ; mais elle nous ſeroit peu utile, & elle exciteroit plutôt notre curioſité qu'elle ne la tranquilliſeroit. Car ſçavoir quelque choſe & ne pas ſçavoir tout, c'eſt la même choſe que d'avoir ſoif, & d'être conduit à une fontaine qu'on ne peut ouvrir. J'apprends qu'un jour je deviendrai riche & grand ; cette connoiſſance m'eſt fort agréable. Mais quand le deviendrai-je, & de quelle maniere ? Eſt-ce peu avant la fin de ma vie, ou long-tems auparavant ? Et ce bonheur qu'on me promet, combien de tems durera-t-il ? Qui me l'ôtera ? Sera-ce la mort, ou me l'ôterai-je moi-même ? Sera-ce la malice des hommes ? Les aurai-je pour amis, ou pour ennemis ? Aurai-je des

protecteurs ou des envieux ? Me nuira-t-on de propos délibéré, ou par imprudence ? Il naîtra mille questions pareilles, ſi je ne connois mon ſort que par détail ; & combien m'inquiéteront-elles, lorſque je ſouhaiterai de pouvoir en trouver la ſolution, & que je ne le pourrai pas ? Au lieu qu'une telle connoiſſance devroit contenter mon déſir, il n'en ſera que plus fortement excité. Car le deſir de ſçavoir eſt de la nature de tous les autres deſirs ; & comme l'avarice ne diminue point, mais augmente au contraire avec les richeſſes, ainſi que l'ambition par l'accroiſſement de la gloire, le deſir de connoître ſon ſort, bien loin d'être tranquilliſé par une connoiſſance ſuperficielle, en devient beaucoup plus vif. Quiconque en demandera la preuve, pourra avec un peu d'attention la trouver aiſément dans ſon propre cœur, & dans ce qui ſe paſſe en lui-même ; & quiconque n'eſt point capable de ſentir cette vérité dans ſoi-même, eſt infiniment moins en état de l'entendre dans un raiſonnement. Oui, dira-t-on, ma connoiſſance eſt bornée ; mais je ſçai toujours quelque choſe. Je ſçai que je de-

viendrai grand, honoré, riche & vieux. Toutes ces attentes ſont fort agréables, & cela ne vaut-il pas mieux qu'une incertitude totale? Je ne prétends pas ſçavoir d'avance mon infortune, mais ſeulement mon bonheur. On peut penſer avec cette modération, mais il eſt très-difficile de la conſerver. Car, quand il ſeroit poſſible d'apprendre à connoître uniquement ſon bonheur, ſans preſſentir aucun mal, je craindrois que la plûpart des hommes ne fuſſent encore bien malheureux avec cette ſeule connoiſſance. Expliquons-nous plus clairement. Si nous conſidérons le bonheur comme l'accompliſſement de nos deſirs, la plûpart des hommes ſont malheureux. Or ſi nous devions prévoir notre bonheur, en le comparant avec nos deſirs, nous le trouverions fort au-deſſous & fort différent de ce que nous ſouhaitons, & par conſéquent, ſelon nos idées, nous ne verrions plus de bonheur. C'eſt un bonheur que de pouvoir fournir ſuffiſamment pendant toute ſa vie à tous ſes beſoins par un travail convenable. Si la plus grande partie des hommes avoit par inſpiration un court extrait de ſa vie, cette connoiſſance n'y changeroit

rien. Quelle conſolation les avares & les voluptueux goûteroient-ils, s'ils ſçavoient d'avance l'eſpéce de bonheur qui leur eſt deſtiné? Aucun d'eux ne regarderoit ſa condition comme un bonheur; ainſi au lieu de connoître qu'ils ſont deſtinés à être heureux conformément à leur génie, ils ne ſçauroient autre choſe; ſinon qu'il leur manquera toujours de quoi l'être. Qu'on diſe à un poltron qu'il eſt deſtiné à devenir un jour un grand Général, & qu'il fera des actions ſurprenantes avec le plus grand péril, il va d'avance s'effrayer & ſouffrir plus d'inquiétude, qu'il n'en ſentiroit réellement, s'il étoit obligé par les circonſtances d'haſarder ſa vie devant l'ennemi: car alors il s'en conſoleroit peut-être par la néceſſité, & peut-être deviendroit-il à la fin vaillant juſqu'à l'héroïſme. Mais en attendant il ne regardera point ce qu'on lui annonce pour un bonheur, attendu ſa timidité actuelle, & il croira, ou qu'il n'a aucun bonheur à eſpèrer dans le monde, ou qu'il ne ſçait pas encore tout ce que le ſort lui réſerve. On voit de cette maniere que, quand ce qui doit nous arriver d'heureux ſeulement, nous ſeroit révélé,

selon nos desirs, hors de sa connexion avec les disgraces dont il peut être mêlé, nous n'en serions pas plus tranquilles, & que nous serions au contraire beaucoup plus inquiets que nous ne sommes, en ignorant le bien & le mal qui nous attendent. Mais dans quel tems voudroit-on que notre bonheur nous fût annoncé d'avance? C'est apparemment dans celui où nous commençons à penser, dans les années d'une jeunesse déja un peu instruite & capable de profiter de cette connoissance. Or il ne faut pas oublier que les années influent puissamment sur nos passions; que nos desirs changent avec chaque période de notre vie; que nous estimons peu dans un tems ce que nous avons fort estimé dans un autre, & que nous revenons de même à ce que nous avons mépriſé. Le moyen alors de nous contenter! Le jeune homme qui est tourmenté par l'ambition, apprend qu'il deviendra Fermier de quelque Bailliage, & voilà toute sa fortune. Mon Dieu, qu'il doit être épouvanté! Il espéroit de devenir dans sa Patrie du moins un des premiers Ministres d'Etat; & après les plus beaux songes du monde, il faut qu'il se borne

à l'emploi d'un ſimple Fermier. Il ne voit pas dans ſa fortune l'accompliſſement de ſes prétentions ; & que voulons-nous, lorſque nous ſouhaitons de ſçavoir d'avance notre ſort, ſi ce n'eſt de voir nos deſirs accomplis ? Qu'on juge ſoi-même, ſi ce jeune homme doit ſe réjouir de ſa condition future, ou ſi plutôt il ne s'en plaindra pas. Ne ſeroit-il pas plus avantageux pour lui, que ſon ſort lui fût reſté caché juſqu'au tems qu'il lui eſt arrivé ? Car peut-être les circonſtances du tems & du monde ont-elles fatigué ſi fort ſes hautes idées dans l'eſpace de dix ans, que ſon état lui plaît à préſent beaucoup. La jeune & vive Clélie, qui ne ſouhaite rien tant que d'être toute ſa vie dans les bras de ſon cher Amant, demande à ſçavoir le ſort de ſon amour. On lui annonce triſtement qu'elle ne ſera pas le partage de Damon, mais qu'elle finira ſes jours avec un homme ſombre & âgé. Voilà ſon bonheur. Son mariage eût été malheureux, ſi l'inconſtant Damon eût rempli les vûes qu'il avoit ſur elle. Mais dans les circonſtances actuelles, on la verra au déſeſpoir de ce qu'elle vient d'apprendre, & elle ſe croit la perſonne du

monde la plus malheureuse.

Quand il ſeroit poſſible de prévoir notre bonheur, de façon que notre malheur nous reſtât inconnu, la plûpart des hommes ne s'en trouveroient pas mieux, parce que ſi nous voulons parler le langage du monde, & non pas celui des Philoſophes, c'eſt la moindre partie qui a du bonheur. Car le bonheur parmi les hommes, n'eſt dans leur idée autre choſe que ce qui éblouit les yeux, comme l'abondance des biens, les plaiſirs, de grands honneurs, & des commodités recherchées. Or la moindre partie parvient à cette ſorte de félicité, ainſi qu'ils la nomment conformément à leurs deſirs, & par conſéquent la moindre partie verroit d'avance ſon bonheur, où la plûpart ne verroient que leur miſere. Ainſi le deſir de ſçavoir l'avenir, quand cette connoiſſance ſeroit bornée aux événemens agréables, n'en ſeroit pas plus ſage.

Le bonheur de la plûpart des hommes ne conſiſte pas dans une ſuite conſtante d'événemens agréables; car les biens de la vie ſont entremêlés de maux, & nos plus heureux inſtans tirent ſouvent leur prix des mauvaiſes

heures qui les ont précédés. Or celui qui ne desire de voir que le bien qui l'attend, ne veut point prévoir le mal qui peut y être attaché. Il prend donc ce qui, dans la connexion des événemens, est un grand bonheur, pour un très-petit bien, ou n'y en verra point du tout.

En voilà, ce me semble, assez sur la connoissance de notre bonheur futur en détail, & sur les inconvéniens qui en résulteroient. Il s'agit maintenant de voir l'avantage qu'on tireroit de l'autre espèce de connoissance, de celle qui consisteroit à sçavoir complettement son sort, & qui embrasseroit tous les événemens heureux ou malheureux.

On peut se représenter cette connoissance à peu près telle que les Horoscopes, dans lesquels on promet aux personnes crédules de leur montrer ce qui leur arrivera jour par jour, & d'en démontrer les causes.

Les causes de tout ce qui nous arrive sont fondées, ou dans l'arrangement du monde, ou dans nous, ou dans d'autres hommes. Prévoir son sort avec ses causes, c'est voir ce que la nature ou l'arrangement du monde, ce que

nous mêmes, par ce que nous faisons ; ou par ce que nous ne faisons point, & ce que d'autres hommes contribuerent à notre bonheur ou à notre malheur. Une connoissance si étendue dans les hommes seroit sans doute bien admirable. Si nous l'avions, nous serions tout d'un coup délivrés de cette crainte qui agite tant notre cœur, & nous pourrions tranquillement hasarder mille entrepriſes qui nous font trembler. Notre espérance deviendroit plus forte & plus douce, parce que nous sçaurions son but. Chacun sçachant à quoi il est destiné dans sa vie, suivroit mieux sa vocation, & régleroit mieux sa façon de vivre. Ces trois avantages peuvent nourrir dans la plûpart des hommes le desir de prévoir l'avenir ; & s'ils avoient quelque fondement, il n'y auroit rien de plus juste que ce desir.

Mais est-il bien vrai que toute ma crainte doit s'évanouir, lorsque je sçai ce qui m'attend dans la vie ? Je n'en crois rien. Car je n'ai pas uniquement du bien à espérer, & le mal dont je ne puis être exempt me causera une crainte perpétuelle jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Nous n'avions à craindre auparavant que des

cas

cas poſſibles ou vraiſemblables, & nous ſommes délivrés de cette crainte. Mais l'échange eſt-il avantageux ? Un mal certain qui m'attend ne me tourmentera-t-il pas plus qu'un mal qui eſt incertain ? Je prévois que je dois paſſer un jour loin de ma femme, de mes enfans, & de mes amis, trois ans dans la captivité : la crainte ne me fera-t-elle point éprouver dix fois ce malheur, avant que de tomber dans les fers ? De plus, inſtruit d'avance de mon ſort, je l'anticipe avec toutes ſes circonſtances, & dans l'ordre des événemens de ma vie. Ainſi je ſçaurai que cette diſgrace me ſera envoyée par la Providence pour des raiſons qui me ſont cachées ; ou que je me l'attirerai par ma faute, peut-être par ma probité ; ou que ce ſera l'ouvrage de la malice des hommes. A quoi me ſervira de me tourmenter ? Toute eſpérance d'échapper à mon malheur m'eſt ôtée, & cependant toujours le deſir de l'éloigner ſe réveille en moi. Ce deſir veut être ſatisfait, & il n'eſt pas poſſible de le contenter. Quelles plaintes mon juſte déſeſpoir n'adreſſera-t-il point à chaque inſtant vers le Ciel ? Quels reproches amers ne me fe-

rai-je pas inceſſamment à moi-même, ſi je dois cauſer mon malheur ! Et s'il eſt l'ouvrage d'autrui, quelle haine ne porterai-je pas à ceux qui m'y plongeront ? Toutes ces conſidérations ne me priveront-elles pas du repos, dont j'aurois joui, ſi je n'avois pas prévu le mal ? Que d'amertume elles verſeront, avant qu'il ſoit arrivé, ſur tous les plaiſirs qui s'offriront à ma jouiſſance ?

Qu'on réponde encore à cette queſtion. Celui qui regarde ceci ſeulement du mauvais côté, agit-il bien ſenſément ? Si la crainte eſt augmentée par la certitude du malheur, il faut donc que l'eſpérance augmente auſſi par l'aſſurance du bonheur. Mais cela ne ſe décide pas ſi aiſément. Car ſi l'on veut comparer le bien & le mal ; ſi l'on veut que l'un compenſe l'autre, il faut qu'ils ayent une certaine proportion. Que mon malheur pour le cas préſent ſoit la perte de ma réputation, & que le bonheur que j'obtiens enſuite conſiſte à poſſeder de grandes richeſſes. Ces deux objets ne ſe laiſſent pas peſer l'un vis-à-vis de l'autre, eu égard aux hommes, & à leur façon de juger des biens, qui eſt déterminée par les préjugés & par les

tempéramens. Car la force avec laquelle tous deux me toucheront d'avance, l'un par la crainte, l'autre par l'eſpérance, ne dépend pas tant de ces objets en eux-mêmes que de mon caractère, & du deſir plus ou moins grand, ſoit de l'honneur, ſoit des richeſſes, qui m'eſt propre & naturel. Si je ſuis ambitieux, & que je prévoye que dans deux ans je ſerai l'opprobre des hommes, mais que j'hériterai enſuite ou auparavant de dix mille écus, cette eſpérance ſera fort peu de choſe, relativement à l'impreſſion que doit faire en moi la crainte de ma honte future. Ainſi, pour pouvoir comparer d'abord le bien & le mal que j'attends, puis les craintes & les eſpérances qui les précéderont néceſſairement, il faut qu'ils ayent pour fondement en moi-même un motif égal. Or le deſir de l'honneur & celui de conſerver ſa réputation, eſt le même en ſoi, & s'il y a quelque différence, elle ne vient que de notre façon de penſer; & ſi nous voulons comparer nos eſpérances & nos craintes, il faut oppoſer les richeſſes à l'indigence, la volupté à la douleur, l'honneur à la honte : mais ce n'eſt pas-là préciſément notre ſort.

Qui, avec de l'ambition, a de la honte à craindre, n'a pas toujours à eſpérer un dédommagement conforme à l'objet de ſon deſir dominant, & l'Avare qui perd ſon bien, n'a pas toujours l'eſpérance d'en recouvrer de nouveau. Il eſt donc rarement vrai, que mon contentement doive s'accroître par l'eſpérance d'un certain bien que je prévois, à proportion que ma crainte s'eſt accrue du côté du mal.

Le moyen de ſçavoir combien il me tombera en partage de ce que je me figure être un plaiſir! Si j'ai peu de félicité, & d'autant plus de malheur à attendre, ce que j'ai le plus à craindre, eſt certainement de le prévoir ou d'en être inſtruit d'avance. Que je dois donc m'eſtimer heureux, que le Créateur m'ait caché mon ſort! Cependant ne ſeroit-ce point pour moi une ſatisfaction extraordinaire, ſi j'avois un preſſentiment ſûr d'un bonheur qui m'attend dans dix ans? Si je ſçavois, par exemple, que je dois épouſer une femme aimable, tendre, raiſonnable & fidelle, ces dix années ne ſe paſſeroient-elles pas pour moi avec beaucoup de vîteſſe & de douceur? J'en doute fort,

Mon eſpérance même deviendroit plutôt un ſupplice, parce qu'il n'y auroit pas moyen de la remplir aſſez promptement, au gré de mon deſir; & comme le mal vient toujours trop tôt pour nous; le bonheur, quelque prompt qu'il ſoit, nous paroît toujours tardif.

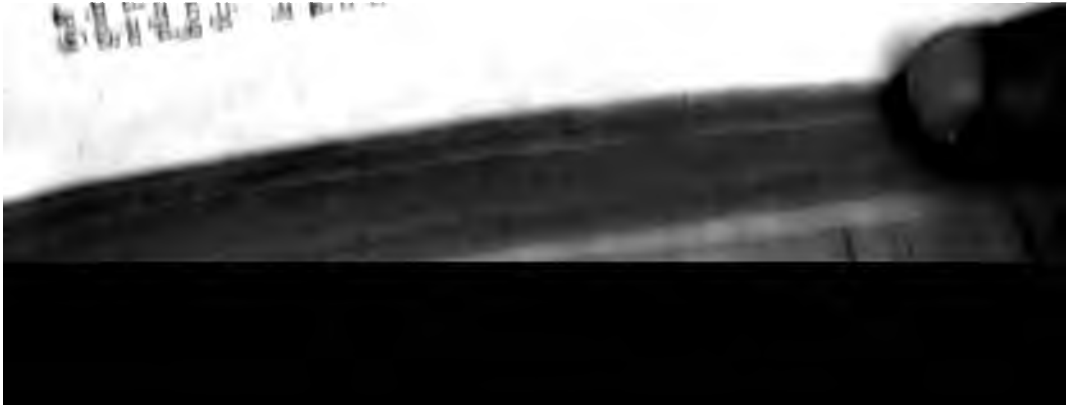
Je crois même qu'on penſeroit aſſez bien en ſoutenant que, ſi nous ſçavions d'avance le bonheur qui doit nous arriver dans ce monde, cette connoiſſance affoibliroit beaucoup notre contentement, au moins dans la plûpart des hommes. Le bonheur, tel que nous le formons dans notre penſée, tel que pour l'ordinaire nous le deſirons & l'eſpérons, eſt communément plus vif que celui que nous obtenons en effet : on peut dire même que les bornes de notre eſpérance ſont nos deſirs. Et combien ne ſont-ils pas étendus, indéterminés ! Or, quand nous ſçaurons notre bonheur futur, la meſure de notre eſpérance ne dépendra plus que du dégré du bien que nous attendons. Si ce bonheur eſt médiocre, ſuivant le calcul de notre deſir, le plaiſir de l'eſpérance diminuera à proportion. Mais ne conſidérons plus l'eſpérance comme l'avant-

goût de notre bonheur : voyons ſi nous ne perdons pas même quelque choſe du plaiſir que la jouiſſance actuelle du bonheur nous donne, lorſque nous le ſçavons d'avance.

Il y a une certaine crainte, qui mêlée à notre contentement, fait à peu près le même effet que de fortes épiceries font dans certains mets ; elle aſſaiſonne le plaiſir, & nous le fait goûter avec plus de vivacité. Pourquoi la jouiſſance d'un bien me touche-t-elle ſouvent ſi fort ? Si ce n'eſt parce que j'ai ſurmonté le doute où j'étois de ne pas l'obtenir. Je ne le ſentirois pas tant, ſi la crainte n'avoit, pour ainſi dire, mis en action toute ma ſenſibilité, qui eſt néceſſairement émouſſée, lorſque je ſçai d'avance le bien dont je dois jouir. N'eſt-il pas certain d'ailleurs, qu'un bien imprévu & ineſpéré nous touche beaucoup plus qu'un bien prévu, dans le cas où les circonſtances ſont égales ? Si nous pouvions prévoir notre ſort, nous verrions encore que nous ne le devons pas ſouvent à nous-mêmes, ni à notre habileté, ni à notre mérite, mais au haſard ou à d'autres hommes. Ainſi notre vanité perdroit la ſatisfaction d'attri-

fuet, comme on fait communément aujourd'hui, à notre ſeul mérite les bons événemens de notre vie, quoique ſans aucun fondement. Que ce ſoit tant qu'on voudra une erreur, cette erreur eſt précieuſe pour nous, parce qu'elle nous flatte autant que la vérité. Peut-on à ce prix être curieux de ſçavoir d'avance ſon ſort ?

Il reſte encore une objection. Si je ſçavois à quoi je ſuis deſtiné, dira-t-on, je m'y préparerois en arrangeant ma façon de vivre ; & c'eſt en quoi je trouve qu'on ſe trompe encore beaucoup. Si la maniere de vivre que mon bien-être futur exige de moi, ne s'accorde pas avec mon caractère ou ma maniere de penſer, comment m'y préparerai-je, ſur-tout étant ſûr de ce bien-être ? Ai-je beſoin de me gêner, puiſque, quand je n'aurois aucun mérite, je ne parviendrai pas moins à l'état qui m'eſt deſtiné ? Il eſt vrai que, ſi mon inclination eſt portée naturellement pour cet état, je pourrai m'y préparer, quand même je n'aurois pas eu la curioſité de ſçavoir mon ſort. Ainſi à quoi peut donc me ſervir dans tous les cas cette connoiſſance ?



on. Ainsi a qui
: dans tous les

Nous avons ſeulement examiné juſqu'ici quelle ſeroit la condition de chaque homme en particulier, s'il ſçavoit ſon ſort d'avance. Mais il ne faut pas nous conſidérer ſimplement ſéparés des autres : il faut voir auſſi quelles ſeroient les ſuites de cette connoiſſance, par rapport à la ſociété générale, & dans la connexion des choſes. Quant à moi, je ne voudrois pas vivre dans un monde où tous les hommes ſçachant d'avance leur ſort, auroient leur volonté libre, ou il faudroit que ce ſort fût tout autre qu'il n'eſt maintenant que nous l'ignorons. L'action d'un ſeul homme a ſouvent une grande influence dans le ſort de pluſieurs milliers d'autres hommes. Les mobiles de toutes nos actions, ſont la crainte & l'eſpérance. Si on les retranche, ou ſi on les change, nos actions & nos entrepriſes ſeront changées, ou n'auront plus lieu. Comme nos eſpérances & nos craintes ſeroient tout autres, ſi nous ſçavions d'avance ce qui doit nous arriver, nos actions, du moins celles qui dépendent de notre libre volonté, ſi nous ſçavions d'avance leur fin, ſeroient abſolument tout autres. Philippe II, Roi d'Eſpagne, auroit-il laiſſé ſor-

tir la Flotte invincible, s'il avoit vû d'avance ce qu'il ne vit qu'à la fin ? Il étoit trop prudent pour faire cette faute. Les hommes qui périrent ſur cette Flotte, ou que cet événement rendit miſérables, ou heureux d'une certaine façon, auroient eu par conſéquent tout un autre ſort qu'ils n'ont eu, ſi Philippe avoit ſçu d'avance le mauvais ſuccès de cette entrepriſe. On peut donc juger combien les événemens du monde ſeroient différens de ce qu'ils ſont, ſi chacun voyoit clairement quelle fin auront ſes entrepriſes. A la bonne heure, dira-t-on. Mais ſi l'on pouvoit pénétrer dans l'avenir, & voir les ſuites de toutes choſes, on éviteroit bien des maux qui dépendent de la volonté des hommes. C'eſt de quoi je doute encore beaucoup.

Si en prévoyant les choſes, nous conſervions les mêmes deſirs & les paſſions que nous avons maintenant, il reſteroit encore aſſez de malice & de folie dans le monde ; & quand nous ne ferions pas tel ou tel mal, nous en ferions ſûrement quelqu'autre. Je conviens que nous pourrions éviter les vices qui portent leur punition en eux-

mêmes ; mais éviterions-nous les autres ? De plus, dans le premier cas, que deviendroit la liberté, & par conséquent la vertu ? La crapule est un vice, qui dans bien des gens, est puni par lui-même : or si Strephon, qui par le vin a abregé ses jours de dix ans, avoit prévu que cela lui dût arriver, il auroit peut-être été plus sobre : & voilà par conséquent un mal qu'il y auroit eu de moins dans le monde. D'accord : mais alors il n'y a donc ni liberté ni vertu dans Strephon. D'ailleurs, ne faudroit-il pas que l'impression de cette idée, *Tu mourras nécessairement plutôt, si tu bois beaucoup*, fût aussi forte, que quand quelqu'un placé devant nous l'épée nue, s'oppose violemment à ce que nous aurions fait, sans cette violence. On voit tous les jours des yvrognes & des voluptueux se livrer aux plus grands excès, parvenir, malgré leurs débauches, à un âge très-avancé, & vivre toujours heureux extérieurement. Par quel moyen donc ceux-là peuvent-ils être guéris de leurs vices ? Quel mal ne nous causeroit pas la seule certitude du tems & du genre de notre mort ? Quelles suites auroit la connois-

ıce anticipée du bien & du mal dans
cours des événemens de notre vie ?
ı des maiſons entieres ſe plaindroient
ın mal imminent. Là des hommes
yvrés de joie redoubleroient la peine
s malheureux par la ſeule vûe du plai-
que leur cauſeroit leur prochain bon-
ur. Perſonne ne voudroit plus tra-
ıller ; aucun particulier ne voudroit
ccuper un inſtant du bien public. Com-
ın ſouvent par déſeſpoir s'ôteroit-on
vie à ſoi-même, ou à d'autres ? Le pere
ıufferoit ſon fils au berceau, pour ne
; le voir mourir ſur un échaffaud à
nte ans. Nous nous déferions aujour-
ıui de l'ami, qui doit demain ruiner
tre fortune, & d'autres peut-être le
ıme jour ſe déferoient de nous par
ıgeance. En un mot, le monde ne
ırroit ſubſiſter long-tems, ſi nous ſça-
ons notre ſort d'avance d'une manie-
circonſtanciée. Que de gens mour-
ent à la fleur de leur âge de chagrin
de triſteſſe, à moins qu'ils ne fuſſent
ez ſtupides ou aſſez heureux pour s'en-
rmir profondément dans l'oubli des
ıux, dont ils ſont menacés, comme
s n'avoient rien à craindre. Dans l'é-
où ſont les choſes, nous nous trom-

pons par l'eſpérance que notre bonheur arrivera bien-tôt ; & c'eſt ainſi que nos jours paſſent inſenſiblement l'un après l'autre. Nous craignons des maux incertains, & du moins de cette maniere nous reſtons toujours tranquilles & en état de les détourner. De plus, avec quelle indiſcrétion les hommes ne ſe découvriroient-ils pas les uns aux autres leur bon ou mauvais ſort, s'ils le ſçavoient d'avance ? Que d'envie, que de jalouſie, & de-là que de maux ne s'enſuivroient-ils pas ? Qu'auroit fait, que n'auroit pas fait Jule Céſar, s'il avoit ſçu qu'il devoit être poignardé dans le Senat ? Ciceron auroit-il fait tant de bien, & malgré ſon ambition, ſeroit-il jamais devenu Conſul, s'il avoit prévu que la récompenſe de ſes actions patriotiques ſeroit une mort violente ? Beaucoup de gens ſe ſeroient-ils efforcé de parvenir à un certain bonheur, s'ils avoient ſçu devoir l'acheter au prix de tous les travaux & de toutes les incommodités qu'ils ont ſurmontés pendant une longue ſuite d'années, ſans s'en appercevoir ? Qui voudroit entreprendre une action grande & louable, ſi, par la connoiſſance de ſon ſort, l'eſpoir de la récompenſe lui

étoit ôté ? Qui, dans un malheur inévitable, mettroit ſa confiance en Dieu & lui demanderoit du ſecours ? Qui dans l'attente du bonheur : qui ne pourroit lui échapper, ſeroit modéré & reconnoiſſant envers la Providence, humble & affable envers les hommes ? La vertu & la Religion ne ſeroient-elles pas, pour ainſi dire, entierement anéanties, par une preſcience circonſtanciée ?

L'homme, en deſirant de ſçavoir ſon ſort, ſouhaite d'une façon ou d'une autre quelque choſe de contradictoire. S'il veut connoître l'avenir avec toutes ſes circonſtances, il veut ſçavoir des événemens qui ne ſeront jamais événemens pour lui, dès qu'il les ſçait d'avance, & que dans ſa preſcience il conſerve encore les mêmes inclinations, les mêmes deſirs, les mêmes paſſions, la même liberté, la même volonté attachés à ſa condition préſente. Il ſouhaite donc de ſçavoir qu'il arrive une choſe qui n'arrivera jamais. Quelle contradiction ! Si les événemens doivent ſuivre infailliblement ſa préviſion, il deſire donc de perdre ou ſa condition actuelle, ou ſa liberté ; c'eſt-à-dire, il ſouhaite d'être homme & de ne pas l'être. Ainſi le deſir cu-

rieux de ſçavoir d'avance ſon ſort d'une maniere circonſtanciée, eſt contradictoire, extravaguant, ou du moins un des plus funeſtes dont l'homme puiſſe être capable à ſon propre déſavantage. Car ſuppoſons que le monde & le genre humain puſſent ſubſiſter avec la connoiſſance de l'avenir, quel enfer ne ſeroit-ce point dans ce monde, & alors quel bonheur affreux que celui d'être homme! Oui, s'il y avoit des hommes en etat de prédire les événemens de ma vie, je les prie & je les conjure de me cacher à jamais leur malheureuſe ſcience. La peſte, la famine, & les guerres ſont les plus grands maux que l'on connoiſſe; mais des *Généthliaques* ſures, s'il pouvoit y en avoir, des Généthliaques ſeroient pour le genre humain plus terribles encore.

III.

DE l'utilité des Régles, & juſqu'où elle va dans l'Eloquence & dans la Poëſie.

DISCOURS prononcé à Leipſik par M. F. Gellert, *pour la clôture de ſes Leçons de Rhétorique.* (Extrait.)

Il eſt très-important de ſçavoir, juſqu'où va l'utilité des Regles dans la Poëſie & dans l'Eloquence; autrement on tombe aiſément ou dans une eſtime outrée, ou dans le mépris de ces Regles; & il eſt auſſi dangereux de s'y attacher avec une ſorte de ſuperſtition, que de les dédaigner avec trop de hardieſſe.

La nature des Regles & l'expérience doivent nous apprendre leur deſtination. Sans la connoiſſance des Regles, on ne va pas loin; mais on peut auſſi les poſſeder bien, ſans en tirer beaucoup de fruit. Quand on n'a ni génie ni érudition, les Regles ne ſervent de rien pour l'Eloquence & la Poëſie; elles peuvent tout au plus nous apprendre à faire le plan ou d'un diſcours ou d'un poëme, & juger de la partie de l'art. Avec

du génie les mêmes Regles peuvent nous être très-utiles, mais ſans nous donner le talent de l'application qui dépend de nos lumieres & de notre goût. Elles peuvent même égarer un homme de génie. Les Regles ſont univerſelles ; mais elles ne ſont pas toujours néceſſaires, & ſont imparfaites à pluſieurs égards. Ainſi quelque connoiſſance qu'on en ait, combien reſte-t-il de travail à faire ? Et combien peuvent-elles ſouvent nous rendre timides, incertains, eſclaves, ſi nous n'avons pas de quoi nous décider dans nos propres lumieres, ou dans les exemples des bons ouvrages ?

De bonnes Regles ſont des leçons de la raiſon la plus ſaine, fondées ſur la nature des choſes & ſur l'expérience. Celles de l'Eloquence & de la Poëſie ſont des Loix déterminées par le but que ces deux Arts ſe propoſent. On veut être agréable & utile, *& prodeſſe & delectare*, inſtruire & convaincre, plaire & toucher. On a toujours à faire à des hommes qui ſont de même nature que nous. Notre eſprit, notre propre cœur doivent par conſéquent nous dicter ce que nous avons à leur dire. Si nous avons touché le but, l'expérience nous

l'apprendra. C'eſt elle qui approuvera, corrigera, ou réprouvera tantôt le choix des moyens, & tantôt leur application. Notre propre ſentiment ſuffira, pour nous apprendre de quelle nature doivent être les objets qui peuvent éclairer notre eſprit, qui peuvent lui plaire & forcer notre cœur d'y prendre part. Il nous montrera de quelle maniere il faut préſenter les objets, pour s'attirer l'attention. On concevra de cette maniere comment les bons ouvrages de l'Eloquence & de la Poëſie ont exiſté avant les Regles. Des hommes de génie & d'une ſcience profonde, parloient & écrivoient éloquemment, ſans connoître l'art de l'éloquence. Ils ne ſuivoient que leur ſentiment & les impulſions de leur eſprit : ils s'exprimoient heureuſement, & leurs exemples devenoient des regles. Des hommes d'un génie encore plus heureux firent des poëmes, pour inſtruire agréablement leurs contemporains ; il n'eurent que leur goût pour guide : mais ils parvinrent à leur but, & l'on chercha dans leurs ouvrages les Regles de l'art qu'ils avoient crée.

Quintilien a donc eu raiſon de

dire, que les plus beaux monumens d'Eloquence en proſe & en vers, ſont plus anciens qu'aucunes regles, & que celles qui ſubſiſtent parmi nous, conſidérées dans leur forme, ne ſont que des inſtructions tirées des chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Mais on peut auſſi ſoutenir, que les regles ſont plus anciennes que les ouvrages d'où on les tire, & qu'elles exiſtoient dans l'eſprit des grands hommes qui ont produit ces ouvrages, avant qu'ils les euſſent conçus : comment pourroit-on ſans cela les trouver chez eux ?

De cette origine des regles, on peut déja déduire leur prix. Si elles ne ſont pas des leçons de fantaiſie, ſi elles ſont des ordres de la raiſon & l'ouvrage du ſentiment, que pourrons-nous faire ſans elles ? Veut-on ſe livrer au hazard à l'Eloquence & à la Poëſie ? Veut-on procéder, ſans penſer à un plan, & ſans en préparer l'exécution, c'eſt-à-dire, atteindre des vues, ſans moyens ? Voulons-nous être utiles & inſtruire, ſans obſerver les Loix de l'ordre, de la clarté, de la ſolidité ; plaire, ſans agrément ; toucher ou remuer, ſans énergie, ſans chaleur ? Peut-on compter que

notre eſprit ne manquera pas de nous inſpirer les regles pendant notre travail ? Les Regles, dira-t-on, ſont poſtérieures aux ouvrages mêmes. Les Anciens les ont bien trouvées ; nous pouvons les trouver de même. Mais ces Regles n'ont pas été découvertes, reconnues bonnes, ni employées avec ſuccès par un ſeul homme ; il a fallu un long uſage & beaucoup d'expérience pour les confirmer. Que peut eſpérer un Ecrivain qui les mépriſe, & qui ne veut ſuivre que ſon génie particulier ? Eût-il toute la ſupériorité de ceux que l'Eloquence & la Poëſie regardent comme leurs Légiſlateurs : peut-il ſe flatter qu'il obtiendra ſeul tout d'un coup ce que beaucoup d'autres ont eu de la peine à obtenir peu à peu du tems ? Eſt-il dans des circonſtances auſſi heureuſes que celles où ſe trouvoient ces grands hommes, pour eſſayer d'exercer & de former ſon génie ? Ne faut-il pas d'abord qu'il attende le jugement du monde, ou celui des ſages, pour ſçavoir s'il a pris le plus ſûr chemin ? Suppoſons qu'on pût arriver dans un pays éloigné ſans guide, n'en trouvera-t-on pas les routes avec plus de viteſſe

& de certitude ; en s'aidant des connoiſſances que d'autres ont acquiſes ? C'eſt donc pur orgueil & pure ignorance, que de négliger la connoiſſance des Regles. Il y a même de l'ingratitude à ne pas vouloir mettre à profit les obſervations des hommes les plus ingénieux que la nature ait produits. C'eſt une témérité que de s'en fier à ſoi-même, quoiqu'on ne puiſſe ſe diſſimuler que la nature eſt avare des dons du génie, & qu'elle les prodigue peu dans l'eſpace de pluſieurs ſiécles. C'eſt une folie que de ne pas vouloir ſe ſervir des tréſors trouvés par d'autres, dans l'eſpérance qu'on pourra les trouver ſoi-même. C'eſt une ſimplicité que de ſe confier hardiment à l'eau, & de ne pas vouloir écouter l'inſtruction de ceux à qui l'expérience a appris les avantages de l'art de nager, parce que ces premiers nageurs l'ont trouvé ſans maîtres, & à leurs propres riſques.

Les Regles de la Poëſie & de l'Eloquence nous apprennent ce que nous devons faire, pour perſuader, pour plaire, pour toucher. Elles nous montrent ce que d'excellens eſprits ont fait dans les mêmes circonſtances ; c'eſt en

cela qu'elles ſont utiles & même néceſſaires. Ces Regles ſont l'écho de notre propre raiſon, & la voix de la Nature. C'eſt donc être mal organiſé, que de ne pas entendre cette voix.

Les Regles de la Poëſie & de l'Eloquence nous apprennent à imiter la ſageſſe & l'ordre même de la Nature, qui ne ſépare jamais l'utile du beau. Elles nous enſeignent à obſerver l'unité dans tous nos ouvrages, afin que l'œil de l'eſprit ne s'égare pas. Elles nous montrent à former un tout de parties qui ſe conviennent & s'uniſſent bien; à bien ordonner ce tout, à varier & à multiplier les parties, pour prévenir le dégoût qui naît de l'uniformité; à leur donner la forme & la perfection propres à opérer l'effet qu'on ſe propoſe. Elles nous donnent encore leurs proportions, afin que l'eſprit les remarque mieux, les compare, & aille par degrés de l'une à l'autre. Par elles, on apprend à ménager l'activité de l'eſprit, ſans le fatiguer; à nourrir le deſir que nous avons de ſçavoir, ſans le raſſaſier tout d'un coup; à donner à nos penſées les figures, ſous leſquelles elles peuvent s'imprimer le plus vîte & le plus profondément dans

l'esprit des Lecteurs ou des Auditeurs? Elles nous donnent encore le discernement des objets qu'il faut choisir, si l'on veut plaire & produire l'effet qu'on s'est proposé : ces objets qui doivent être importans, neufs, accompagnés dans l'Eloquence de ce vrai solide qui en est l'ame, & dans la Poësie d'un merveilleux vraisemblable.

Enfin elles nous apprennent de quelle maniere il faut partager l'ombre & la lumiere; c'est-à-dire, à ne donner jamais ni trop de brillant à nos Ouvrages, afin qu'ils n'éblouissent pas, ni trop peu d'éclat, pour qu'ils ne deviennent pas languissans; à garder des proportions dans les beautés mêmes qu'on y répand, pour ne pas dégénérer en rodomontade & en luxe; à nous pourvoir d'un autre côté d'un riche fonds de pensées & d'expressions, pour ne pas tomber dans l'indigence & la sécheresse. C'est d'elles aussi qu'un Ecrivain tient l'exactitude & la finesse, qui lui font éviter le superflu, les choses trop communes ou basses; le coloris propre à chaque objet; le stile qui convient à sa matiere & au caractere de son Ouvrage; le ton dont il doit expri-

ner ſes ſentimens, pour les faire paſſer dans les autres ; en un mot, toute cette théorie du Goût qui dans l'examen d'un Ouvrage, nous fait appercevoir d'un coup d'œil les fautes & les beautés de l'enſemble, des penſées, du ſtile.

Voilà ce que font les bonnes régles, qui ſont des loix de la raiſon & de la nature même, & non pas des loix arbitraires, introduites par les Scholaſtiques. *L'art*, dit Pope (1), *eſt la nature réduite en méthode.* Juſqu'où le Génie ſeul iroit-il, s'il n'étoit conduit & gouverné par la régle, comme un cheval fougueux eſt gouverné par le frein ? La régle nous ſert donc à la fois de guide, de pierre de touche, & de compas. C'eſt un bon Juge de nos Ouvrages qui n'ordonne rien qu'à propos. Ici, elle nous preſcrit de retrancher quelque choſe aux Ecrits qui nous paroiſſent achevés ; là, d'y ajoûter & d'y changer. La régle employée par le Goût, eſt la Critique. Le plus beau Génie a d'autant plus beſoin de critique, qu'une grande fertilité peut dégénérer aiſément en une ſuperfluité vitieuſe. Plus une vigne pouſſe,

(1) Critic. v. 8.

plus elle doit être taillée, afin que la vigueur de ſa ſéve ne coule point en pure perte dans des branches pareſſeuſes, ou dans un feuillage inutile. *Ovide*, *Sénéque*, *Lucain* ont-ils manqué de génie ou de régles, de fertilité ou de ſageſſe, pour tempérer leur eſprit? Qui ne ſçait point que la ſuperfluité eſt leur principal défaut? C'eſt ainſi que des morceaux d'Eloquence tombent par trop d'eſprit, comme les corps par trop de ſang (1). Qu'on ait tant de talent qu'on voudra, & qu'on ne connoiſſe pas les régles, ou qu'on ſe mette hardiment au deſſus, Orateur ou Poëte, juſqu'où ne peut-on pas s'égarer?

Les régles ne ſont pas ſeulement utiles à ceux qui veulent compoſer: elles ſont encore néceſſaires à ceux qui veulent lire & juger ſainement les Ouvrages d'autrui. Sans la connoiſſance des régles & le ſecours de la Critique, nous ne verrons pas mille fautes, ou nous les prendrons pour des beautés. Les belles choſes nous échapperont, ſans que nous en ayons joui, ſans que nous les ayons preſque ſenties, ou même apper-

(1) Critic. v. 303.

çues.

face. Si nous avons quelque ſentiment du beau, nous ne l'eſtimerons pas aſſez, faute d'en comprendre la cauſe, c'eſt-à-dire, l'artifice de la régle, la fineſſe avec laquelle elle eſt employée, & les autres moyens de l'art. Il eſt, à la vérité, dans les Ouvrages de goût, des beautés d'éclat que tout le monde eſt en état de ſentir. Lorſqu'on les lit ou qu'on les entend, elles nous charment, & nous font un plaiſir infini, ſans que nous en ſachions la cauſe. Mais il y a des beautés plus douces, qui demandent, pour être ſenties, une certaine attention & la connoiſſance des régles. Et comme il eſt, en général, plus facile de remarquer les fautes d'un petit Ecrit que les beautés d'un bon, celui qui n'entend aucunes régles, ou qui les entend mal, doit être privé du plus grand avantage de la lecture, qui conſiſte à ſaiſir le beau, lorſqu'on le rencontre, & à l'imprimer dans ſon eſprit. La lecture par conſéquent ſervira peu à lui former l'imagination ni le jugement. Il jugera de tout très-mal, applaudira ſouvent le médiocre, & blâmera l'excellent. Il lira l'Œdipe de Senéque avec autant de tranſport que celui de Sopho-

cle. Il bâillera à la lecture de Xénophon, de Cicéron, & de Tite-Live; il préférera la Motte à la Fontaine; & il mépriſera le Roman de *Clariſſe*, ſimplement parce qu'il ne reſſemble point à celui de *Mariane*.

Tels ſont les avantages dont eſt privé quiconque ne connoît pas les régles, ou qui les néglige. Cependant, tout réels qu'ils ſont, les régles ne peuvent nous donner ni la faculté ni l'art de les employer avec ſuccès; elles ſuppoſent toujours l'un & l'autre.

Les régles ne nous donnent pas le talent de l'Eloquence & de la Poëſie; elles nous diſent ſeulement comment il faut l'employer. Combien n'aurions-nous pas de Démoſthènes & de Cicérons, de Xénophons & de Tite-Lives, d'Homéres & de Virgiles, ſi les régles ſeules pouvoient former des Orateurs & des Poëtes? Eſt-ce une choſe ſi difficile que de ſe rendre les régles familieres? Je crois qu'en matiere d'Eloquence, il ſuffit d'avoir lû Ariſtote, Cicéron, Quintilien, & Longin, pour connoître ce qu'il y a de plus excellent dans ce genre. Or faut-il pour cette lecture quelque choſe de plus qu'un peu d'appliça-

tion & d'attention ? De même quiconque a lû avec ſoin l'Art Poëtique d'Ariſtote, la Lettre d'Horace aux Piſons, & quelques autres, ſçait les principales régles de la Poëſie. Faut-il pour cela tant de tems, tant d'application ? Et ſuppoſons que ces inſtructions ne fuſſent pas toujours aſſez claires pour nous, n'avons-nous pas des Scaliger, des Rapin, des Dacier, des Corneille, qui nous les expliquent ? Suppoſons encore que les régles des Anciens ne fuſſent pas complettes, & que l'Art Poëtique d'Horace ne fût pas le *Livre de deſſein* des Poëtes, n'avons-nous pas un *Vida*, un *Boileau*, un *Pope* &c, qui ont traité du même art ? Eh qui ne conſulte pas ces anciens & nouveaux Oracles ?

N'y avoit-il dans Rome que Craſſus, Cicéron, Hortenſius & Céſar, qui entendiſſent les Régles de l'Eloquence ? Si les Régles rendoient éloquent, dit Cicéron (& qui connoiſſoit mieux que lui le prix des Régles ?) ſi les Régles rendoient éloquent, qui ne ſeroit pas éloquent ? (1)

On peut ſçavoir les Régles, & les

(1) De Orat. N. 57.

pratiquer avec un peu d'application ; mais ſans génie, on ne parvient jamais qu'au médiocre.

Sçavoir de quelle maniere il faut tenir l'arc, comment il faut chercher & fixer le but avec l'œil, pour pouvoir l'atteindre, voilà une Régle néceſſaire. Je la connois, & je l'exécute. Mais je n'ai ni force ni fermeté dans les nerfs ; mon œil ne porte pas aſſez loin : ainſi je déplace & manque le but. C'eſt l'image de ceux qui ſont entrés dans la carriere de l'eſprit & du goût ſans nul génie, & ſimplement ſur la foi des Régles.

Dans l'Exorde de votre Diſcours, ſoyez inſinuant, & ſachez préparer l'attention de vos Auditeurs. Répandez-y toute la lumiere qu'il faut pour entendre le reſte. Régle excellente ! Mais comment la pratiquerai-je ? Les moyens s'en trouvent & dans la matiere que vous choiſiſſez, & dans vous-même, & dans vos Auditeurs. Choiſiſſez quelque choſe d'important, d'utile, de neuf, & vous rendrez l'Auditeur attentif. Sage précepte ! Perſuadez ceux qui vous écoutent de votre probité, de votre zéle, de votre modeſtie & de vos lumieres ; ils

deviendront tous vos partiſans.

Je procéde à l'exécution de ces Régles. L'Exorde de mon Diſcours eſt convenable au ſujet, & toute la ſuite en eſt bien liée, bien aſſortie à la matiere que je traite. Voilà ce que je dois aux Régles. Mais mon Exorde eſt trop maigre ou trop étendu; je n'ai pû en le méditant lui donner toute la beauté dont il étoit ſuſceptible; je n'ai point vû ce qu'il y avoit de meilleur; j'y ai imprimé la froideur & l'indigence de mon eſprit. J'excite l'attention de mes Auditeurs par l'importance du ſujet que j'annonce, & je ne ſuis plus qu'un rodomont, *cymbalum reſonans*. La matière me paroiſſoit intéreſſante & neuve, & elle ne paroît pas telle aux autres. Attaché ſervilement aux Régles de l'Art Oratoire, je cherche à me concilier la bienveillance des Auditeurs, & je deviens un flatteur rampant; je leur montre un cœur bas, ignoble, dans le temps même que je cherche à leur donner la plus grande idée de moi. Je découvre mon peu de lumieres, lorſque, ſuivant mes propres Régles, je devois puiſſamment établir la confiance dont j'ai beſoin pour perſuader.

Les preuves & l'emploi des preuves ſont l'ame du diſcours. La Régle m'apprend en général, où je dois les trouver; elle me dit d'en faire un bon choix; de les énoncer nettement, de les rendre claires & diſtinctes, énergiques & vives.

Je cherche la ſource des principes; je crois avoir trouvé les meilleurs; je veux les fortifier par les inductions avec leſquelles ils peuvent ſe lier; je veux approfondir une propoſition; j'en analyſe toutes les parties; mes preuves ſont exactes & régulieres. Mon diſcours a toutes ſes proportions; tous les membres en ſont liés, & mis chacun à ſa place. Une ſeule choſe manque à ce corps: il n'a pas d'ame. Selon les régles générales, il eſt tout-à-fait exempt de fautes, à celle-ci près, qu'il ne touche pas, & qu'il n'excite aucun mouvement. Ce diſcours prouve quelque choſe, mais il n'en reſte rien dans l'eſprit; on ne voit que la figure de la preuve. Les principales propoſitions ont été diſcutées ſans doute; mais elles n'en ont pas été plus lumineuſes. Le diſcours eſt clair, mais languiſſant; les choſes ſont vraies, mais elles le ſont

trop pour avoir beſoin d'être prouvées. Enfin mon diſcours eſt peut-être ſolide, mais il n'a pas le moindre éclat, & il eſt dénué d'agrémens. Il fatigue en inſtruiſant, & faute de plaire, il enſeigne mal. Il dit de belles choſes, & même avec aſſez d'ordre; mais il auroit fallu *Ciceron* ou *Saurin* pour les habiller.

La régle qui m'apprend à penſer d'une maniere noble, grande, ſublime & pathétique, qui m'explique les qualités de ces divers ſtiles, à quoi me ſert-elle, ſi je n'ai pas la force naturelle de l'eſprit & du cœur, d'où doit couler l'expreſſion ? Les meilleurs exemples dans tous les genres d'Eloquence peuvent ils ſervir à quiconque n'a pas la force d'eſprit néceſſaire pour les imiter; à quiconque ne ſent rien de cette noble hardieſſe, de cette chaleur avec laquelle il faut penſer, lorſqu'on ne veut pas penſer vulgairement; à qui en un mot n'éprouve pas ces nobles & impétueux mouvemens qui font le génie de l'Eloquence? Qu'un tel Orateur s'efforce tant qu'il voudra de s'élever au ſublime, il ſe manquera toujours; il tombera dans une expreſſion enflée ou même ſinguliere. Il choiſira des mots

très-grands & très-pompeux, & la penſée ſera petite & ignoble. Il voudra être vif & animé, il entaſſera des figures & des métaphores; & elles ſeront forcées, affectées, hors d'uſage, ou uniformes. Il ſera pathétique, il voudra remuer les cœurs; & manque de ſentiment, il y aura une alternative continuelle d'exclamations froides, & de traits languiſſans; il ne fera que fatiguer les oreilles d'un importun cri de guerre.

Si l'art ſans le génie ne peut rien en fait d'Eloquence, il eſt encore plus ſtérile en fait de Poëſie. On peut ſçavoir parfaitement & même pratiquer toutes les Régles, ſans pouvoir produire avec leur ſecours qu'un Ouvrage très-miſérable. Que nous ſerions heureux, ſi nous n'avions pas tant d'exemples & tant de preuves de cette vérité! S'il n'étoit pas auſſi conſtaté qu'il l'eſt par l'expérience de tous les ſiécles, que la premiere Régle de la Poëſie eſt d'être Poëte! L'Abbé d'Aubignac avoit ramaſſé dans les Ouvrages des Anciens les meilleures Régles du Théâtre, & dans la théorie de l'Art Dramatique il s'étoit acquis l'applaudiſſement de tous les con-

noiſſeurs. Il voulut faire une Tragédie ; il la compoſa ſuivant toutes les Régles, & fit une Piéce déteſtable. Régles abandonnées du Génie, c'eſt à vous que le Théâtre moderne doit ces Tragédies & ces Comédies régulieres, dans leſquelles l'action eſt ſimple, où l'unité du tems & celle du lieu ſont obſervées avec un grand ſoin, où la Fable eſt partagée artiſtement en cinq Actes, où chaque Scéne eſt liée avec l'autre, où la vraiſemblance eſt bien ſoutenue juſqu'au dénoûment, où le caractere des perſonnes eſt toujours égal, & où cependant tout eſt vuide & ſans vie. Vous voulez nous toucher, Auteurs Dramatiques, rigides obſervateurs des Régles ; & nous ſentons que vous manquez de cet eſprit créateur qu'il faut avoir pour former une action grande, ſinguliere, attraïante, des caracteres héroïques, de fortes paſſions, des diſcours convenables à la dignité des perſonnes, à la beauté du ſujet, au ton de la Poëſie. Vous faites verſer de ſang-froid beaucoup de ſang ſur le Théâtre, & nous n'en ſommes pas plus émus que vous. Vous liez intrigues ſur intrigues, & nous ne ſommes pas plus curieux

d'en voir le dénoûment. Comment voulez-vous que nous admirions vos Héros & vos Héroïnes? Ils penſent comme vous, & parlent comme ils penſent, ſans élévation & ſans naturel; ils crient à la vérité, ils déclament; mais nous voulons entendre des hommes, non pas cependant des hommes vulgaires: nous voulons retrouver par-tout la nature embellie ſeulement & non altérée par l'art. Nous voulons enfin être émus, ſecoués, tirés de notre aſſiette ordinaire; nous voulons eſpérer & craindre, ſentir de la compaſſion & de la frayeur, éprouver des ſaiſiſſemens & verſer des larmes. Vos Tragédies font le contraire; elles nous font rire, ou nous endorment. Vous nous produiſez des perſonnages que nous ne pouvons ni eſtimer ni aimer, & vous voulez nous intéreſſer à leur ſort? Vous nous montrez des caractères odieux, & vous les rendez ſi abominables, que nous ne voulons pas les voir. Vous ne connoiſſez pas le cœur humain. Toutes vos régles n'embelliſſent pas le théâtre. Ayez du génie & du goût; ayez de l'imagination pour créer & inventer des actions touchantes: alors écrivez ſui-

vant les Régles, & venez augmenter le nombre des heureux Légiſlateurs du théâtre.

Qui fait des vers, dit-on, eſt un Poëte. Propoſition fauſſe, s'il en fût jamais. Détruiſons ce malheureux préjugé : nous mériterons tout à la fois & du bon goût & de l'honneur de notre patrie. Moins de Poëtes hazarderont de marcher ſans gloire ſur la route du Poëme épique, ouverte chez nous par de grands génies. Stérile Gréce, ingrat Latium, vous n'avez eu qu'un Homere & qu'un Virgile. Mais ma patrie prétend compter dans un ſiécle autant d'Homeres & de Virgiles que vous aviez de *Bavius*. L'Italie ne connoît qu'un Taſſe, & elle ne le loue pas toujours. L'Angleterre ne s'enorgueillit que du ſeul Milton, & ne l'admire point partout. Que nous ſommes bien plus heureux !

La Motte a mieux conçu que perſonne toutes les Régles de l'Apologue ; pourquoi ſes Fables ſont-elles ſi peu attrayantes ? Pourquoi eſt-il ſi loin de la Fontaine ? C'eſt parce que l'art ne donne point le génie. Pourquoi ſçait-on l'un par cœur, & néglige-t-on l'autre ?

C'eſt parce que la Fontaine nous parle toujours le langage de la Nature, & la Motte celui de l'Art qui ne plaît pas toujours.

L'utilité des Régles eſt encore fort bornée pour l'homme de génie. Elles ſont univerſelles, & cependant imparfaites. Elles nous apprennent à la vérité, ce que nous devons faire en général, mais non pas combien ou combien peu dans chaque cas. L'uſage eſt déterminé par nos lumieres & par notre goût.

Prenez ſeulement quelques-unes de ces Régles univerſelles. Tous les diſcours n'ont pas beſoin d'un exorde. Qui me dira ſi celui-ci ou celui-là en demande. Mon génie m'en montre plus d'un. Qui me dira lequel eſt meilleur ? Qu'eſt-ce donc que nous apprennent les Régles ? Qu'on s'accommode aux circonſtances du tems, du lieu, des perſonnes ; qu'on parle convenablement à ſa matiere. C'eſt préciſément ce que je fais. Je me mets dans toutes les circonſtances de l'objet que je conſidére avec la plus grande attention. Les penſées & les expreſſions naiſſent abondamment chez moi ; mais qui eſt-ce

qui me découvrira, ſi mes penſées ſont juſtes & neuves? Comment en ferai-je un bon choix? Je veux parler d'une maniere naturelle, aiſée, mais vive & énergique. Qui me dira ſi je l'ai fait? Ici j'explique quelque choſe: mon explication n'eſt-elle pas trop profonde ou trop abſtraite, & n'aurois-je pas beſoin de la commenter? Je démontre, & mes principes ſont bons: il s'agit de les bien énoncer. Mon eſprit me préſente certaines propoſitions; ma lecture me fournit des exemples; mon imagination me donne des comparaiſons. Comment raſſembler tout cela? Peut-être ne devrois-je montrer que cette preuve? Elle a bien aſſez de force, ſans avoir beſoin d'amplification; peut-être que l'amplification l'affoiblit. Ma preuve dans cet endroit n'eſt-elle pas, non-ſeulement vigoureuſe, mais encore aſſez claire; ou reſſemble-t-elle aux vieilles armes qui ſont bien fermes, mais pleines de rouille? Cette preuve eſt très-bonne en elle-même, mais en a-t-on beſoin ici dans cette forme? Je veux émouvoir les paſſions. Mes Lecteurs ou mes Auditeurs ſont-ils bien aſſez préparés? Faut-il que je réſerve mes

traits pour la fin de mon discours ? Ne pourrois-je pas en placer commodément dans le milieu ?

En fait de Régles, qui passe le but, fait tout aussi-bien une faute, que celui qui reste en-deça. J'ai de la fécondité, & j'en dois craindre l'abus. N'ai-je pas dit trop dans mon exorde ? N'ai-je pas poussé trop loin la modestie ? Ai-je parlé convenablement à mon caractère, & à celui des personnes, devant qui je parlois ? Ai-je obtenu l'attention par la beauté de mon discours, ou ne l'ai-je pas mendiée ? Ai-je parlé de moi-même avec trop d'orgueil, ou avec trop d'humilité ? Si je raconte, ou si je fais quelque détail, comment suis-je ici trop prolixe, & là trop concis ? J'ai voulu rendre mon objet sensible, ai-je pris la meilleure façon ? L'ai-je montré par les endroits que je devois présenter, ou pour tout montrer, n'ai-je pas rendu le tout moins clair, moins frappant ? N'y a-t-il pas trop de lueur, ou peut-être même trop de lumière dans cette pensée-là ? Dois-je m'arrêter plus long-tems sur ce passage, ou dois-je me hâter de l'abandonner ? Comment m'y prendre pour passer habilement à ce qui suit, &c.

Prouvons cela par les paroles d'un des plus grands Maîtres de l'Eloquence. Tout ce que l'Art effectue, dit *Quintilien* (1), ne peut pas toujours être enſeigné. Le Médecin peut bien inſtruire ſes diſciples de ce qu'on doit faire en général dans chaque eſpèce de maladie, ce qu'il faut y conſidérer, quels ſont les ſignes qui l'indiquent & qui la caractériſent ; mais le génie ſeul & l'expérience vous apprendront à obſerver les battemens du pouls, les dégrés de la chaleur, & le changement des couleurs du viſage, tous ſymptomes qui varient dans chaque malade. Il faut donc chercher le plus de conſeil que nous pouvons dans nous-mêmes, & ſonger que les hommes ont bien plutôt inventé & pratiqué l'Art, qu'ils ne l'ont enſeigné à d'autres.

Les meilleures régles de la Poëſie ſont des préceptes univerſels qui ne s'étendent point aux cas ſinguliers que le génie rencontre dans le travail. Je ſçais en général ce qu'il y a de bon dans telle ou telle eſpèce de Poëme ; mais une circonſtance de ma matiere me rend incertain à l'égard de ce que je

(1) Inſtitut. Orator. L. VII. C. 1.

dois faire en particulier, pour être d'accord avec les régles. Qui doit décider, eſt-ce moi ? Qui me donne l'autorité de déterminer la généralité de la régle ? Il faut que je l'apprenne en méditant bien mon objet. Il faut que je ſente ce qui eſt beau, & ce qui l'eſt moins, ou ce qui eſt vicieux. Il faut enſuite que je borne le ſens de la régle, & que je meſure tous les pas que je dois faire.

L'Auteur, après avoir comparé les différentes régles de la Poëſie à une carte topographique, trace légérement le caractère de pluſieurs eſpèces de Poëmes, & reprend enſuite.

Les régles ne nous laiſſent pas ſeulement dans l'incertitude, elles peuvent auſſi nous engager à faire des fautes, lors même que nous avons raiſon de les ſuivre. C'eſt de l'attachement trop ſcrupuleux aux régles, que provient le ſtile guindé. En écrivant, nous penſons trop à la régle, & cette anxiété, cette gêne, s'impriment inſenſiblement aux ouvrages. Ils ont bien la couleur & la forme que de bons ſucs peuvent produire, mais ils n'ont plus cet air aiſé qui plaît par-tout. C'eſt ainſi qu'une ſtatue peut être exactement correcte, & ſans graces. Les régles trop

préſentes à notre eſprit, le tiennent captif & l'arrêtent au milieu de ſa courſe. Tout notre feu s'éteint alors, toute notre chaleur nous abandonne, & nos productions s'en reſſentent. Quand on devroit n'être rempli que de ſon objet, ne penſer qu'à lui & le ſentir ſeul ; lorſqu'on devroit s'oublier ſoi-même, la crainte de faire une petite faute, & de s'écarter un peu des régles, nous trouble dans la plus heureuſe hardieſſe. Des images fortes & vives, qui en auroient produit d'autres, ſont effacées par de froides conſidérations. Nous ſommes maintenant tranquilles ſur les régles, mais nous ſommes devenus languiſſans. Les penſées les plus chaudes nous ont échappé ; nous les cherchons en vain, & nous mettons à leur place un froid rempliſſage, lente production de l'application & de l'Art. Pour éviter de faire des fautes, on fait l'irréparable faute de ne jamais montrer de génie. Eh ! combien n'éprouve-t-on pas, dans les Ouvrages de goût, que les penſées les plus naturelles & les expreſſions les plus heureuſes ſe préſentent ſans qu'on les cherche, & que l'Art y a contribué le

moins ? Il y a d'ailleurs mille beautés qu'aucune régle ne peut expliquer ni rendre ſenſibles, & qui n'ont pas même de nom. Ce ſont les enfans du génie, que l'Art, ſemblable à une marâtre barbare, étouffe ſouvent dans leur naiſſance, parce qu'il ne ſçauroit leur donner un nom conforme à ſes régles. Ce même attachement aux régles rétrécit encore le jugement. En liſant Orateur ou Poëte, on rejette ſouvent une beauté, parce qu'on n'y trouve pas l'empreinte de l'Art. On prend le médiocre pour le beau, parce qu'on y voit les traces du compas. Combien les régles n'ont-elles pas fait de mauvais critiques ? L'Auteur avoit exprimé l'image du beau idéal, dont ſon génie vif & ſublime lui avoit préſenté le modèle. Le Critique, froidement circonſcrit dans la théorie de l'Art, ne pouvant trouver dans ſa tête l'original d'après lequel eſt projetté ce tableau, le cenſure, comme n'étant pas naturel, ſoutient qu'il péche contre les régles, & regarde l'élargiſſement des bornes dans le champ du Beau, comme une vraie dévaſtation. Lorſqu'il eſt queſtion de juger un Ouvrage de génie,

il prend le niveau, au lieu d'interroger le goût dont il n'a aucun ſentiment.

L'Orateur conclut qu'il faut connoître les régles, parce que ſans cette connoiſſance on ne peut rien faire d'exact; qu'il faut même ſe les rendre ſi familieres, que leur exécution ne nous coûte rien, qu'on les pratique ſans effort, ſans preſque s'en appercevoir; que le génie s'y plie naturellement par le ſeul uſage, & ſans éprouver de contrainte.

Il ajoûte, que la connoiſſance des régles, au lieu de captiver notre eſprit, doit ſervir principalement à nous rendre plus circonſpects dans nos entrepriſes, à nous empêcher de rien hazarder que nous n'ayons ſoumis au jugement des vrais Connoiſſeurs, qui ſont auſſi rares que les bons Ouvrages. Car on ſe trompe, dit-il, ſouvent; on prend pour génie la ſcience des Régles, & c'eſt ſur quoi on ne peut trop être en garde.

La connoiſſance des régles eſt donc utile au génie, mais elle lui eſt bien ſubordonnée; elle ne donne point les talens, mais elle peut les aider; elle

tient lieu de génie, & fait supporter les médiocres. Car dans le grand nombre d'Orateurs sacrés, dont nous avons besoin, il faut bien se contenter de ceux qui ne sont ni des *Saurin*, ni des *Mosheim*. Plus les talens sont médiocres, plus il faut travailler à les rendre utiles, au moins par la correction; & c'est-là le principal usage des régles.

Quant à ceux qui s'attachent à la Poësie, ils ne méritent aucune indulgence: car le monde peut se passer de Poëtes, & il n'a nul besoin des médiocres. Il faut donc absolument s'opposer à la population des Poëtes chez qui le génie est si rare. Le plus grand bien qu'on puisse leur faire, est de les forcer à employer utilement leur application à toute autre chose, qu'à un métier qui les rendra ridicules. On sçait que le desir d'être Poëte, est une maladie qu'il n'est pas aisé de guérir; mais il faut ici couper dans le vif, & c'est principalement cette vermine qu'il est important de détruire par une critique franche & sévere, dont les traits soient trempés dans le plus fort vinaigre.

Une considération bien importante,

ſur laquelle appuye M. *Gellert*, c'eſt que, quelque genre d'Eloquence ou de Poëſie qu'on ait embraſſé, il faut ſurtout dans les premieres années écrire ſobrement, & produire peu. Il ne veut pas qu'on perde le tems à faire un grand nombre d'eſſais : mais plutôt qu'on nourriſſe ſon eſprit par une lecture aſſidue ; qu'on faſſe long-tems ſes proviſions de Littérature, d'Hiſtoire, de Philoſophie ; qu'on amaſſe avant que de dépenſer, & qu'on ménage encore bien ſon fonds. Malheur à l'Orateur, dit-il ! malheur au jeune Poëte qui ſe hâte d'épuiſer ſon génie encore inculte, à force d'écrire ! Il reſſemble à un Laboureur avide, qui, pour recueillir en peu de tems beaucoup de bled, épuiſe le ſuc de ſes champs, & ne les laiſſant point repoſer, leur ôte la force de produire dans la ſuite une récolte réglée.

Si nous ſommes naturellement propres à l'Eloquence, n'oublions jamais qu'il faut qu'un grand Orateur s'acquierre une grande érudition, qu'il nourriſſe continuellement ſon eſprit de vérités ſolides, qu'il étudie ſoigneuſement le monde & le cœur humain,

qu'il exerce ſans ceſſe ſon eſprit, tantôt par la lecture, tantôt par la compoſition.

Si nous avons du talent pour la Poëſie, ſongeons qu'un Poëte, ſans ſçavoir, ne deviendra jamais un grand Poëte, qu'il lui faut, auſſi-bien qu'à un Orateur, un grand fond de Philoſophie, & bien d'autres connoiſſances utiles qui ſervent à feconder ſon génie. Plus le charme de la Poëſie nous retire aiſément de l'application que nous devons à d'autres objets, plus il faut réprimer ſon inclination, & ſonger que l'on ne peut pas être éternellement Poëte, quand on voudroit l'être; que c'eſt d'ailleurs peu de choſe, que de n'être qu'un bon Ecrivain; qu'il faut auſſi être propre à quelques affaires & à la vie ſociale; qu'il faut ſçavoir remplir les devoirs de l'amitié & ceux de l'honnête homme; qu'enfin on eſt obligé de rendre ſes mœurs auſſi agréables & même auſſi inſtructives que ſes ouvrages.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

I. *AFFAIRE du Duc de Marlborough.* page 3
II. *Conſidération d'un Patriote Anglois, ſur les Colonies de l'Amérique.* 39
III. *Queſtion ſur les Juifs.* 45
IV. *Voyage d'Edimbourg.* 47
V. *Examen du ſentiment de Mylord Bolingbroke ſur la Polygamie.* 56
VI. *Bolingbroke juſtifié d'Athéiſme.* 61
VII. *Calculateur ſingulier.* 64
VIII. *Suite des Fables de* Gay. 72

ESPAGNE.

Palæographie Eſpagnole. 97

ITALIE.

Suite des Œuvres de M. Algarotti.
I. *Sur la néceſſité d'écrire en ſa langue.* 114
II. *Sur la durée des Regnes des Rois de Rome.* 119
III. *Sur la journée de Zama.* 124
IV. *Sur l'Artillerie.* 129
V. *Sur l'Empire des Incas.* 134

VI. *Sur la Langue Françoiſe.* 145
VII. *Sur les Tragédies en Muſique.* 157

ALLEMAGNE.

I. *Le Vin. Ode par M.* Hagedorn. 169
II. *Pourquoi il n'eſt pas bon de ſçavoir ſon ſort d'avance, par M.* Gellert. 132
III. *De l'utilité des Régles dans l'Eloquence & dans la Poëſie, par le méme.* 207

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois. A Paris, ce 20 Novembre 1758.

DEPASSE.